

Barbara Cartland

Une si jolie cambrioleuse

VISIT...

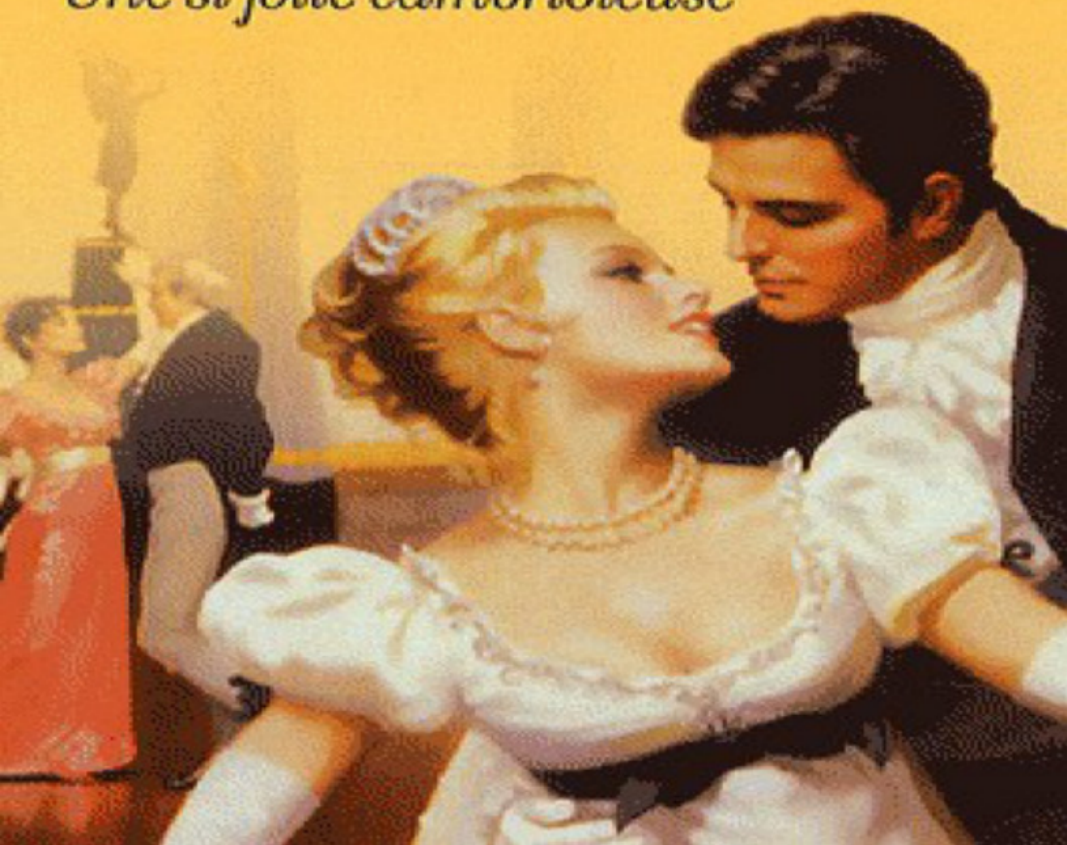
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR  

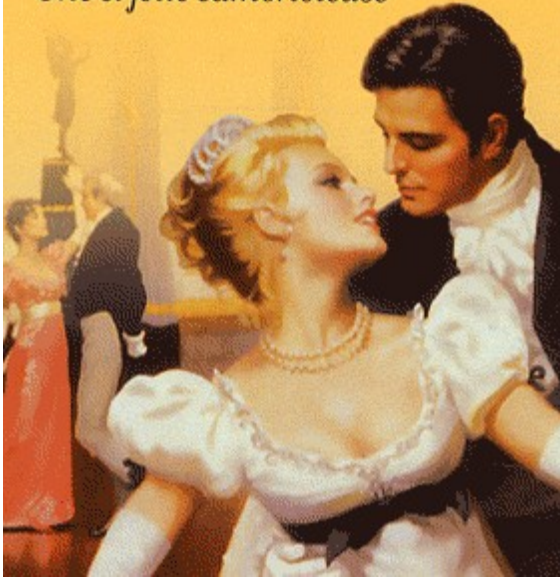
Barbara Cartland

Une si jolie cambrioleuse



Barbara Cartland

Une si jolie cambrioleuse



Résumé :

Lord Rockcliffe fulmine.

Lui qui a de lourdes responsabilités et un duché à administrer se retrouve encombré d'une pupille. Et pas n'importe laquelle ! À dix-huit ans, Mélita Sheldon fait les quatre cents coups et la une de la presse à scandale. Sa réputation en souffre. Il est grand temps d'y mettre le holà et de ramener l'effrontée dans le droit chemin. Mais le duc se heurte à une forte personnalité.

- Il est trop tard ! lui assène Mélita. J'ai goûté à la liberté et je trouve cela très amusant. Je ne serai jamais la poupée sage et horriblement ennuyeuse que vous auriez aimé que je sois. Entre le duc et l'exubérante jeune fille, l'affrontement promet d'être rude.

NOTE DE L'AUTEUR

La première course de chevaux, organisée à Ascot, dans le comté de Berk, eut lieu le samedi 11 août 1711. Depuis ce jour, Ascot est devenu le lieu de référence de ces manifestations.

La Gold Cup est, aujourd'hui encore, la plus importante course de l'année.

Autrefois, elle était également connue pour être le rendez-vous le plus chic d'Angleterre; les lords et les ladies renommés venaient s'y montrer.

Durant la régence, en 1788, le roi, malade, menait une existence recluse au château de Windsor, tout près d'Ascot. Le prince de Galles, devenu le Prince-Régent, possédait une suite au château, mais il ne s'intéressa réellement aux courses que lorsqu'il fit réaménager pour lui-même le pavillon royal, dans le parc de Windsor.

Le duc d'York, le second fils de George III, fut le membre de la famille royale le plus étroitement associé à Ascot. Il consacra une grande partie de son temps à ses écuries de courses. Malheureusement pour lui, s'il connut des périodes fastes, d'autres le furent moins.

Dès 1891, Ascot devint le lieu de grandes fêtes qui duraient quatre jours et attiraient une foule importante.

Les routes, à cette période, étaient très mauvaises et ne pouvaient supporter le trafic toujours croissant. Les accidents se firent de plus en plus nombreux, et les morts, aux XVIII et XIX siècles, se comptaient par centaines.

Sur place, on trouvait énormément d'amuseurs, de comiques, de jongleurs, de chanteurs... tout un monde qui se mélangeait aux parieurs, et aux défilés élégants des visiteurs les plus importants.

Quand George IV visitait Ascot, la famille royale défilait avant et après la course.

Sa Majesté et sa suite étaient à cheval, tandis que la reine, les princesses et leurs domestiques paraissaient dans des carrosses.

Dès que le roi arrivait enfin dans sa loge, une cloche tintait, et le champ était évacué de tous les badauds afin que le départ de la course put être donné.

La plus prestigieuse course d'Ascot, la Gold Cup, fut créée en 1807. La distance parcourue était alors de deux miles. Elle fut allongée d'un demi-mile dès l'année suivante. Elle est encore aujourd'hui de deux miles et demi.

Chapitre 1 :

Remontant doucement la Tamise a bord de son yacht, le duc de Rockcliffe songea que tout avait bien changé depuis son départ d'Angleterre, sept ans auparavant. Il était alors un tout jeune lieutenant du régiment des Horse Guards, et était parti rejoindre l'armée de Wellington, au Portugal.

Alexander Rock n'avait encore aucune idée du cours que prendrait sa carrière, si ce n'était qu'elle se déroulerait au sein de l'armée britannique. Son père était le plus jeune fils du sixième duc de Rockcliffe, et Alex — comme il se faisait alors appeler

— n'avait aucunement l'ambition de devenir duc. Il y avait d'ailleurs trois autres héritiers potentiels entre lui et le duché.

Par contre, il était déterminé à embrasser la carrière militaire, et à y décrocher des titres de gloire. Ceux—ci ne s'étaient guère fait attendre. Il avait participé à la brillante campagne de Wellington ou l'armée de Sa Majesté avait surpris l'état-major français en atteignant les Pyrénées.

Elle avait conforté ses positions dans le sud—ouest de la France, au printemps 1814. Le capitaine Alexander Rock avait alors été décoré a plusieurs reprises pour ses actes de bravoure.

— Nous n'aurions pas pu vaincre sans vous, Alex! l'avait félicité Wellington après la bataille de Waterloo, en 1815.

Pour un soldat, un tel compliment était une consécration suprême. Mais il l'avait vraiment mérité. Alex s'était battu avec courage et loyauté, et plus de dix fois, durant la bataille, il avait frôlé la mort et avait cru ne plus jamais revoir l'Angleterre.

Il songea à tous ses camarades perdus durant les combats, à tous ceux qui étaient tombés au champ d'honneur lors d'affrontements avec les Français ou les Prussiens.

C'était le duc de Wellington qui avait insisté pour qu'Alex demeure à ses cotés quand l'armée d'occupation s'était établie à Cambrai. Il s'agissait alors de rester sur place pendant trois ans. Mais entre-temps, le père d'Alex avait été terrassé par une attaque. A l'annonce de ce tragique événement, le jeune officier avait songé à retourner définitivement chez lui, pour s'occuper de la maison et des terres que

sa famille possédait dans le comté d'Oxford.

Le duc de Wellington n'avait cependant pas accepté de le laisser partir.

— J'ai besoin de vous, Alex, lui avait-il expliqué. Plus encore que votre courage, votre finesse d'esprit nous sera nécessaire pour négocier avec les Français. La paix est une chose bien plus difficile que la guerre, et j'ai la conviction que la partie s'avérera extrêmement délicate!

Le duc avait d'ailleurs vu juste sur ce point. Les longues et fastidieuses négociations s'étaient révélées épuisantes.

Cependant, à Paris, les cafés et les théâtres avaient rouvert, et les femmes, qui faisaient la réputation de la capitale française, avaient fait leur réapparition dans ces lieux. Les privations dues aux incessantes campagnes militaires s'étaient donc fait oublier.

Alex avait apprécié de pouvoir enfin se détendre et prendre du bon temps avec Yvonne, une merveilleuse courtisane. Cette jeune femme avait su le combler comme aucune autre. Paris était une ville enchantée. On y donnait de folles réceptions.

Aucun homme ne pouvait résister aux charmes de ces festivités.

Puis il avait fallu retourner à Cambrai, ou de nouveaux problèmes étaient apparus.

En particulier, celui d'occuper une armée forte de 150 000 hommes et soudain désœuvrée.

Sur les instructions de Wellington, Alex s'était chargé de cette tâche et avait mis en place des compétitions sportives: du football l'hiver, du cricket et de l'athlétisme à la belle saison. On avait également organisé des courses de chevaux auxquelles pouvaient participer tous ceux qui savaient monter à cheval.

La difficulté était de maintenir le moral des troupes: les soldats commençaient à se lasser de vivre en terre ennemie et avaient hâte de regagner l'Angleterre.

Alex travaillait et s'investissait énormément dans cette nouvelle activité, si bien que le soir, à l'heure où il se mettait au lit, il était épuisé et s'endormait aussitôt.

Toutefois, les longues négociations avec les Français tiraient à leur fin, et Wellington avait informé confidentiellement Alex qu'il comptait lever l'occupation du territoire dès la fin de l'été.

— Nous avons encore quelques détails à régler avant de rentrer définitivement au pays! Avait-il précisé.

Il avait cependant d'ores et déjà autorisé le retour de 30 000 hommes. Il en restait encore 120 000.

Ce n'était que le début du mois de mai et Alex réfléchissait aux compétitions sportives qu'il allait pouvoir mettre en place pour les deux derniers mois. Mais une nouvelle inattendue était quelque peu venue retarder ses projets : la mort du sixième duc de Rockcliffe, Quelque temps plus tôt déjà, il avait appris que son cousin Henry Rock avait été tué à Vittoria, en Sicile.

Henry était le seul fils de l'héritier du sixième duc. Son père était encore vivant et pouvait donc manifestement prétendre s'emparer un jour du duché. Cependant, la mort d'Henry faisait d'Alex l'héritier présomptif de son oncle. Il pouvait donc espérer devenir lui-même duc de Rockcliffe. Mais, à vrai dire, il n'y pensait pas. Il était bien trop affairé par son travail d'officier d'état-major de l'armée de Wellington pour se préoccuper de cette éventualité.

Après Waterloo, il y avait eu tant de choses à organiser, à discuter, à improviser, qu'il s'était passé des jours, des semaines même, sans qu'il eut le loisir de penser à l'Angleterre.

Mais les mauvaises nouvelles s'étaient succédé. A peine quatre jours après avoir été informé du décès de son grand-père, le sixième duc de Rockcliffe, il avait appris que son oncle, le père d'Henry, avait trouvé la mort, une semaine auparavant, dans un malheureux accident de cheval. Se retrouvant soudainement septième duc de Rockcliffe, Alex était allé trouver Wellington pour lui demander conseil. Ce dernier n'avait pas hésité une seconde :

— Rentrez chez vous, Alex. Dieu sait à quel point vous m'êtes indispensable, mais j'imagine que vous le serez tout autant dans votre duché.

— J'ai du mal à le croire! avait répliqué Alex. Mais il est vrai que les avoués me pressent de rentrer afin de régler les problèmes les plus urgents. Il y a probablement des décisions que je suis seul habilité à prendre et qui ne peuvent attendre.

Le duc avait soupiré.

— Eh bien, je vais devoir me débrouiller sans vous! Heureusement, nous ne sommes plus la que pour quelques mois.

Si Wellington avait semblé prendre cela avec sérénité, ce n'avait certes pas été le cas d'Alex. Un nouveau monde s'ouvrait dorénavant à lui, un monde auquel il ne connaissait rien.

Lorsqu'il était parti d'Angleterre pour combattre au service de la couronne, il était encore tout jeune. Aujourd'hui, à son retour, il était devenu un homme mur. Pourtant, même s'il s'était révélé être un brillant soldat, rien ne lui assurait qu'il serait aussi efficace dans d'autres domaines. Et puis, il ne connaissait pas réellement l'importance de son duché. Il avait pu néanmoins en avoir un petit aperçu quand, en rejoignant Calais, il avait trouvé son yacht qui l'attendait au port. C'était un bateau magnifique.

Il en avait entendu parler, mais jamais il n'aurait imaginé qu'il put être si grand et si luxueux. Il était bien différent des embarcations inconfortables à bord desquelles il avait voyagé dans la péninsule Ibérique.

Il avait été accueilli à bord avec déférence par le capitaine et les membres de l'équipage. Un chef venu de Rock House, la maison londonienne du duc de Rockcliffe, avait été affecté aux cuisines du navire afin que, durant la traversée, les repas soient de la meilleure qualité. Le ciel lui-même semblait s'être mis au service d'Alex: le soleil brillait et la mer était calme.

Dans sa cabine, il avait trouvé de nombreux courriers et documents concernant ses nouvelles propriétés : des terres dans le comté de Hertford, des écuries, des chevaux de course à Newmarket, et un pavillon de chasse dans, le Leicester. Il y avait également un château en Écosse, ou le vieux duc aimait se détendre et où se trouvait une excellente rivière à saumons.

Le nouveau duc avait essayé de lire tout cela avec attention. Cependant, il lui était impossible de prendre la moindre décision concernant ses biens avant de les avoir vu de ses propres yeux. Bien sur, il se rendrait en premier lieu à Rock Hall, la plus imposante des nombreuses demeures qu'il possédait dans le comté de Hertford. Elle avait été construite plus de deux cents ans auparavant et avait été agrandie au fil des générations.

Quand il était enfant, Alex était très impressionné par les tours qui

ornaient l'édifice. Il était même grimpé au sommet de l'une d'elles, simplement pour jouir de la vue magnifique qu'on y découvrait. Cette demeure lui évoquait tant de souvenirs!

Comme celui d'une réception donnée à l'occasion des vingt et un ans de son cousin. A cette époque, lui-même n'en avait que dix-sept, et il avait été particulièrement impressionné par l'énorme salle de banquet et la somptueuse salle de bal. En soirée, un feu d'artifice avait été tiré sur la pelouse, se reflétant ainsi sur le lac, devant la maison.

Aujourd'hui, aussi irréel que cela put paraître, tout était à lui. Et il lui fallait gérer ses biens comme l'avait fait chacun des ducs qui s'étaient succédé avant lui.

— Rock est un État dans l'État, avait déclaré un jour l'un d'eux.

« J'espère, se dit Alex, que je saurai m'en montrer digne ! » .

Il n'avait à présent plus que quelques lettres à consulter, mais il décida de les garder pour le lendemain. Il en termina donc avec celle qu'il avait encore entre les mains.

Elle venait du premier avoué au service de sa famille.

Je suis sur que Votre Excellence n'a pas oublié que le feu général Edward Sheldon vous a désigné comme tuteur de sa fille Mélita. Elle a aujourd'hui dix-huit ans et vit chez une parente, lady Marshbanks. Mais il me semble qu'il serait temps pour elle de faire son entrée dans le monde. Évidemment, c'est à vous seul que revient cette décision. Il serait cependant souhaitable que celui se fasse au plus tôt, si bien sur votre emploi du temps le permet.

Le duc lut la lettre deux fois de suite sans être bien sur de comprendre. Pourquoi lady Marshbanks ne pouvait-elle pas introduire elle-même Mélita Sheldon dans la haute société londonienne? Et quel était l'avis de la jeune fille concernée?

Il se souvint de la discussion qu'il avait eue avec le général, six années auparavant, alors qu'il combattait à ses côtés dans un pays montagneux où ils avaient les pires difficultés. Après avoir marché toute la journée, ils avaient trouvé refuge dans un petit bois et s'y étaient installés pour la nuit. Comme chaque soir, ils avaient dû se priver de boissons et de repas chauds, et se contenter de tranches de pain rassis. Mais ils ne pouvaient pas prendre le risque d'allumer un feu et ainsi de se faire repérer par leurs ennemis.

C'était lors de ce frugal repas que le général avait commencé :

— Je viens de refaire mon testament Alex, et je vous ai déjà envoyé à Londres.

— Voilà une curieuse façon d'occuper son temps et son esprit! avait répondu le jeune officier d'un ton badin. Vous avez des idées bien sombres. Songez-vous vraiment à nous quitter?

— Je ne plaisante pas, avait répliqué le général. En réalité, je suis très inquiet pour ma fille. Elle est ma seule enfant, et s'il m'arrivait quoi que ce soit, j'ai peur de ce qui pourrait advenir d'elle.

Alex avait été surpris par le ton du général. Ce dernier ne lui avait d'ailleurs pas laissé le temps de dire un mot.

— Comprenez que Mélita est ma seule héritière, avait-il continué. A ma mort, elle sera à la tête d'une fortune considérable.- Un grand nombre d'individus risquent alors de s'intéresser à elle. Le genre d'hommes peu recommandables, si vous voyez ce que je veux dire...

Alex avait souri d'un air entendu.

— Vous voulez parler des coureurs de dot, que les jeunes héritières attirent comme le miel des abeilles ?

— Vous m'avez parfaitement compris, avait acquiescé le général. Ma femme possédait une fortune personnelle quand nous nous sommes mariés. Et grâce à des investissements judicieux, elle n'a fait que s'accroître depuis lors.

Il avait soupiré avant d'ajouter:

— Dès que je ne serai plus là, vous pouvez être sur que ces petites fripouilles viendront jouer les jolis cœurs autour de Melita. Or, bien peu de jeunes filles savent reconnaître un menteur effronté d'un homme dont les sentiments sont sincères.

— Si elle vous ressemble, je suis sur que votre fille sera capable d'un tel discernement, mon général!

Alex avait une grande admiration pour le général. Ce dernier avait consacré sa vie à servir son pays. Durant sa longue carrière de militaire, grâce à sa bonté et sa gentillesse, il avait toujours su se faire apprécier par les jeunes recrues. Il était évident qu'il avait plus de considération pour ses hommes qu'aucun autre officier de l'armée britannique.

— Si je vous ai parlé de mon testament, c'est que cela vous concerne, Alex, avait repris le général après un court silence. Vous êtes un jeune homme intègre et d'une intelligence rare; c'est pourquoi j'ai décidé de vous nommer tuteur de Melita, le jour où il m'arrivera malheur.

Le jeune homme ne s'attendait pas à une telle révélation. Il aurait préféré que le général lui demande son avis avant de lui confier ce genre de responsabilités. Mais très vite il s'était ravisé. Le vieil homme avait été si bon avec lui, en particulier quand il était arrivé au Portugal, qu'il était naturel de lui rendre ce service.

— Je suis très touché de la confiance que vous me témoignez, avait-il répondu, et j'accepte volontiers l'honneur que vous me faites. Cependant, je pense que votre testament restera lettre morte, si j'ose dire, car une fois que nous aurons battu Napoléon et fêté dignement notre victoire, vous pourrez, j'en suis sûr, retourner chez vous, et veiller vous-même sur votre fille.

— J'espère que vous avez raison, mon garçon, mais malheureusement, je crains que vous ne vous trompiez. J'ai un mauvais pressentiment. N'oubliez pas que du sang écossais coule dans mes veines. Aussi, je suis un peu médium, un peu devin, et je crois que je ne reverrai plus jamais ni l'Écosse ni l'Angleterre.

Alex n'avait pas pris ses paroles très au sérieux.

Après tout, chaque soldat avait ses moments de déprime, et le général ne faisait pas exception à la règle. Combien étaient-ils à se dire qu'ils ne reverraient jamais la civilisation, qu'ils ne reviendraient jamais d'une guerre qui leur paraissait interminable?

Et pourtant, le général ne s'était pas trompé. Il avait combattu avec bravoure durant toutes les batailles, et jusqu'à l'extrême fin du conflit. A Waterloo, il avait vu l'armée de Sa Majesté prendre l'avantage sur celle de Napoléon, puis vaincre celui-ci. Mais au dernier moment, et alors qu'il courait porter assistance à l'un de ses hommes, il avait été fauché par un boulet de canon égaré. Il était mort sur le coup. Cette victorieuse bataille avait perdu l'un de ses héros.

Pris par le cours rapide des événements, Alex, n'avait plus songé à ce que lui avait dit le général quelques années plus tôt.

En fait, il avait même complètement oublié. A présent, il découvrait qu'en plus des problèmes posés par son propre héritage, il lui faudrait se charger de ceux d'une jeune fille de dix-huit ans, dont il ne

connaissait rien. Cependant, il songea que cela ne lui causerait pas de grandes difficultés. En effet, si elle était aussi riche que l'avait prétendu son père, il serait assez aisé de lui trouver un bon chaperon; quelqu'un qui pourrait s'occuper d'elle quand elle participerait aux bals donnés à Londres durant la prochaine saison.

En fait, il se demanda pourquoi l'avoué faisait tant d'histoires à son propos. Après tout, cette lady Marshbanks avait probablement été choisie par le général pour s'occuper de sa fille.

Alex rangea la lettre avec ses autres papiers. Avant de quitter Londres pour aller à Rock, il passerait voir Mlle Mélita Sheldon et prendrait alors des dispositions.

Le yacht dépassa le palais du Parlement, ralentit son allure, et accosta un peu plus loin.

Le duc fut surpris de trouver là un très luxueux carrosse devant lequel attendaient un cocher et un valet de pied.

— J'avais calculé le temps qu'il nous faudrait pour arriver, expliqua le capitaine, et j'avais demandé que l'on tienne une voiture à votre disposition. Je suis heureux de constater que mon évaluation n'était pas mauvaise : vos chevaux ont du patienter juste un quart d'heure.

Le duc sourit.

— Je vous félicite pour votre ponctualité et votre sens de l'initiative, capitaine! Et je tiens à vous remercier pour ce délicieux voyage. La traversée a été particulièrement plaisante.

— Je suis ravi d'avoir pu vous satisfaire, milord, répondit le capitaine. Et j'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt sur votre yacht.

— Dès que je pourrai me libérer de mes obligations. Je dois vous avouer que j'adore la mer.

— Vous serez toujours le bienvenu à bord, milord, reprit le capitaine. Je serai ravi de vous emmener en Écosse. Savez-vous que le bateau est le moyen de transport le plus rapide pour s'y rendre? Et sans nul doute le plus agréable. C'est tout cas ce que pensait votre prédécesseur. Vous n'êtes pas sans savoir que votre château donne directement sur la mer et possède sa propre anse d'amarrage.

Le duc sourit.

— Eh bien, je vous assure que je saurai m'en souvenir, capitaine, et que vous ne tarderez pas à me revoir.

Il le remercia une dernière fois avant de descendre à terre. La voiture, dont les portières étaient ornées par les armoiries de la famille Rock, était extrêmement confortable.

Lorsque le fiacre s'ébranla, tout l'équipage resta sur le pont du navire salua respectueusement. Le duc eut l'impression amusée de faire partie d'un spectacle. Qui aurait imaginé qu'il put devenir un homme d'une telle importance, riche au point de pouvoir s'offrir tout ce qu'il désirait?

Il ne fallut pas longtemps pour que le carrosse traverse Parliament Square, puis dépasse Buckingham Palace, avant de rejoindre Hyde Park Corner, et enfin Park Lane.

Le duc savait que Rock House était réputée pour sa galerie de tableaux. Lorsqu'il était étudiant à Eton, il y avait dîné une fois avec son père et son grand-père, qui était alors le duc de Rockcliffe. Depuis ce jour, il n'avait plus jamais revu la maison, et il n'en avait qu'un très vague souvenir.

C'est pourquoi il était très impressionné en la redécouvrant, avec ses grandes fenêtres et son paisible parc verdoyant. A—l'intérieur, il fut accueilli par LM.

Walters, un maître d'hôtel aux cheveux blancs qui se souvenait fort bien de la dernière visite d'Alex. Quatre valets de pied, portant- la livrée de la famille Rock, s'inclinèrent avec respect dès que celui-ci entra.

— Nous sommes ravis que vous ayez pu quitter la France, milord, commença le maître d'hôtel. Nous savons à quel point vous y étiez indispensable et nous avons eu peur que vous soyez contraint de rester sur place.

Tout en disant cela, il le conduisit dans une pièce luxueuse et joliment décorée-qui donnait sur le hall d'entrée.

— Je suis revenu aussitôt que j'ai appris la mort de mon grand-père, répondit le duc.

Je suppose qu'il a été inhumé dans le caveau de famille, à Rock Hall.

— Bien entendu, milord.

— Était-il en mauvaise santé, ou bien sa mort a-t-elle été une surprise? s'enquit le duc.

— Oh, il n'était pas réellement malade, mais comme vous le savez, il approchait des quatre-vingts ans, et il était fragile depuis plusieurs années. Au moins n'aura-t-il pas souffert: il a rendu l'âme durant son sommeil.

— C'est en effet la meilleure façon de mourir, confirma le duc.

Il pensa alors à ses camarades tombés sur le champ de bataille, déchiquetés par les boulets des canons ennemis, ou blessés et agonisants. Sans que personne put leur porter secours.

— Nous sommes bien peu de chose, ajouta le maître d'hôtel en hochant la tête.

Il y eut un petit moment de silence. Puis le domestique reprit sur un ton moins morne :

— Si milord désire se restaurer, il y a du champagne au frais et des toasts au foie gras.

— Voilà une excellente attention! s'exclama le duc. Faites-moi donc servir une coupe, je vous prie.

Il alla s'asseoir près de la cheminée où l'attendaient quelques quotidiens datés du jour même. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas lu de journaux anglais. Au front, seul le duc de Wellington les recevait occasionnellement, et toujours avec une semaine de retard.

Il attrapa le Morning Post.

— Que se passe-t-il à Londres en ce moment? demanda-t-il au maître d'hôtel.

Celui-ci sembla embarrassé.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous ne lisiez pas ce qui est écrit dans le journal aujourd'hui, milord.

Puis haussant les épaules il ajouta :

— Après tout, vous serez mis au courant bien assez tôt.

Le duc le considéra d'un regard interrogateur.

— De quoi voulez-vous parler, Walters?

Le domestique hésita un instant avant de répondre.

— On évoque Mlle Mélita Sheldon dans l'édition de ce matin, milord.

Le duc posa sa coupe de champagne et ouvrit le journal.

— A quelle rubrique? demanda—t—il.

Walters baissa la tête. Mais il était trop tard maintenant, il en avait trop dit. Il se racla la gorge et murmura d'une voix à peine audible :

— En page deux, milord.

Alex y découvrit en effet la représentation d'une très jolie jeune femme illustrant l'article suivant :

MADemoiselle MELITA SHELTON SCANDALISE

ET SURPREND MAYFAIR !

Hier après-midi, les habitants de Mayfair ont découvert avec stupeur une jeune fille percée sur le parapet d'une maison de Berkeley Square. Il s'agissait en fait de la ravissante Mélita Sheldon, une débutante qui a su jeter la tourmente parmi le beau monde londonien. Dans la soirée, on ne parlait que d'elle dans chaque club de St.

James.

Pourquoi s'est-elle mise au défi de parcourir avec une telle assurance le mur de la maison dans laquelle elle vit avec lady Marshbanks ?

Une foule s'est aussitôt formée et Mlle Mélita Sheldon a avancé le long de la bâtisse, sous les applaudissements et les regards curieux des badauds qui observaient d'en bas la prouesse de la jeune fille. Elle avait eu la sagesse de se mettre pieds nus, afin de ne pas risquer de glisser, mais il était évident que le moindre faux pas pouvait lui être fatal.

Mlle Sheldon est une riche héritière. Elle a perdu son père et sa mère, et se trouve maintenant à la tête d'une fortune considérable. Elle est cependant sous la tutelle du commandant Alexander Rock, qui a servi dans l'armée du duc de Wellington et qui a été décoré à deux reprises pour ses actes de la bravoure. Il se trouve encore actuellement en France parmi les troupes d'occupation. Mais étant devenu récemment septième duc de Rockcliffe, son retour en Angleterre est attendu dans les plus brefs délais.

Le duc termina la lecture des nouvelles du jour alors que Walters le considérait d'un regard anxieux. Enfin, il referma le journal et demanda d'une voix calme et posée :

— Dans quelle maison de Berkeley Square habite Mlle Sheldon ?

— Celle de lady Marshbanks. Au numéro dix, milord.

— Je vous remercie, Walters. Vous pouvez disposer.

Le maître d'hôtel s'inclina avec respect et quitta la pièce.

Dès qu'il fut sorti, le duc reprit le journal.

— Pourquoi diable lady Marshbanks admet-elle un tel comportement chez une jeune fille de dix-huit ans?

Ce genre d'exploit aurait pu être celui d'une des courtisanes parisiennes, qu'il avait fréquentées durant son Séjour en France, et qui aurait voulu relever un défi ou obtenir les faveurs d'un original! Mais il était difficile d'imaginer que la fille du général Edward Sheldon put s'exhiber ainsi.

Alex devait absolument trouver un moment pour passer voir cette jeune fille dès le lendemain. Puis il eut une meilleure idée.

En tant que tuteur, il devait avant tout lui faire une forte impression. A l'avenir, elle ne devrait ni se comporter de manière inconsidérée, ni risquer sa vie d'une façon aussi idiote!

Il décida de la faire venir chez lui pour lui expliquer tout cela.

Vu sa fortune, il était évident que de nombreux hommes à Londres cherchaient sans aucun doute à lui faire la cour dans le but de l'épouser.

Il fallait qu'elle comprenne bien vite qu'elle devait se comporter comme une lady, et non comme une saltimbanque.

Cependant, Alex était admiratif du courage de la jeune fille. Peu de femmes auraient eu le cran de marcher sur un parapet. Ceux-ci étaient étroits et il était dangereux de s'y risquer. On pouvait à tout moment glisser, et tout particulièrement s'il avait plu les jours précédents, ce qui était le cas.

Il regarda une nouvelle fois la représentation de Melita dans le journal: cette jeune fille était vraiment très jolie. Ce n'était pas étonnant, après tout; le général était lui-même très bien fait de sa personne et le duc avait entendu dire que sa femme était une véritable beauté.

« Peu importe qu'elle soit ou non ravissante, se dit le duc. Elle doit apprendre à se comporter comme l'aurait souhaité son père. »

Il voulut régler ce problème immédiatement, et non plus attendre vingt-quatre heures.

Il s'avança jusqu'à la petite écritoire, dans un coin de la pièce, et commença une missive à l'attention de Melita Sheldon.

Je reviens tout juste de France et je souhaiterais vous rencontrer le plus tôt possible. Je vous prie donc de passer à Rock House dès ce soir ou à défaut, demain à la première heure.

Votre dévoué,

Rockcliffe A la relecture, cela lui parut un peu sec. Mais après tout, ce petit mot n'était pas fait pour être tendre.

« Je dois me montrer très ferme avec cette jeune personne ! » décida-t-il.

Toute cette affaire lui était pénible. N'avait-il pas assez de ses propres problèmes ?

Pourquoi fallait-il qu'à peine arrive en Angleterre, il fut ennuyé par cette jeune inconnue ?

La réponse à cette question était toute simple : il avait eu beaucoup d'affection pour le général, et il lui était redevable de tout ce que celui-ci lui avait appris en matière militaire.

Avant de rencontrer le général Sheldon, Alex ne connaissait presque rien des combats en terre étrangère, ou le moindre faux pas pouvait être fatal. Un jour, le général lui avait dit :

— Vous n'êtes pas seulement ici pour vous battre, mais aussi pour vaincre. Cela signifie que vous devez protéger votre propre personne et également la vie de vos hommes ; Apprenez-leur que tout est dangereux sur ce territoire. Derrière chaque arbre, chaque buisson, chaque rocher, il y a peut-être un soldat ennemi qui risque de les tuer. C'est à nos hommes d'anéantir les Français, et— non l'inverse. Vous devez garder cela dans un coin de votre esprit, nuit et jour, et ne jamais l'oublier.

Alex avait appris bien vite à quel point le vieil homme avait raison, et dès lors, il lui avait toujours été reconnaissant de cette première leçon de combattant.

Il avait ainsi sauvé un grand nombre de ses hommes d'une mort certaine, et avait maintes fois évité d'être tué lui-même.

« Quels que soient mes sentiments à l'égard de cette jeune fille, se dit-il, par respect pour la mémoire de son père, je dois agir comme il

l'aurait souhaité et, en premier lieu, l'empêcher de faire des choses trop extravagantes et dangereuses. »

Il monta se changer pour dîner. L'un de ses valets lui avait préparé un bain chaud près d'un feu de cheminée. C'était le mois de mai, mais les soirées étaient encore fraîches.

Le duc se prélassa dans l'eau tiède parfumée d'essences de fleurs, cueillies sur ses terres. Une fois qu'il fut habillé d'un costume de soirée, il regagna le rez-de-chaussée.

Un excellent dîner avait été préparé et lui fut servi par Walters et deux autres domestiques. Sur les murs de la salle à manger, différents portraits de ses ancêtres étaient accrochés. Cette pièce était immense. Elle pouvait facilement accueillir cinquante personnes. D'ailleurs, il aurait probablement des le lendemain un grand nombre de visiteurs. D'une part, ses avoués, qui souhaiteraient sans doute le consulter, et puis un tas de gens, de vagues cousins, des connaissances, qui viendraient se rappeler à son bon souvenir. La plupart ne lui prêtaient pas attention quand il était simplement Alex Rock.

Mais aujourd'hui qu'il était duc, à la tête d'une importante famille britannique dont la fortune était immense, cela changeait considérablement les choses.

Il avait déjà jeté un rapide coup d'œil à la liste des œuvres financées par les fonds de la famille Rock. Elle était plutôt longue. Les personnes qui en avaient la charge ne manqueraient pas de lui rendre visite pour s'assurer qu'il ne les oublierait pas maintenant qu'il tenait les cordons de la bourse.

Il y aurait aussi ses anciens amis, trop heureux de renouer des liens avec lui à présent. Il avait le sentiment qu'il ne serait dorénavant entouré que de gens intéressés par sa nouvelle situation. Les hommes étaient ainsi. Même dans l'armée, il avait remarqué que gravir un échelon suffisait à attirer la sympathie de ceux qui jusqu'alors vous ignoraient. Et cela était vrai dans le monde entier.

Avec un petit sourire sarcastique, il songea qu'un grand nombre de ses camarades d'Eton se souviendraient subitement de son existence et demanderaient à être reçus.

Ceux d'Oxford feraient probablement de même. Pourtant, depuis son départ d'Angleterre, seulement deux ou trois de ses anciens amis lui avaient donné des nouvelles. Il n'aurait pas été moins seul s'il était allé vivre sur la Lune!

« Je suis de retour aujourd'hui, songea-t-il. J'ai vieilli, je me suis endurci, j'ai acquis de l'expérience, et je ne suis pas près de me laisser abuser par de belles paroles! »

Après avoir terminé son dîner, il passa-au salon. Walters insista pour lui servir un verre de brandy.

— Vous me poussez à boire, Walters, et ce n'est guère raisonnable! dit-il sur un ton badin. Une montagne de travail m'attend à présent, je dois garder l'esprit clair.

— C'est un brandy vieux de soixante ans milord! Votre prédécesseur ne l'ouvrait que pour de grandes occasions.

— Et le fait que je sois revenu chez moi en est-il une? demanda le duc.

Tout en disant cela, il songea à ses parents. Il aurait tellement aimé qu'ils soient vivants et qu'ils voient ainsi. Mais cette idée était stupide : si son père avait été en vie, il aurait été duc à sa place, et n'aurait en aucun cas pu l'admirer en tant que maître de ce duché.

Soudain, la porte s'ouvrit et Walters annonça :

— Mlle Mélita Sheldon, milord.

Le duc releva les yeux avec surprise. Il avait complètement oublié la jeune fille et ne s'attendait certainement plus à sa visite à cette heure de la nuit.

Elle entra dans la pièce. Elle était vêtue d'une robe de soirée blanche. Un ruban argenté soulignait sa poitrine et venait se perdre dans le dos en une petite cascade.

Elle attendit un moment sur le seuil, puis elle s'avança doucement vers lui, avec beaucoup de grâce. Le duc la dévisagea avec insistance; elle était plus ravissante encore que sa représentation dans le journal. En fait, jamais il n'avait vu de beauté aussi étrange. Mais il n'aurait pas su expliquer ce qu'il y avait de particulier chez elle.

Quelque chose d'indescriptible, de parfaitement indéfinissable.

Elle avait de très grands yeux qui semblaient remplir entièrement son petit visage.

Ses cheveux avaient la couleur des première rayons du soleil, et leurs boucles reflétaient la lumière du chandelier.

Quand elle eut rejointe duc, elle le regarda longuement, et avant même qu'il ne put dire un mot, elle s'exclama :

— Mais vous êtes jeune! Plus jeune que je ne le pensais! Je m'attendais à trouver un vieil homme!

Elle avait l'air si surprise que le duc eut du mal à ne pas sourire.

— Je suis désolé de vous décevoir, dit-il. Pourquoi pensiez-vous que j'étais un vieil homme?

— Vous étiez un ami de papa, j'imaginai donc que vous étiez sensiblement du même âge que lui.

— Votre père était mon supérieur hiérarchique quand je suis arrivé au Portugal. Il était général et je n'étais alors qu'un tout jeune officier. Il a été très bon pour moi. Il m'a beaucoup aidé. Aussi, quand il m'a demandé d'être votre tuteur, j'ai tout naturellement accepté.

— Je m'attendais à trouver un vieux monsieur plein de préjugés et qui désapprouverait le moindre de mes gestes! avoua Mélita.

— Sur ce dernier point, vous ne vous êtes peut-être pas trompée, répliqua le duc. Si vous voulez bien vous asseoir, nous allons parler un peu de vous. Mais... vous n'êtes tout de même pas venue seule? interrogea-t-il en jetant un regard en direction de la porte.

— Non, j'ai fait le voyage avec ma femme de chambre. Je me fais d'ailleurs toujours accompagner sinon cela fait tout un tas d'histoires. Et je n'ai pas besoin de cela!

— Voilà une décision pleine de bon sens! répliqua le duc en ignorant la dernière phrase de la jeune fille. Mais à en croire ce que j'ai lu dans le journal, aujourd'hui, je n'ai pas l'impression que vous cherchiez particulièrement à éviter les histoires. Je vous avoue avoir été très surpris.

— Il a fallu que cela arrive le jour même de votre retour! s'exclama Mélita avec irritation.

Le duc était installé dans un fauteuil. Mélita s'assit sur le canapé, en face de lui.

— Vous comprendrez que j'aie été très choqué par ce comportement! gronda-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, bien sur! Mais puisque vous êtes jeune, vous allez peut-être comprendre qu'il s'agissait d'un défi, et que je ne pouvais donc me permettre de le refuser.

— Et qui donc vous a défiée? s'enquit le duc.

— Oh, l'un de ces stupides jeunes gens que seul mon argent intéresse!

— Ceux que votre père redoutait tant! Il craignait que vous ne vous rendiez pas compte que ces hommes étaient en réalité plus intéressés par votre argent que par vous-même.

— Oh, vous pouvez être rassuré sur ce point, il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

Le duc était étonné de voir la jeune fille parler avec autant de franchise et de clairvoyance. Elle était bien différente de ce qu'il avait imaginé.

— Je ne suis pas si idiot ! continua Melita. Les journaux colportent la nouvelle que je suis une riche héritière, les douairières se chargent de le répéter à droite et à gauche, et lorsque j'apparais dans un salle de bal, les hommes me regardent avec la même tendresse que si j'étais un coffre-fort! En particulier ceux qui ont éternellement besoin d'argent pour boire ou pour jouer.

Le duc se mit à rire.

Il ne s'attendait pas à ce qu'une débutante de dix-huit ans ait une telle maturité.

Elle inclina la tête sur le coté et, le regardant droit dans les yeux, elle dit d'une voix très douce :

— Vous êtes peut-être mon tuteur, mais certainement pas un vieux bonhomme aigri.

— Je ne l'espère pas, répondit le duc. Cependant, je ne suis pas certain que vous gagniez au change.

— Ma hantise était de tomber sur quelqu'un qui s'opposerait systématiquement à moi, qui me dirait : « Une lady ne doit pas faire ci! Une lady ne doit pas faire ça! Une lady ne devrait jamais faire parler d'elle dans les journaux! », sauf peut-être dans la rubrique « naissance », « mariage » ou « décès ».

Le duc ne put s'empêcher de rire une nouvelle fois.

Enfin, la conversation prit un tour plus sérieux, plus raisonnable. Il lui expliqua qu'en tant que tuteur, il devait bien évidemment considérer ce qui était le mieux pour elle, et en premier lieu, l'endroit où elle allait vivre.

Elle lui lança un regard étonné, puis méfiant.

— Qu'est-ce que cela signifie? Je suppose que c'est ce méprisable petit avoué qui vous a mis en tête que lady Marshbanks n'était pas tout à fait recommandable!

— L'est—elle? demanda le duc d'une voix très calme.

La jeune fille ne s'attendait pas à cette question. Elle pencha un peu la tête et étrécit les yeux, comme pour se concentrer. Après un petit moment, elle questionna :

— Voulez-vous savoir ce qu'elle est, ou seulement ce qu'il vous plairait d'entendre?

— La franchise rendrait les choses plus faciles, répondit le duc. Il vaut mieux que nous prenions le parti de nous dire la vérité, même si celle —ci n'est pas agréable à entendre...

Il fit une pause avant de continuer:

— Après tout, cela nous fera gagner du temps. Dissimuler la réalité crée plus de problèmes que cela n'en résout, et il est préférable de partir sur de bonnes bases.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous sur ce point, intervint Mélita; En toute franchise, et pour répondre à votre question, j'avoue que lady Marshbanks n'est pas vraiment une personne convenable pour chaperonner une débutante; mais il est très agréable de vivre avec elle.

— Pourquoi n'est-elle pas convenable? Demanda le duc.

Mélita le considéra d'un air méditatif.

— Nous avons décidé de ne pas nous mentir, mais il me semble que je ne dois pas mentionner certaines choses. Je vous dirai simplement que, bien qu'elle soit très charmante, elle n'est pas celle que mon père ou ma mère auraient choisie pour être mon chaperon et pour

m'introduire dans le monde.

Le duc resta pensif. Mélita avait été très franche. Il l'en remercia. Puis après un petit moment de silence, il proposa :

— Puisque je suis votre tuteur, je vous suggère de rester vivre avec moi. J'ai le sentiment que vous me serez en effet très utile. Je viens juste de revenir en Angleterre, et j'ai besoin de quelqu'un qui m'aide à retrouver les habitudes britanniques, les coutumes que j'ai oubliées à force de séjourner si longtemps à l'étranger.

Mélita écarquilla les yeux. Sans attendre de réponse, le duc continua :

— Je suis absolument certain que parmi mes relations, nous trouverons quelqu'un, non seulement pour vous chaperonner, mais aussi pour veiller à ce que vous rencontriez un jeune homme convenable.

Le duc avait parlé calmement. Il n'avait pas prévu de proposer cela à la jeune fille, mais ces mots lui étaient venus naturellement, et elle les avait écoutés avec attention.

À présent, elle réfléchissait. Elle pencha une nouvelle fois la tête en plissant les yeux.

Le duc la contempla de nouveau: elle était vraiment très belle.

Après un long moment de silence, elle lui fit part de sa décision, en pesant chacun de ses mots :

— Très bien, j'accepte votre proposition. Mais si je trouve cela trop déplaisant, alors, bien sur, je partirai.

Chapitre 2 :

Le lendemain, il se produisit exactement ce qu'avait prévu le duc: quand il revint chez lui pour le déjeuner, bon nombre des membres de sa famille l'attendaient déjà dans le hall.

Les premiers arrivés étaient les plus jeunes d'entre eux, venus pour la plupart par simple curiosité. Ils se montrèrent plutôt sympathiques. Puis, les plus âgés se présentèrent à l'heure du thé.

Il s'agissait de trois de ses tantes et de plusieurs de ses cousins, qui jetèrent sur lui des regards suspicieux et interrogateurs. C'était comme s'ils espéraient obtenir quelque chose de lui, et craignaient que cela ne

fut possible. Cependant, le duc se garda bien de les juger.

Après tout, il était sans doute légitime que les membres de sa famille s'inquiètent de voir arriver à la tête du duché un jeune homme peu informé des événements de Londres, ayant passé plusieurs années à l'étranger, et ne sachant rien des habitudes de l'ancien duc à leur égard.

Aussi, il ne fut pas étonné que chacun d'eux, avant de prendre congé, demande à avoir un entretien privé avec lui. Chacun voulait probablement s'assurer que les rentes versées chaque année par son grand-père continueraient à être honorées.

Enfin, tous repartirent, à l'exception de l'une de ses tantes, dont il avait été très proche lorsqu'il était enfant. A présent, elle était veuve, et avait donc comme seule source de revenus celle que lui allouait le duc.

Ils étaient tous deux près du feu quand Walters annonça que Mlle Sheldon était arrivée et qu'elle était à l'étage, ou l'on avait porté ses bagages.

Le duc resta interdit. Il ne quitta pas Walters des yeux.

C'était évidemment lui qui avait demandé à Mérita de venir vivre sous son toit, mais il avait prévu d'aller d'abord rendre visite à lady Marshbanks afin de lui expliquer, avec courtoisie, pourquoi la jeune fille devait la quitter.

— Mlle Sheldon est-elle venue seule ? demanda-t-il à Walters.

— Non, elle est avec sa femme de chambre, milord.

Le duc resta pensif quelques instants, puis il se tourna vers la vieille dame à ses côtés.

— Tante Alice, j'ai besoin de votre aide, annonça-t-il.

Elle le considéra avec surprise.

C'était une femme qui avait été très jolie étant jeune. Mais la vie l'avait abîmée. Elle avait été mariée à un homme fantasque qui l'avait laissée dans la misère.

Aujourd'hui, elle se laissait quelque peu aller: ses toilettes manquaient d'élégance et de charme. Rejetée par ses amies, il y avait bien

longtemps qu'elle avait renoncé à l'idée de pouvoir être utile à qui que ce soit.

— Que puis-je faire pour toi? Demanda-t-elle, incrédule.

Le duc hésita quelques instants avant de répondre. Il semblait chercher ses mots.

— Eh bien... j'aimerais que vous veniez vivre avec moi, et que vous chaperonniez ma pupille, Mélita Sheldon.

— Ta pupille! s'exclama la vieille dame. Comment est-il possible que tu sois le tuteur de cette jeune fille?

— C'est très simple, expliqua le duc avec une sorte de petit sourire en coin. Son père était le général sous les ordres duquel je servais lorsque je suis arrivé au Portugal.

Nous nous sommes pris d'affection l'un pour l'autre. C'était un homme admirable. Il avait l'habitude d'effectuer des missions très dangereuses, et il m'avait demandé de prendre soin de sa fille si un malheur lui arrivait.

— Et il a fallu que tu tombes sur Melita Sheldon, murmura lady Alice comme si elle se parlait à elle-même.

— Pourquoi dites-vous cela? s'inquiéta le duc.

— On ne parle que d'elle à Londres ! S'exclama la vieille dame. Sans doute n'est-ce pas sa faute, mais elle ne fréquente que des jeunes gens peu recommandables et dont les journaux relatent chaque fait et geste.

Tante Alice paraissait outrée. Le duc savait que pour les personnes de cette génération, le nom d'une lady ne devait jamais apparaître dans la presse; sauf, bien sur, pour mentionner leur participation à des cérémonies officielles. L'article de la veille avait donc du choquer la plupart des dames d'un certain âge.

Le duc se racla la gorge.

— Comme vous venez de l'entendre, reprit-il alors, elle est arrivée ici plus tôt que je ne l'attendais. Et elle ne peut bien évidemment pas y demeurer sans chaperon.

— Oh non, bien sur que non! fit lady Alice, indignée. Cela alimenterait les ragots, et elle ferait une nouvelle fois la une des

journaux.

— Je vous supplie donc de rester avec moi, tante Alice, car j'ai absolument besoin de votre aide.

Il vit comme une petite lumière, un éclat, illuminer les yeux de la vieille dame, et ses joues s'empourprèrent.

— Bien sur, Alex, répondit-elle, si tu as vraiment besoin de moi, je serai heureuse de te rendre ce petit service.

— Oh, merci, ma tante. Je vous en serai éternellement reconnaissant. Et puis ce sera un tel bonheur de vous avoir près de moi!

Aucun mot n'aurait pu faire davantage plaisir à la vieille femme. Elle se leva en souriant et dit :

— Si je dois rester ici cette nuit, il faut que je rentre immédiatement chez moi prendre quelques affaires.

— Je vais faire venir un fiacre pour vous, annonça le duc.

— Oh, ce n'est peut-être pas nécessaire, cela risque de poser des problèmes et...

— Au contraire, c'est avec plaisir, et ce ne sera l'affaire que de quelques instants !

Il se dirigea vers le hall où il donna quelques consignes à Walters. Après lui avoir expliqué que lady Alice venait s'installer pour quelque temps dans la maison, il demanda des nouvelles de sa pupille.

— Qui s'occupe de Mlle Sheldon?

— La gouvernante, Mme Dawson, milord, répondit Walters. Je ne crois pas que vous l'ayez déjà rencontrée. C'est une femme d'une trentaine d'années.

— Puis-je compter sur elle pour préparer une belle chambre pour lady Alice?

demanda le duc.

— Bien sur, milord. Ce sera fait sans tarder.

— Eh bien, c'est parfait!

Le duc était sur le point de regagner le salon quand Mélita apparut au sommet de l'escalier.

— Bonjour! Lança-t-elle. Je venais justement vous dire que j'étais arrivée.

— J'en avais déjà été informé, répliqua le duc. Je ne vous attendais pas si tôt!

— Je sais, mais il y a eu du nouveau. Je vous expliquerai cela quand je descendrai. Je ne serai pas longue !

Elle disparut et le duc rejoignit le petit salon.

— On prépare une voiture pour vous, tante Alice l'informa-t-il. Et je viens juste de parler à Mélita. Apparemment, elle a une bonne raison d'être venue aussi tôt.

— J'imagine que lady Marshbanks a fait des histoires, marmonna lady Alice.

Le duc la regarda avec surprise et elle s'expliqua:

— J'ai entendu dire qu'elle était très satisfaite d'avoir Mélita chez elle. Car cela attirait l'attention de nombreux jeunes hommes.

Le duc hocha la tête d'un air pensif.

— Je comprends pourquoi lady Marshbanks n'est pas exactement le genre de personne que l'on préconise habituellement pour chaperonner une débutante.

— Certainement pas! s'exclama lady Alice avec virulence. Je me demande même qui a pu placer cette enfant chez elle, . . .

Le duc resta silencieux un petit moment avant de reprendre:

— Comme vous le savez, j'ai été absent très longtemps. Je ne suis donc pas très au courant de ce qui se passe à Londres actuellement. Aussi, tante Alice, j'aimerais que vous m'en disiez un peu plus sur lady Marshbanks. En quoi n'est-elle pas un chaperon convenable?

— Oh, c'est très simple : parce que ses affaires de cœur sont célèbres. Chacun sait qu'elle aime être entourée de jeunes gens. Et comme Mélita les attire, elle trouve un avantage certain à la loger chez elle!

— J'avais pourtant dans l'idée que lady Marshbanks était une

personne âgée, une vieille femme.

Tante Alice se mit à rire.

— Elle n'aimerait sûrement pas t'entendre dire une chose pareille! Elle était d'une grande beauté, il y a dix ans, quand elle s'est mariée pour la première fois. A présent, elle commencé à se faner un peu. Mais il y a encore un grand nombre d'hommes qui aiment la fréquenter, et c'est à cause de cette réputation de femme frivole que la plupart des douairières cherchent à l'éviter.

— Est-elle veuve? demanda le duc.

— Oui. Sir Charles Marshbanks s'est éteint il y a cinq ans maintenant. Il était beaucoup plus vieux que sa femme, et l'on prétend depuis toujours qu'elle ne l'a épousé que pour son titre et son argent.

Le duc commençait à réaliser que le père de Melita n'aurait pas du tout apprécié la situation dans laquelle sa fille use trouvait actuellement.

Il s'apprêtait à poser de nouvelles questions à sa tante quand Walters ouvrit la porte et annonça :

— Le fiacre vous attend, milady!

— Très bien, répondit la vieille dame en se levant précipitamment. Je file chez moi chercher les affaires dont j'ai besoin et je reviens aussitôt, Alex!

Elle s'arrêta soudain et considéra le duc d'un regard interrogateur.

— Aurons-nous la chance de séjourner à Rock Hall? demanda-t-elle.

— Bien sur, affirma le duc. Nous nous y rendrons dès que possible. La —bas, et sous votre surveillance, Melita n'aura plus l'occasion de faire de bêtises, du moins je l'espère.

Lady Alice sourit.

— Tout cela est très excitant pour moi, Alex. J'avais une vie calme et un peu triste depuis la mort de mon mari, et je n'avais bien sur pas les moyens de voyager. (Elle fit une petite pause avant d'ajouter :) J'ai l'impression que ton retour en Angleterre va changer ma vie autant que la tienne!

Le duc se mit à rire.

— En tout cas, votre présence ici est une chance pour moi, et je sais que vous allez m'être utile de bien des manières. Ceci dit, hâtez-vous, tante Alice. Dès votre retour nous verrons ensemble quand nous pourrons partir pour Rock, et visiter également mes autres propriétés. Je compte remettre en état chacune d'elles, et les moderniser si besoin est.

Lady Alice sourit et se précipita dans le hall.

Dehors, le fiacre attendait et le duc aida sa tante à y monter. La voiture était magnifique et les chevaux avaient beaucoup d'allure. Alex les observa avec satisfaction alors qu'ils s'éloignaient dans Park Lane. Puis il se retourna et regagna le hall d'entrée de la maison. A peine fut-il à l'intérieur qu'il vit Mélita descendre les marches de l'escalier et se diriger vers lui. Elle était extrêmement belle.

Une lumière semblait briller dans ses yeux, et un ravissant sourire se dessina sur son visage.

— Qui vient de partir? demanda-t-elle.

— C'est ma tante. Elle est allée chez elle prendre quelques effets, mais elle va rapidement revenir et sera votre chaperon.

Ils avancèrent ensemble vers le petit salon, et alors que Walters leur ouvrait la porte, la jeune fille protesta:

— Vous avez eu vite fait de me trouver un chaperon. N'aurait-il pas été préférable que je le choisisse moi-même?

— Je n'en suis pas sur! répondit le duc. Votre dernier choix n'a pas été très concluant, me semble-t-il.

— Vous voulez parler de lady Marshbanks?

Le duc acquiesça d'un signe de tête.

— Je savais bien que nous aborderions ce sujet tôt ou tard, reprit Mélita. Bien sur, je sais maintenant que je n'aurais pas du accepter de vivre chez elle. (Elle marqua une pause puis ajouta avec un petit sourire :) Mais en même temps, cette alternative me paraissait plus amusante que celle d'aller vivre avec la sœur de papa : cette vieille dame antipathique a toujours désapprouvé mon comportement.

— Peut-être avait-elle de bonnes raisons pour cela? dit le duc pour la taquiner.

Vexée, Mélita se renfroga :

— Si vous commencez à être méchant et désagréable, je peux m'enfuir et trouver un autre chaperon. Non pas lady Marshbanks, mais peut-être quelqu'un comme elle!

— Vous oubliez que je suis votre tuteur, répliqua le duc. Tant que vous n'aurez pas atteint l'âge de vingt et un ans, vous êtes tenue de m'obéir. Si mes calculs sont bons, cela nous laisse encore trois années. Mais vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous étiez partie si précipitamment de chez lady Marshbanks.

— Parce qu'elle est entrée dans une rage folle quand elle a appris que j'allais la quitter! Répondit Mélita. J'ai alors compris quel genre de femme elle était vraiment : elle ne voulait pas se séparer d'une jeune fille grâce à qui sa maison était toujours pleine de jeunes gens, et qui, en outre, lui versait une importante somme d'argent pour le gîte et le couvert;

— Vous la payiez? s'exclama le duc avec surprise. J'avais entendu dire qu'elle était très riche!

— Elle est couverte de diamants et possède une grande maison, confirma Mélita.

Mais depuis que je vivais chez elle, elle était toujours en manque d'argent. Et comme j'en avais beaucoup, il n'y avait aucune raison de ne pas partager;

— C'est pourquoi elle a été si furieuse en apprenant que vous partiez, conclut le duc.

— Vous êtes bien sévère! Je crois malgré tout qu'elle a de l'affection pour moi. Mais puisque vous étiez rentré de France, il était légitime que je vienne vivre chez vous.

C'est ce que j'ai tenté de lui expliquer. Elle a fait tant d'histoires à ce propos que j'ai décidé de partir immédiatement. Je déteste que les gens crient après moi.

— Je n'aime pas cela non plus, ironisa le duc. Et j'espère que c'est une chose que je n'aurai pas à vous reprocher!

— J'essaierai de ne-pas élever la voix, promit Mélita. Mais avouez qu'il est quelquefois difficile de l'éviter lorsque les gens sont trop exaspérants.

Le duc se mit à rire.

— Vous êtes bien différente de ce que j'imaginai! avoua-t-il.

— Vraiment? Et qu'imaginiez-vous? demanda Mélita avec curiosité.

— Pour être franc, je n'avais pas réellement pensé à vous avant de recevoir la lettre de l'avoué vous concernant. J'y ai appris que vous aviez dix-huit ans, et j'ai supposé que vous étiez une jeune fille de la campagne, timide et obéissante.

— En effet, ça ne me ressemble pas! Et puisque vous vous êtes trompé, que compte;-

vous faire?

— C'est très simple. Je vais vous remettre dans le droit chemin. Vous transformer en une jeune femme élégante, à l'éducation parfaite, comme l'aurait souhaité votre père.

Bien sur, je vais aussi vous permettre de trouver un bon mari, et éloigner tous ces hommes intéressés uniquement par votre argent.

Mélita s'assit dans le fauteuil en face de la cheminée.

— Je commence à voir où vous voulez en venir, souffla-t-elle. Laissez-moi vous dire que vous faites fausse route.

— Pourquoi? demanda brusquement le duc.

— Je n'ai pas l'intention de devenir une jeune fille sage et bien élevée; en un mot, une débutante terriblement ennuyeuse!

Elle lança au duc un regard provocateur et ajouta:

— Et je n'ai pas l'intention non plus, mon cher tuteur, de me marier avec qui que ce soit. A moins, bien sur, qu'il s'agisse d'un homme dont je serais tombée éperdument et sincèrement amoureuse.

— Encore faudrait-il que j'approuve cette union, ajouta le duc. Sachez que je ne vous laisserai pas épouser le premier chasseur de dot venu. Votre père m'a chargé de veiller à cela. Et croyez que je saurai écarter

les jeunes hommes capables de vous lancer des défis complètement idiots ! Je ne veux plus que vous mettiez votre vie-en danger en vous comportant, en outre, de manière outrageante.

Mélita rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

Son rire semblait aussi pur que du cristal et la rendait plus jolie encore.

— Pourquoi vous esclaffez-vous? interrogea le duc.

— Parce que vous voulez me transformer en une poupée obéissante et dénuée de toute personnalité. (Elle attendit de voir naître un sourire sur le visage du duc avant de continuer :) Mais il est trop tard, maintenant, mon cher tuteur. Pour cela il aurait fallu vous y prendre deux ou trois ans plus tôt, quand je n'avais encore rien vu du monde que je vivais dans un conte de fées. Depuis, j'ai grandi, et j'aime l'imprévu, les aventures...

— Cela signifie-t-il que vous êtes déterminée à me poser sans cesse des problèmes?

coupa le duc.

— Pourquoi pas! rétorqua Mélita. Mais accessoirement, je pense que je pourrais aussi vous être très utile; pour vous faire sortir de votre cocon par exemple.

Le duc leva les sourcils.

— Que voulez-vous dire?

— Il est évident que vous avez perdu pied avec la vie londonienne. A force d'avoir vécu à l'étranger, avec pour seule préoccupation, celle de tuer l'ennemi pour ne pas périr vous—même, vous vous êtes mis en marge.

Le duc dut admettre que cette analyse n'était pas fausse.

— Ce dont vous avez besoin, reprit Melita, c'est de changer de vie, d'entrer dans un autre monde, un monde plus réjouissant. (Elle inclina la tête en l'observant plus intensément et ajouta :) Vous êtes bien fait de votre personne, et vous êtes duc, cela devrait être plutôt facile...

— Facile de faire quoi? s'enquit le duc.

— De séduire les belles qui n'attendent que cela et qui vous feront tourner la tête.

Grâce à elles, vous passerez, j'en suis sûre, des moments inoubliables.

— Ce n'est pas une façon de parler à son tuteur, Melita! gronda le duc avec autorité, un peu outré de ce qu'il venait d'entendre. Sachez que j'ai l'intention d'occuper mon esprit avec des choses bien plus intéressantes!

— C'est-sans doute ce que vous pensez en ce moment! insista Mélita. Mais lorsque vous les aurez rencontrées, vous serez captive, et rien d'autre n'aura plus d'importance à vos yeux.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, s'impatienta le duc. Mais je sais une chose, c'est qu'à votre âge, vous ne devriez rien connaître de ce genre de femmes.

Melita se mit à rire.

— C'est exactement la réaction que j'attendais de votre part. J'essaie simplement de vous faire sortir de votre triste vie, et de vous faire découvrir le monde réel, qui est bien différent de celui que vous connaissez.

— J'espère sincèrement que vous avez de la fièvre et que vous délirez !lança sévèrement le duc.

Cette incroyable jeune femme n'était décidément pas celle à laquelle il s'attendait, et il ne savait pas exactement quelle attitude adopter à son égard. De toute évidence, il était plus difficile de se faire obéir par cette petite impertinente, que par une armée de 150 000 hommes !

Mais elle était si jolie, et si intelligente, qu'il se sentait prêt à tout lui pardonner.

Il changea volontairement de sujet et l'informa qu'il avait prévu de les emmener, elle et sa tante Alice, faire un petit séjour à Rock Hall. Cette annonce tenait un peu de la provocation. Il songeait en effet que Mélita ne souhaitait pour rien au monde quitter Londres. Il fut donc très étonné de sa réaction :

— Ce sera sans doute très agréable! se réjouit-elle. En particulier si vous m'autorisez à monter vos chevaux. J'ai entendu dire, qu'en dépit de son grand âge, votre grand-père a tenu à avoir jusqu'à sa mort une écurie prestigieuse.

— Ainsi, vous aimez l'équitation, remarqua le duc.

— Bien entendu! s'exclama Melita. Papa possédait d'excellents chevaux. Il n'achetait d'ailleurs que les meilleurs pur-sang.

A la réflexion, il n'était pas étonnant qu'un homme comme le général s'offrit les étalons les plus beaux. Il était en effet assez fortuné pour cela.

— Je comprends! dit le duc. Et qu'est-il advenu de ses chevaux, à présent?

— Oh, mon père les a légués, ainsi que notre maison, à l'un de ses frères.

— Vous avez donc de la famille, nota sèchement le duc. Comment se fait-il que vous ne soyez pas restée chez votre oncle plutôt que d'aller vivre avec lady Marshbanks?

— Parce qu'il vit à la campagne, et qu'il n'avait aucunement l'intention de venir s'installer à Londres, ou je devais faire mon entrée dans le monde. (Elle eut un petit rire avant d'ajouter :) La capitale est pour lui un lieu de perdition. Il condamne les mœurs débridées des Londoniens, et en particulier celles de Son Altesse Royale, le Prince-Régent.

Le duc savait de quoi elle voulait parler. Les aventures amoureuses du Prince-Régent étaient célèbres dans le monde entier- Les ragots à ce sujet étaient même allés jusqu'à Cambrai, où les soldats évoquaient souvent, et sur le ton de la plaisanterie, le mariage malheureux de Son Altesse Royale, ses extravagances, et ses nombreuses affaires de cœur.

— Et comme vous étiez déterminée à venir à Londres, ajouta le duc en poursuivant l'histoire de Mélita, vous avez choisi votre propre chaperon en la personne de lady Marshbanks.

— Elle était somme toute très gentille avec moi. Et quand j'ai décidé de partir vivre à Londres, je me suis rendu compte que mon oncle était très content de se débarrasser de moi. Il n'a fait aucune histoire. Il ne s'est même pas donné la peine de prendre des renseignements sur lady Marshbanks!

— Mais vous, vous saviez que cette femme était peu recommandable, persista le duc.

— Pas exactement, répondit Melita. Et, au début, j'ai été un peu

choquée par son comportement. (Elle inspira profondément, puis continua :) Cependant, très vite je me suis sentie plus heureuse; heureuse d'être à Londres et de ne plus avoir à supporter les critiques incessantes de mon oncle et de me tante à l'égard de tout ce qui était différent d'eux.

Le duc fut en quelque sorte rassuré que Melita ait été d'abord choquée par le comportement de lady Marshbanks. Cependant, cela n'avait pas empêché sa propre réputation de se dégrader. Il se devait donc de la rétablir au plus vite. A l'avenir, il voulait qu'aucune critique ne put être faite au sujet de la jeune fille.

Elle devait se faire accepter dans le monde, et se faire apprécier à sa juste valeur.

De toute évidence, elle ne méritait pas les ragots colportés à son sujet.

— Je sais à quoi vous pensez! lança—t-elle soudain. Mais c'est trop tard.

— Trop tard pour quoi? demanda le duc en fronçant les sourcils.

— Pour revenir en arrière! J'ai goûté à la vie, et j'ai trouvé cela très amusant.

Désolée, mais je ne serai jamais la jolie jeune fille, naïve, bien élevée et horriblement ennuyeuse que vous auriez aimé que je sois!

Le duc ne put s'empêcher de rire.

— Je ne vous ai pas demandé d'être ennuyeuse. Je veux simplement vous faire rencontrer les gens, les meilleurs plutôt que les pires, Et croyez-moi, vous ne vous ennuierez pas plus avec ceux-la! La seule différence, c'est qu'en leur compagnie, vous ne créerez pas de scandale; ainsi, vos faits et gestes ne seront pas relatés dans les journaux.

— Je pensais bien que tôt ou tard nous reparlerions de cette histoire ! fit Melita, furieuse. Mais je n'ai fait de tort à personne! Et puis je savais à quoi m'en tenir. Si j'étais tombée et m'étais brisé les reins, tout le monde aurait dit que je l'avais bien cherché, que je n'avais que ce que je méritais.

— Pensez-vous qu'il était très intelligent de faire une chose pareille? demanda le duc.

— Intelligent, peut-être pas, reconnu-elle. Mais il vous faut admettre que cela était courageux, voire même audacieux.

Le duc ne put s'empêcher d'admirer la hardiesse de la jeune fille. Mais voulant à tout prix éviter qu'elle s'en doute, il lui dit d'un ton sévère :

— C'est en tout cas le genre de choses qui n'arrivera plus à l'avenir. Puisque vous êtes à présent sous ma responsabilité, je ne veux qu'en aucun cas l'on ait à me reprocher votre comportement. Il me semble que ce serait déloyal.

Melita se mit à rire avec dédain.

— Vous êtes malin! dit-elle. Très malin. Si je comprends bien, il me sera dorénavant impossible de faire quoi que se soit de ma propre initiative sans vous porter préjudice.

Vous voulez me manipuler comme une simple marionnette et tout décider à ma place, c'est cela-?

Jamais le duc n'aurait pensé qu'une jeune fille put avoir autant de repartie. Elle argumentait avec tant d'aisance et d'intelligence, que cela lui fit songer aux discussions qu'il avait avec ses camarades, à Oxford.

Il ne faisait aucun doute que Melita était très brillante. Comme elle était également d'une extrême beauté, elle lui sembla soudain parée de toutes les qualités.

— Qu'allons-nous faire ce soir? Demanda-t-elle subitement d'un ton très différent.

— Ce-soir? Doit-on faire quelque chose? questionna le duc, interloqué.

— Bien sur! C'est votre première soirée à Londres. Nous n'allons tout de même pas la passer ici à radoter sur mon comportement et à se lamenter de ma mauvaise réputation. Oubliez tout cela, et laissez-vous un peu aller!

Le duc rit de nouveau.

— Vous me cesserez jamais de me surprendre, Mélita! Mais vous avez raison. Que me suggérez-vous?

— Je pense qu'il serait très excitant d'aller au Drury Lane voir un ballet. Les danseuses y sont vraiment très belles, et je ne serais pas

surprise que vous tombiez sous le charme de l'une d'elles.

— Cela me semble peu probable, contredit le duc.

— Sait-on jamais! Ces femmes ont la réputation d'être irrésistibles, et je me souviens que lady Marshbanks était furieuse quand l'un de ses amants la laissait tomber pour fréquenter le lit d'une de ces artistes.

Le duc, qui était alors confortablement installé dans un fauteuil, se leva d'un bond.

— Ça suffit! explosa-t-il. Une débutante ne doit pas parler ainsi!

— Pourquoi ne devrais-je pas aborder ce sujet avec vous? demanda-t-elle innocemment. C'est la vérité et vous ne devez pas être surpris ni choqué parce qu'un homme a une maîtresse. J'imagine que cela a dû être votre cas en France. On dit que les courtisanes françaises sont très séduisantes...

— Écoutez, Mélita, vous avez dix-huit ans, et je vous interdis absolument de parler de ces choses! Même à moi!

— Ne vous mettez pas dans des états pareils! dit-elle, en levant les yeux au ciel. Je ne suis pas assez stupide pour évoquer cela avec n'importe qui. N'ayez crainte, je sais tenir ma langue quand il le faut. Mais puisque nous étions convenus de nous dire toujours la vérité...

Décidément, cette jeune fille avait de l'a—propos.

— Je vous emmène voir le ballet! décida-t-il en se levant. Si bien sûr nous arrivons à obtenir des places. Mais je vous défends à l'avenir de vous intéresser à la vie privée des danseuses.

— Je suis sûre que vous aimez écouter vos amis raconter ce genre d'histoires! lança Melita en pointant sur le duc un doigt accusateur. Et moi je devrais tenir ma langue simplement parce que je suis une femme?

— Une jeune fille, corrigea le duc.

— Très bien, une jeune fille. Mais une jeune fille endurcie par la vie difficile qu'elle a menée!

— Difficile? Qu'entendez-vous par là?

— Personne n'a du vous en parler, mais après la mort de maman, et

alors que papa était parti au Portugal rejoindre le duc de Wellington, j'ai été sans arrêt envoyée d'une maison à une autre. (Elle eut un petit soupir avant de continuer :) Ce n'est pas parce qu'ils ne voulaient pas de moi! Au contraire, ils me voulaient tous, simplement parce que j'étais assez riche pour payer. J'étais une bonne affaire pour eux!

Elle jeta un rapide regard au duc pour s'assurer qu'il l'écoutait bien.

— Papa a tenté de faire des arrangements, mais ils se battaient tous pour me recueillir. Ainsi, j'ai été ballottée de maison en maison.

Saisie par l'émotion du souvenir, sa voix se mit à trembler.

— J'ai été traînée chez des tantes, chez des oncles, chez des cousins, chez des grands-parents... et, à chaque fois, je devais m'adapter à leurs différentes habitudes, à leurs idées...

— Je comprends. Ça a du été difficile, dit le duc alors qu'elle reprenait sa respiration.

Mais ils vous aimaient.

— D'une certaine façon, admit Mélima. Mais ce qu'ils aimaient le plus en moi, c'était mon argent. Ils n'arrêtaient d'ailleurs pas d'en parler. (Elle eut un petit rire amer.) Quand venait Noël, c'était toujours à moi de leur faire des cadeaux; des cadeaux qu'ils n'avaient pas les moyens de s'offrir. C'est pour cela qu'ils voulaient tous m'avoir. Chacun essayait de me persuader de venir vivre chez lui.

— Ce devait être très déstabilisant, murmura le duc.

— Oui. Je n'avais pas de maison, pas de chez-moi... et j'avais le sentiment que personne ne m'aimait pour moi-même. C'est pourquoi je ne me marierai pas avant d'avoir trouvé un homme qui m'aime pour ce que je suis, et non pour ce que je possède.

— Voici la chose la plus sensée que vous ayez dite! s'exclama le duc. Je suis certain que nous trouverons cet oiseau rare, qu'il saura vous prendre sous son aile et vous protéger.

— Si ma présence ne vous est pas trop pénible, dit Mélima, il me semblerait plus sage que je vive avec vous au moins jusqu'à ce que vous vous mariiez vous-même.

— Il vous faudra alors attendre très longtemps pour cela, repartit le duc. Car je n'ai aucunement l'intention de me marier dans l'immédiat.

Je ne suis pas suffisamment mur pour vivre une existence paisible.
Chaque chose se fera en son temps.

— Eh bien, si entre-temps vous songez à faire les quatre cents coups, laissez-moi vous accompagner, ce sera sûrement passionnant !

— Je vous rappelle que vous êtes une débutante, Mélita, et que je suis votre tuteur !

En outre, je n'ai aucunement l'intention de m'amuser ! Je vais m'occuper du duché, m'assurer de son bon fonctionnement, mettre tout en œuvre afin qu'il soit plus prospère et qu'ainsi chaque personne qui travaille y soit heureuse et s'y épanouisse.

Mélita applaudit.

— Bravo ! C'est exactement ce que doit dire un chef de famille s'il veut être écouté, approuvé et respecté ! se moqua-t-elle gentiment. Cependant, continua-t-elle d'une voix douce, vous découvrirez rapidement qu'il y a mille choses passionnantes à faire à Londres, et dont vous avez été privé durant votre séjour en France !

Le duc fut amusé par le ton qu'avait adopté la jeune fille.

— Essayez-vous de me pervertir ? lui demanda-t-il. Et de me faire oublier mon devoir ?

— Je veux simplement que vous abandonniez cette attitude de vieux bonhomme moralisateur. Il faut vous amuser, profiter un peu de la vie, au lieu de vous refermer comme une huître !.

Le duc la regarda, stupéfait par son toupet. Comment était-il possible qu'une femme lui parle ainsi ?

— Vous ne cesserez pas de me surprendre, Mélita. Et j'ai peur d'être déjà trop indulgent avec vous ! Quoi qu'il en soit, je vais envoyer quelqu'un pour tenter de nous trouver des places au Drury Lane, ce soir.

Sur ces mots, il sortit de la pièce, abandonnant Mélita. Au moment où il disparut, elle eut un petit rire.

« Il est vraiment plus sympathique que je ne le pensais ! se dit-elle. Dommage qu'il soit si sage. (Elle rit encore sous cape, puis songea :) J'espère que je parviendrai à le faire changer ! »

Elle étira ses bras.

— C'est finalement très excitant de me trouver ici! dit-elle tout haut. Cela va certainement me changer, mais je ne vais pas m'ennuyer! Pas pendant quelque temps en tout cas!

Elle eut un sourire de satisfaction qui la rendit particulièrement jolie. Puis, elle jeta un coup d'œil à la pendule et se leva précipitamment. Il lui fallait remonter au plus vite afin de s'assurer que ses plus belles robes avaient bien été déballés. Après tout, elle sortait ce soir avec l'un des héros de Waterloo !

Mais il n'avait malheureusement pas l'air facile à distraire.

« Il saura profiter de la vie lorsqu'il aura admis que l'on peut quelquefois cesser d'être sérieux sans perdre son âme! » se dit-elle.

Elle sourit une nouvelle fois en traversant la pièce. Elle était heureuse de s'installer à Rock House, d'être l'invitée du duc.

« Il pense sans doute qu'il va me transformer! songea-t-elle. Mais c'est lui qui risque bientôt de ne plus se reconnaître! »

Elle monta les escaliers en riant. Ce n'était pas elle qui débutait, mais le duc. Il allait faire ses premiers pas dans un monde qu'il ne connaissait pas, et qui, étant donné son titre, lui ouvrirait les bras.

En revenant dans le petit salon, le duc s'aperçut que Mélita n'y était plus.

Walters avait apporté une bouteille de champagne.

— Vous ne devriez pas me pousser à boire, Walters! fit le duc. L'heure n'est pas à la détente. J'ai encore beau-coup de travail avant de pouvoir songer à me distraire.

— Vous devriez prendre un peu de bon temps, milord, conseilla le maître d'hôtel.

Vous l'avez bien mérité après cette terrible guerre! Même si elle a été très longue, tout cela est fini maintenant. Pensez à vous amuser!

— J'aimerais bien, Walters. Mais d'après mes avoués, il y a beaucoup à faire. De nombreuses choses ont été négligées ces derniers temps; mon grand-père était trop faible pour s'en occuper.

— Les hommes de loi dramatisent toujours, milord. Ne soyez pas si inquiet.

Retrouvez donc l'insouciance du jeune homme que vous étiez lorsque vous êtes venu chez votre grand-père, il y a quelques années. Souvenez-vous! Vous étiez curieux de tout, et tout semblait vous mettre en joie. Vous dévoriez la vie!

Il eut un petit sourire et continua:

— Bien sur, depuis, vous avez vécu des périodes difficiles, vous avez fait la guerre dans des conditions particulièrement pénibles. Mais oubliez tout cela, et songez plutôt à ce qui vous réjouissait quand vous étiez enfant. C'est là qu'est votre vraie nature!

Le duc sourit.

— Vous me donnez de très bons conseils, Walters, et je vais essayer de les suivre.

— Le plus dur est de faire le premier pas! Ne vous laissez pas impressionner par votre titre. Vous serez de toute façon un duc exemplaire. Et dites-vous que votre père aurait été très fier de vous savoir maintenant à la tête de la famille !

— Vous avez sans doute raison, admit Alex. Mais je suis tout de même désolé qu'il n'ait pas eu la chance d'être duc lui-même.

— Le destin en a voulu autrement, et je pense qu'il a bien fait! J'étais persuadé que vous iriez loin. Quand vous étiez jeune, j'avais déjà le sentiment que vous étiez né pour être un chef.

— Alors, j'espère que je ne vais pas vous décevoir!

— Oh, je ne le crois pas, milord. Je suis même tout à fait certain du contraire. (Il jeta un coup d'œil à l'horloge) A présent, milord, il faut aller vous préparer pour le dîner si vous ne voulez pas manquer le début du ballet. Il paraît que ce sont les danseuses les meilleures qu'on ait jamais vues se produire à Londres.

— Dans ce cas, il serait en effet dommage d'arriver en retard! reconnut le duc, se dirigeant en hâte vers les escaliers.

A l'étage, son valet l'attendait pour l'aider à se déshabiller. Son bain avait déjà été préparé devant la cheminée.

Une fois que le duc fut vêtu de son costume de soirée, il regarda autour de lui. Il avait le sentiment de vivre un véritable conte de fées. Sa chambre était plus somptueuse qu'aucune autre.

Était-il possible qu'il fut réellement duc de Rockcliffe? Lui qui avait imaginé passer toute sa vie dans l'armée!

Melita avait raison. Il allait faire son entrée dans un nouveau monde. Un monde dont il ne connaissait rien, mais qui était très attirant, et sans nul doute, très intéressant.

Le lendemain, il devait rendre visite au Prince-Régent. Il avait un message pour lui de la part du duc de Wellington. Un mois plus tôt, il n'aurait jamais pu envisager ce type de mission.

Le jour suivant, il irait à Rock Hall. Il avait du mal à réaliser qu'il était désormais le propriétaire de cette belle demeure et qu'il le serait tout au long de sa vie. Il lui faudrait alors un fils pour lui succéder; mais, pour cela, il devait d'abord se marier.

Voilà une chose dont il ne s'était pas soucié jusqu'à présent. Un soldat n'était pas fait pour une vie de famille car, la plupart du temps, il était absent de la maison. Sa femme pourrait alors se sentir seule et malheureuse durant ses absences, ou pire encore, elle pourrait offrir ses faveurs à d'autres hommes s'il n'était pas là pour la protéger. Tout cela donnait à réfléchir.

Puis il songea à Melita. Comment allait-il s'y prendre pour lui tenir tête?

C'était une jeune fille ravissante, cela ne faisait aucun doute, et sa jeunesse lui donnait une spontanéité peu commune. Et il comprenait maintenant son comportement quelque peu exubérant. Elle avait eu une enfance difficile, ce qui l'avait contrainte à grandir trop vite. Et sa fortune n'avait pas été pour faciliter les choses. Les autres jeunes filles, en général, n'avaient pas à faire face à une telle situation, et c'est cela qui l'avait rendue si différente.

« En hommage à la mémoire de son père, je dois m'occuper d'elle! se promit-il. Et quoi qu'elle puisse en dire, plus tôt elle sera mariée, mieux ce sera! »

Cependant, il imaginait assez bien quelle serait sa vie si elle épousait un homme épris de son argent.

Et quelle serait sa déception si elle croyait être aimée et s'apercevait soudain qu'on lui avait menti !

Une telle chose la détruirait et changerait la jeune fille joyeuse qu'elle était en une femme amère et désespérée.

« Cela ne doit jamais arriver! » songea le duc.

Serait-il à la hauteur de la tâche qui lui était confiée, lui qui n'avait aucune expérience en ce domaine?

Quel que soit le dévouement de sa tante Alice, Melita ne se plierait pas à ses conseils. La jeune fille avait trop d'à-propos pour se laisser impressionner par un discours moralisateur.

« L'ennui avec Mélita, se dit le duc, pensif, c'est qu'elle est trop intelligente! »

Ce n'était pas un défaut bien sur, au contraire, mais elle ne lui facilitait pas la tâche.

« En réalité, elle est parfaite! pensa-t-il soudain. Je fais mes premiers pas dans un monde où je ne connais rien, et je rencontre aussitôt la personne la plus surprenante que l'on puisse imaginer. »

Il espérait néanmoins qu'elle ne le surprendrait pas davantage.

Chapitre 3 :

Le lendemain matin, le duc descendit tôt. Il avait rendez-vous à neuf heures avec le Prince-Régent. Cela signifiait qu'il devait être à Carlton House au moins un quart d'heure à l'avance.

Il avait entamé son petit déjeuner lorsque Mélita apparut. Bien qu'ils soient rentrés tard la veille, elle était radieuse en arrivant dans la salle à manger.

— Bonjour! Lança-t-elle. Désolée d'être en retard! Pourtant je ne dormais pas. J'étais allongée dans mon lit et je pensais à la soirée d'hier. Je me suis tant amusée!

— Je suis heureux pour vous, dit le duc.

— Et vous? demanda Mélita. Il m'a semblé que vous aviez beaucoup apprécié.

N'avez-vous pas trouvé les danseuses formidables?

Le duc avait en effet été très impressionné par le ballet. Cependant, son attention avait en grande partie été accaparée par les deux femmes qui l'accompagnaient : Mélita et sa tante Alice.

Cette dernière avait été très émue de se trouver dans un théâtre; cela ne lui-était pas arrivé depuis bien des années. Elle n'avait pas quitté la scène des yeux. Néanmoins, elle avait parfois été choquée par la façon dont les danseuses n'hésitaient pas à montrer leurs jambes.

Mélita, par contre, avait été enchantée de cela. Ses yeux brillaient et elle applaudissait avec enthousiasme.

A la fin du spectacle, le duc les avait emmenées toutes les deux dîner dans un restaurant chic que lui avait indiqué Mélita. Lorsqu'ils étaient entrés, tous les yeux s'étaient tournés vers eux. Il s'agissait de toute évidence d'un endroit très à la mode ou les dandys de St. James emmenaient leur dernière conquête. Certains d'entre eux s'étaient d'ailleurs précipités pour parler à Mélita et lui faire mille compliments. Elle avait même eu droit à quelques baisemains.

— Vous n'étiez pas au bal, la nuit dernière! Lui avait dit l'un d'eux. Vous nous avez manqué. Que vous est-il arrivé?

— J'ai quitté lady Marshbanks, avait expliqué Mélita. J'habite maintenant chez mon tuteur, dans Park Lane.

Elle avait alors présenté le duc à ses amis qui avaient visiblement été impressionnés par sa prestance. Cependant, selon le duc, ces jeunes hommes n'étaient pas assez convenables pour une débutante, et il avait été assez distant avec eux, voire même un peu rude. Aussi, quand ils avaient quitté la table, Mélita s'était plainte :

— Vous grognez comme un chien-loup. Je présume que vous pensez ainsi me protéger!

Le duc avait souri.

— C'est du moins ce que j'essaie de faire, avait-il admis. Mais cela ne ni paraît pas si simple!

— N'ayez crainte, lui avait-elle murmuré. Je ne me laisse pas abuser par leurs mots doux, Je sais ce qu'ils valent. Mais ça ne m'empêche pas d'aimer les entendre.

À l'approche de Park Lane, elle avait repris :

— Merci. Merci pour cette charmante soirée. Y en aura-t-il une autre bientôt?

C' était lady Alice qui avait protesté :

— Laissez-moi reprendre mon souffle! avait-elle gémi. Je ne me suis jamais autant amusée, mais je suis absolument épuisée.

— Eh bien, le mieux est d'aller vous coucher! avait conclu le duc. Et inutile de vous lever tôt demain matin, car je serai sorti : on m'attend pour déjeuner. Vous trouverez bien quelque chose d'intéressant à faire avec Mélita en attendant mon retour.

Il était prévu qu'il n'entrerait pas de bonne heure car, après son rendez-vous avec le Prince—Régent, il devait voir le Premier ministre, le comte de Liverpool. Il avait ensuite également promis une visite au secrétaire d'État à la Guerre, le vicomte Palmerston.

Il était très excité de rencontrer tous ces personnages importants, qui écouterait sans doute avec attention le récit de son séjour en France. Ils lui demanderaient même peut-être son avis sur la stratégie à adopter à l'avenir. Mais, il n'en était pas encore là et finissait tranquillement de prendre son petit déjeuner en compagnie de Mélita.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, lui dit cette dernière. Ce matin, je vais emmener tante Alice faire du Shopping.

Le duc la considéra avec surprise.

— Tante Alice?

— Je n'arrive pas à l'appeler « lady Alice », expliqua Mélita. Je la considère déjà comme un membre de ma famille, et je crois qu'elle aussi m'a adoptée. Elle est d'ailleurs bien plus sympathique que mes vraies tantes!

— Je suis ravi que vous vous entendiez si bien! s'exclama le duc. (Il se leva et ajouta d'un ton plus sérieux :) Je dois partir maintenant. Tachez de ne pas faire de bêtises jusqu'à mon retour.

— Je vais essayer! promit Mélita. Mais j'ai toujours beaucoup de mal à résister à la tentation.

Le duc se mit à rire et rejoignit le hall. Yates, son cocher, avait

emprunté pour lui un phaéton, qu'il avait avancé devant la maison. Il s'agissait d'une petite calèche à quatre places, légère et découverte, très haute sur roues et très prisée à cette époque.

Le duc y grimpa et prit les rênes.

Le phaéton que lui avait laissé son grand-père était vieux et dépassé, et selon Yates, en mauvais état.

— Ce véhicule est magnifique! s'exclama le duc alors qu'ils traversaient Hyde Park.

— Il est à vendre, milord, et je pense que c'est une bonne affaire, répliqua Yates. Il n'a été utilisé qu'une ou deux fois. Il est comme neuf!

— Comment se fait-il qu'il soit à vendre?

— Il a été acheté par un jeune pair qui avait des goûts de luxe, mais pas d'argent.

Quand ses créanciers sont devenus trop pressants, il a disparu à l'étranger en laissant ses avoués se débrouiller avec eux. C'est pourquoi ils seront ravis de pouvoir vendre le phaéton, même à un prix dérisoire!

— Nous paierons le bon prix pour ce phaéton, déclara le duc. Il le vaut bien!

— Le jeune pair avait également fait l'acquisition d'un char de voyage très rapide, et il est à vendre lui aussi! ajouta Yates. Je pense qu'il pourrait vous intéresser, milord.

C'est une pure merveille.

— Eh bien, achetons aussi le char! déclara le duc.

Poursuivant sa route, il songea combien il était délicieux de pouvoir acheter de telles choses sans se soucier de leur prix.

Dès que le duc eut quitté Rock House, Mélita monta voir si lady Alice était réveillée. Elle entra dans sa chambre et la trouva presque habillée.

— Je suis désolée d'être en retard, s'excusa la vieille dame, mais je n'ai pas l'habitude de veiller si tard, et j'ai dormi un peu plus longtemps.

— Oh, de toute manière rien ne presse! la rassura Mélita. Je venais juste vous dire.

que je vous emmenais faire du shopping. Mais si vous êtes déjà prête, alors je vais commander le fiacre.

Lady Alice enfila une robe noire, un peu élimée. Elle aurait bien aimé s'en offrir une neuve, mais elle n'en avait pas les moyens. Peu importe, il lui semblait très excitant d'accompagner la jolie jeune fille dans les boutiques et de découvrir avec elle les robes et les chapeaux qu'elle allait sans doute s'acheter.

A l'extérieur de la maison, un fiacre tiré par deux chevaux les attendait. Le cocher, un homme d'âge moyen, les conduisit vers les magasins de Bond Street.

En descendant de voiture Mélita s'exclama :

— Maintenant, tante Alice, nous allons faire des achats! En premier lieu, il vous faut une garde-robe digne de votre nouvelle position : celle de me servir de chaperon!

— J'en serais ravie, dit rapidement lady Alice, l'air confus. Mais... je n'ai pas d'argent à dépenser dans des vêtements en ce moment et...

— Je le sais, répliqua Mélita. Mais moi, j'en ai suffisamment pour deux. Et je compte bien vous faire quelques petits cadeaux.

— Oh non! Bien sur que non! protesta lady Alice. J e ne peux pas accepter une telle chose!

— Allons. Si ce n'est pas moi qui vous offre des vêtements, alors ce sera le duc. Et il est plus convenable que vous acceptiez ce présent d'une jeune fille!

— Je... je ne sais pas quoi dire, murmura lady Alice.

Mélita l'entraîna à l'intérieur d'un magasin, ou elle demanda à voir Mme Rosa. Cette Française, propriétaire de la boutique la plus réputée de Bond Street, habillait lady Marshbanks depuis plusieurs années.

Après que Mélita eut donné quelques indications, on apporta différentes tenues.

Certaines furent présentées sur de jolis mannequins. Il s'agissait de toilettes très chics et très à la mode. Mélita proposa à lady Alice

plusieurs robes du soir. La vieille dame resta interdite et plutôt gênée.

— Oh non, tout cela est bien trop cher pour moi, chuchota-t-elle. Nous devrions en choisir de moins chères!

Mais Mélita ne tint pas compte de cette observation, et la vieille dame se trouva bientôt vêtue d'une élégante robe bleue, assortie d'une veste de la même couleur.

— Cela vous va à ravir! trancha la jeune fille. Il faut maintenant choisir quelques tenues pour l'après-midi.

Un moment plus tard, elles sortaient de la boutique, les bras chargés de paquets.

— Je n'arrive pas à y croire. Toutes ces robes magnifiques pour moi... Comment une chose aussi merveilleuse a-t-elle pu m'arriver? articula-t-elle, la gorge nouée.

Mélita lui sourit et expliqua d'une voix douce :

— Le duc et moi vous aimons beaucoup, et nous avons simplement voulu vous remercier de votre gentillesse.

— Je n'aurais jamais pensé... je n'aurais jamais rêvé d'avoir un jour de tels vêtements!

bégaya lady Alice. Et je crois que je devrais les refuser.

— Si vous faites cela, je serai contrainte de les jeter aux ordures, ce qui serait dommage, car ils coûtent très cher.

Lady Alice poussa un petit cri.

Avant qu'elle ne put en dire davantage, elles furent conduites jusqu'à la boutique du chapelier. La aussi, Mélita était connue, et l'on était ravi de la recevoir.

Les chapeaux qui leur furent proposés arrivaient tout juste de Paris. Ils étaient ravissants.

Mélita en choisit deux pour elle-même, en paille tressée, agrémentés de plumes d'autruche, et quatre pour lady Alice, plus élaborés et plus chics encore.

Quand elles revinrent à la maison, lady Alice était tout excitée.

L'émotion la rendait muette. Elle se regarda dans le miroir et eut du mal à se reconnaître. Elle semblait avoir rajeuni de quinze ans. Elle se sentait aussi heureuse qu'une jeune épousée. Cela lui rappela son mariage. Quel jour merveilleux cela avait été! Elle avait eu l'impression de vivre un rêve, un conte de fées. Malheureusement, le réveil avait été douloureux.

Son mari s'était rapidement adonné au jeu et en était devenu esclave, dilapidant ainsi tout son argent,

A sa mort, lady Alice avait été sur le point de mourir de faim. Elle n'avait cependant pas voulu demander l'aumône à son père, le vieux duc l'ayant toujours mise en garde contre cet homme qu'elle avait tenu à épouser et qu'il considérait à juste titre comme un bon à rien.

Mais elle avait tout de même fini par accepter une petite pension de sa part.

A présent, habillée par Mélita, elle était une autre femme.

Elles prirent un frugal mais délicieux repas à la maison puis, malgré les protestations de lady Alice, elles repartirent une nouvelle fois faire les boutiques.

— Vous avez besoin de lingerie, de chaussures et, bien sur, d'un manteau pour le soir, dit Mélita. J'ai le sentiment que le duc nous emmènera souvent au théâtre, et vous devrez lui faire honneur.

Lady Alice savait bien que la capeline noire qu'elle avait portée la veille était démodée et très élimée. Elle avait d'ailleurs remarqué les regards méprisants qui se posaient sur elle quand ils étaient entrés dans le restaurant. Jadis, elle avait possédé une fourrure, mais son mari l'avait vendue avec ses bijoux, quand il avait été dans le besoin.

Mélita insista pour lui acheter un manteau de velours bordé d'hermine. Puis elle en choisit un autre, liseré de zibeline, qui était assorti à l'une de ses robes.

— Tout cela va coûter une fortune, chuchota lady Alice à Mélita. Je ne peux pas vous laisser dépenser autant pour moi!

— Vous ne pourrez surtout pas m'arrêter, répliqua Mélita. Cela me fait tant plaisir de vous transformer en marraine de conte de fées! Et puis vous le méritez bien. Pensez au travail que vous aurez pour me surveiller !

— Vous... vous êtes si gentille avec moi, murmura la vieille dame, les larmes aux yeux.

Quand elles regagnèrent enfin la maison, Mélita se rendit compte que lady Alice était épuisée. Si elle avait été dans sa jeunesse une femme solide, les armées de privations l'avaient rendue plus fragile, et cette journée l'avait exténuée. Elle était très pale.

— Vous devriez aller vous coucher à présent, lui conseilla Mélita.

— Mais je dois attendre le dîner! protesta lady Alice.

— C'est inutile. Vous allez vous mettre au lit, et je suis sûre que le chef vous fera monter un délicieux plateau.

— Je sais que ça ne se fait pas, se lamenta lady Alice, mais je suis si fatiguée, que je vais suivre votre conseil. Je vous remercie pour tout, mon enfant, et je compte sur vous pour m'excuser auprès du duc.

Mélita l'embrassa, puis demanda à la femme de chambre de s'occuper d'elle, de veiller à ce qu'elle prenne un repas léger, et qu'elle se couche tôt; Elle lui recommanda également de ne pas la réveiller le lendemain matin afin qu'elle put se reposer le plus longtemps possible.

La domestique, une femme assez âgée, lui sourit. .

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, je saurai veiller sur elle.

Elle commença alors à aider la vieille dame à se déshabiller et Mélita quitta la chambre.

Comme le duc n'était pas encore rentré; la jeune fille en profita pour explorer la maison. La salle de musique lui sembla abandonnée, comme si elle n'avait pas été utilisée depuis une éternité. Avec ses centaines de livres, la bibliothèque lui parut beaucoup plus vivante. Enfin, elle se rendit dans la galerie de peinture. Elle avait entendu dire que les Rockcliffe possédaient une belle collection de tableaux de maîtres, et elle ne fut pas déçue en la découvrant: c'était encore plus magnifique que ce qu'elle avait imaginé. Durant un long moment, elle admira ces œuvres d'une beauté exceptionnelle. Elle aurait aimé entendre le duc lui parler des différents artistes exposés, et confronter ses opinions avec les siennes. Avaient-ils les mêmes goûts?

Le temps passa bien vite, et elle se rendit soudain compte qu'il était l'heure de dîner: le duc était probablement rentré.

Tout heureuse à l'idée de le voir, elle descendit en courant les escaliers.

En arrivant à proximité du hall, elle vit Walters conduire deux gentlemen dans le petit salon.

« Voila qui est ennuyeux! se dit-elle. Le duc a des visiteurs, et je ne pourrai pas l'avoir pour moi toute seule! »

Elle avait pourtant tant de choses à lui raconter!

Après avoir fait entrer les deux visiteurs dans le petit salon, Walters fit demi-tour et repartit vers le hall sans s'apercevoir de la présence de la jeune fille.

Mélita mit un peu d'ordre dans ses cheveux, puis s'avança lentement dans le couloir. En s'approchant de la porte, elle entendit une voix d'homme :

— Nous ne savions pas que tu étais revenu de France, Alex, c'est un plaisir de te revoir.

— Et c'est un plaisir partagé! répondit le duc. Vous m'avez manqué quand vous avez quitté Cambrai.

— Tu nous as manqué aussi, renchérit l'un de ses amis, presque autant que les charmantes petites courtisanes françaises !

Mélita entendit le duc rire.

— Elles étaient en effet très compétentes, dit-il, et tout particulièrement pour divertir trois soldats épuisés.

Les rires repartirent de plus belle, et l'un des deux hommes ajouta :

— As-tu revu Yvonne, cette charmante créature qui t'avait pris en affection?

— J'ai tout juste eu le temps d'aller lui dire adieu, répondit le duc. Tout a été tellement précipité lorsque j'ai appris la mort de mon grand-père. Il a fallu que je rentre très vite en Angleterre, et...

— Nous sommes au courant! dit l'un des deux hommes. Quelle a d'ailleurs été notre surprise d'apprendre que tu étais duc!

Après un petit silence, le deuxième reprit:

— Nous sommes venus te proposer de sortir dîner avec nous ce soir. Si ton titre te permet encore de nous fréquenter, bien entendu! ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie. Paris était certes une ville délicieuse, mais on peut également s'amuser à Londres...

— Je suis désolé, répondit le duc, mais je ne peux pas accepter votre invitation. Par contre, je serais ravi que vous restiez dîner ici. Malheureusement, excepté ma pupille, Mélita Sheldon, qui vit dorénavant avec moi, il n'y aura pas de jeunes femmes pour vous ravir!

— La fille du général vit ici? Juste ciel! Je ne savais pas que sir Edward t'avait désigné comme tuteur de cette demoiselle.

— Il a pris cette décision juste avant de partir se battre en Espagne, expliqua le duc.

Et puis, comme vous le savez, il a péri dans la bataille de Waterloo.

— En tout cas, avec ou sans la belle Yvonne, nous sommes heureux de passer un moment avec toi, trancha l'un de ses deux amis. Et puisque tu nous invites, c'est avec plaisir que nous resterons à ta table.

— Eh bien, c'est parfait, se réjouit le duc. Mais en présence de Mélita je vous demanderai de rester discrets au sujet de nos soirées parisiennes. Ma pupille est une débutante à l'esprit un peu simple et innocent, et je ne voudrais pas choquer ses chastes oreilles.

— Tu peux compter sur nous, promet l'un des deux hommes.

Mélita n'avait rien perdu de cette conversation. Avant que le duc ne sonne Walters, elle rebroussa chemin, et s'éclipsa vers les escaliers.

Arrivée au premier étage, elle trouva sa femme de chambre en train de préparer ses robes pour le soir. Annie était à son service depuis huit ans et Mélita avait entièrement confiance en elle.

— Écoute-moi bien, Annie, lui dit Mélita. J'ai besoin de ton aide.

— Que manigancez-vous, mademoiselle? Je reconnais au ton de votre voix que vous vous apprêtez à faire une bêtise.

Mélita se mit à rire.

Comme elle l'avait dit au duc, elle n'avait pas réellement eu de famille, et la seule personne chez qui elle avait trouvé du réconfort

était Annie. Elle avait d'ailleurs plus souvent joué le rôle d'une nounou que celui d'une femme de chambre. Elle considérait encore Mélita comme une enfant et était généralement plutôt amusée par ses idées farfelues.

— Voila ce que je vais faire, commença Mélita. J'en ai assez que tu me fasses la morale! Je vais montrer à mon tuteur que je ne me laisse pas abuser par ses discours de petit saint.

— Vous n'allez pas ennuyer M. le duc! la sermonna Annie. C'est un homme si gentil!

Il a été meilleur avec vous que tous les dandys que vous côtoyez habituellement.

Mélita ne répondit rien et se contenta de sourire. Elle se dirigea vers la penderie, et admira la multitude de robes qu'Annie avait sorties de ses malles.

Finalement, elle décrocha d'un cintre une robe de crêpe noire qu'elle avait portée à la mort de son père.

— Qu'allez-vous faire avec cette vieille chose? s'inquiéta la femme de chambre. Je m'apprêtais à la jeter.

— La couleur noire me fait paraître plus vieille, répondit Mélita. Quand je la porte, je ne ressemble plus du tout à une adorable petite débutante, réservée, simple et innocente.

Elle attrapa une paire de ciseaux et découpa le tissu à l'endroit du cou, de façon à faire un décolleté plongeant. Ensuite, elle se déshabilla et se dirigea vers le bain chaud qui lui avait été préparé devant la cheminée.

— Ce vêtement est trop juste pour vous, à présent, protesta Annie. Il risque d'être trop moulant.

— C'est bien pour cela que je l'ai choisi! répliqua Mélita en entrant dans l'eau tiède et parfumée. Maintenant, essayez de me retrouver la boîte de maquillage que lady Marshbanks m'a offerte l'année dernière, vous savez, pour le bal costumé ?

— Je me souviens très bien de cette soirée, dit Annie en faisant la grimace. Elle s'était plutôt mal terminée. Si mes souvenirs sont bons, les invités avaient tous un peu trop bu.

— Vous dites ça à chaque fois, la taquina Mélita. Mais le pire, c'est que vous avez raison.

— Rassurez-vous, ce soir, ce sera bien différent. Je vous en prie, trouvez-moi vite la boîte de maquillage!

Le duc laissa ses amis boire le champagne qu'il avait fait servir et monta se préparer pour le dîner.

À l'armée, il avait appris à se changer très rapidement, et il fut prêt seulement quelques instants plus tard. Il eut cependant le temps de s'habiller avec beaucoup d'élégance, et descendit immédiatement retrouver ses invités, se demandant si Mélita serait déjà en bas.

Ce n'était pas le cas.

Et au moment où il rejoignait ses deux amis, un valet lui apporta un message sur un plateau d'argent. Il ouvrit l'enveloppe et découvrit cette petite phrase:

« Pensez à ma réputation si vous me démasquiez ! »

Il n'était pas signé, mais le duc comprit sur-le-champ qui en était l'auteur. Que pouvait bien manigancer Mélita?

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Walters annonça:

— Lady Smiley, milord!

Une femme très élégante entra alors dans la pièce, une femme que durant quelques secondes, le duc ne reconnut pas. Elle était splendide, vêtue d'une robe noire qui mettait en valeur son corps parfait. Elle portait une quantité impressionnante de bijoux: un collier de diamants et d'énormes boucles d'oreilles assorties scintillaient et reflétaient la lumière des chandeliers; plusieurs bracelets ornaient chacun de ses poignets; à la pointe de son décolleté très plongeant se trouvait une somptueuse broche en diamants ; et enfin, sur sa tête coiffée à la mode française, les plumes de deux oiseaux du paradis formaient une couronne. Pour finir, elle avait couvert ses épaules d'une cape de fourrure blanche, bordée de zibeline.

Le duc la regarda s'avancer vers lui, le souffle coupé.

Les cils de lady Smiley avaient été noircis au mascara. Ses lèvres

étaient rouge cerise, et il y avait un peu de poudre rose sur ses joues.

Elle était absolument ravissante, et si elle ne s'était pas approchée, il aurait difficilement deviné qu'il s'agissait de Mélita.

D'une voix chaude et séduisante, elle commença, en le regardant droit dans les yeux:

— Je ne savais pas que vous étiez revenu à Londres, Alex, et je suis ravie de vous revoir. Je comptais les heures depuis que vous étiez parti. Enfin vous êtes de nouveau là!

Elle posa sa main sur son bras. Elle portait un gros solitaire et une alliance à l'annulaire.

— Dites-moi que je vous ai manqué! Lui susurra-t-elle. Vous m'avez fait languir d'une manière presque insupportable !

Le duc reprit sa respiration.

Le message qu'elle lui avait fait porter quelques instants plus tôt était posé sur la petite table, près du fauteuil dans lequel il était assis. Il était encore présent à son esprit. « *Pensez à ma réputation si vous me démasquiez!* » Il avait le sentiment à présent d'être pris au piège.

— Quelle joie de vous revoir! dit-il calmement.

Les yeux de Melita brillaient de satisfaction. Son petit jeu marchait à la perfection.

— Laissez-moi vous présenter mes amis, reprit le duc. Ils ont tous deux combattu à mes côtés en France.

Le premier était un bel homme aux cheveux bruns ; il s'inclina légèrement devant la jeune fille. Il s'agissait de lord Lanthon. Le second, le commandant Robertson, était sensiblement du même âge, mais moins joli garçon.

Ils avaient l'air curieux de savoir qui était lady Smiley. De toute évidence — et pour cause — le duc ne leur en avait jamais parlé.

— Les amis d'Alex sont mes amis! Déclara Melita. Vous êtes donc les bienvenus à toutes mes prochaines petites fêtes. Je suis sûre que vous ne vous y ennuierez pas!

— Nous acceptons avec joie cette invitation, répondit lord Lanthon.

Mélita lui offrit son plus beau sourire.

Le duc était extrêmement choqué par l'attitude de la jeune fille mais, bien sur, il ne pouvait rien dire.

— Je suis sûre que vous faites partie de ces nombreux Anglais qui, comme Alex, ont été séduits par les joies exotiques de Paris, fit Melita d'un air entendu. Il semble qu'on s'y amuse bien plus qu'à Londres. Est-ce parce que les militaires étrangers y sont plus nombreux? J'ai souvent pensé que l'Angleterre gagnerait beaucoup à être occupée par une armée étrangère!

Ces mots firent rire les deux hommes.

— Ne croyez pas que la vie de garnison dans un pays en guerre soit toujours rose, intervint le duc. On y côtoie la mort de près.

— Je m'en doute, acquiesça la jeune fille. Mais j'imagine qu'il y a des compensations.

Walters annonça que le dîner était servi.

Le duc fut obligé d'offrir son bras à lady Smiley. Elle le prit en lui lançant un regard de braise :

— Oh Alex, c'est comme au bon vieux temps! Si vous saviez comme j'avais hâte que cette maudite guerre se termine !

— C'est ce que nous espérons tous, milady, intervint lord Lanthon.

— Vraiment? se moqua Mélita. Vous aviez pourtant l'air de bien vous amuser à Paris!

A table, Mélita fut placée entre le duc et lord Lanthon. Le commandant Robertson s'installa en face d'elle.

Le duc orienta immédiatement la discussion sur la guerre, et tous racontèrent des anecdotes à propos des batailles auxquelles ils avaient pris part.

Plutôt que de rester en dehors de la conversation, lady Smiley s'y intéressa vivement, faisant d'ingénieuses remarques. Mélita était parfaite. Le duc était vraiment impressionné par ce rôle de composition. Il ne pouvait pas savoir que la jeune fille se contentait seulement d'imiter lady Marshbanks, en accentuant à loisir la sensualité de sa voix, suggérant ainsi mille choses qu'elle n'aurait

peut-être pas osé dire.

Le dîner fut très réussi et très amusant. Même le duc était parvenu à rire. Mélita l'avait vraiment étonné par sa capacité à se transformer; Après s'être levés de table, ils se rendirent au petit salon, où ils prirent un verre de porto. La conversation se poursuivit. Lady Smiley faisait continuellement référence à Paris, comme si elle y avait été elle-même. En fait, elle les taquinait, tout en prétendant être choquée qu'ils aient pris du bon temps avec des courtisanes françaises.

Puis, lorsque l'horloge sonna dix heures, elle-se leva, et déclara en s'adressant au duc :

— Je vous prie de m'excuser si je vous quitte, Alex, mais j'ai un rendez-vous que je ne peux manquer.

— Vous allez nous rendre jaloux! se plaignit le commandant Robertson. Est-il possible que vous connaissiez quelqu'un de plus séduisant que nous pour passer les prochaines heures ?

— Ne me tentez pas! répliqua-t-elle. Nous avons tous des engagements dans la vie, et je sais tenir les miens. Je serais bien ingrate de décevoir celui qui m'attend!

Elle eut un regard aguicheur, puis elle lança:

— Bonne nuit Alex! Je vous aurais bien invités à venir dîner avec vos amis demain soir, mais je dois partir à la campagne. Ce n'est que partie remise et, dès mon retour, je vous promets à tous de vous convier à ma table. J'espère que nous rirons autant que nous avons ri ce soir!

Elle salua lord Lanthon, et celui—ci lui baisa les mains. Le commandant Robertson fit de même.

— Vous ne nous oublierez pas, j'espère! Lui dit-il.

— Comment le pourrais-je? répliqua-t—elle. Vous êtes d'une compagnie tellement agréable. Et puis, vous m'intriguez et je suis curieuse. Je n'ai donc qu'une hâte: vous revoir le plus vite possible!

Après leur avoir adressé un charmant sourire, elle suivit le duc en direction de la porte. Ils sortirent tous les deux, et le duc referma derrière lui.

Quand ils arrivèrent à l'escalier, il lui dit à voix basse:

— Est-ce que personne ne vous a jamais donné une bonne fessée?

— C'est ce que vous comptez faire? demanda-t-elle.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille? Imaginez le scandale si on vous avait découverte!

— Vous ne pensiez pas qu'une débutante à l'esprit simple et innocent était capable de cela, n'est—ce pas?

— Alors vous avez entendu...

— J'ai entendu en effet! Et je pense qu'il était cruel d'imposer une soirée ennuyeuse à des soldats qui se sont battus si vaillamment à Paris. J'ai donc décidé de transformer la débutante à l'esprit simple en une créature plus... disons plus attrayante!

Elle monta quelques marches avant d'ajouter:

— Admettez que cela leur a plu et qu'ils ont passé une charmante soirée!

— Et quand ils voudront vous rencontrer à nouveau? demanda le duc. Que se passera-t-il?

— Eh bien, j'aurai eu un accident malheureux. Ou bien, j'aurai pris la fuite avec le shah de Perse.

Parvenue au sommet de l'escalier, Melita se pencha au-dessus de la balustrade pour ajouter :

— Bonne nuit, mon cher tuteur. Faites de beaux rêves. Je vous souhaite qu'Yvonne en fasse partie!

Et elle disparut avant que le duc ne put répondre.

Il revint dans le petit salon en se demandant comment il pourrait parvenir à se faire respecter d'une jeune fille aussi irrésistiblement malicieuse!

Ses amis ne parlaient d'ailleurs plus que de la ravissante lady Smiley.

— Comment se fait-il que nous ne l'ayons encore jamais rencontrée? demanda l'un d'eux.

— Je crois qu'elle n'est à Londres que depuis peu de temps, répondit

le duc.

Il essaya à plusieurs reprises de changer de sujet, mais la conversation revenait inévitablement sur lady Smiley.

— C'est incroyable! s'exclama lord Lanthon. A peine arrive à Londres, tu trouves cette beauté inconnue. Moi, je suis ici depuis plusieurs mois, et je n'ai jamais rencontré de femme pareille!

— Je suis entièrement d'accord ! acquiesça le commandant Robertson. Cette femme est vraiment exceptionnelle. Et si Alex nous jouait le mauvais tour de nous éloigner d'elle à son retour, je crois que je ne lui pardonnerais jamais!

Ils continuèrent encore à parler d'elle jusqu'à leur départ, une heure et demie plus tard. Alex accompagna alors ses invités jusque dans le hall en les remerciant chaleureusement de leur visite.

Les deux hommes le saluèrent et le valet de nuit ferma la porte derrière eux.

Le duc était soucieux. Comment allait-il faire comprendre à Mélita que sa conduite avait été inconvenante et qu'il était en colère contre elle?

L'était-il vraiment d'ailleurs? Non. En fait, elle l'amusait.

« Elle est incorrigible! songea-t-il. Plus tôt je l'emmènerai à la campagne, ou elle ne pourra plus faire de bêtises, mieux ce sera. »

Avant d'aller se coucher, il s'assit au calme pour lire le journal. Un instant plus tard la porte s'ouvrait sur Mélita. Elle portait une robe de chambre, et ses cheveux blonds, beaucoup plus longs que le duc ne les avait imaginés, étaient déployés sur ses épaules. Elle s'était démaquillée, et était ainsi encore plus ravissante. Elle paraissait très jeune, sans défense,

— Je n'arrive pas à dormir, se plaignit-elle. J'ai peur que vous ne soyez en colère contre moi!

— Il y aurait de quoi ! répliqua le duc. Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait? Et de ce qui se dira dans Londres si on vient à découvrir la vérité?

— Mais vos amis ne m'ont jamais vue! se défendit Mélita. Ils ne risquent pas de faire le moindre rapprochement entre la femme qu'ils

ont rencontrée ce soir et votre pupille. Et puis, avouez que c'était drôle. Je suis sûre que vous vous êtes beaucoup amusé!

— Je ne sais pas ce que je vais faire de vous, soupira le duc. Probablement vous emmener le plus vite possible à Rock! Je ne crois pas que vous puissiez être encore dangereuse au milieu de la campagne.

— Est-ce un défi? interrogea Melita.

— Certainement pas! répondit sèchement le duc. C'est un ordre. J'espère que, pour une fois, vous saurez vous comporter correctement.

Elle s'assit dans le sofa en repliant ses jambes sous elle.

— J'aurais nettement préféré dîner seule avec vous! dit-elle. Mais pas pour me faire sermonner, pas pour que vous me disiez ce que je dois faire et ce que je ne dois pas faire! Je suis fatiguée d'entendre ce genre de choses.

— Mais, c'est pour votre bien, articula le duc, en insistant sur chaque mot.

— Ça, C'est votre opinion! objecta-t-elle.

— Ce n'est pas seulement la mienne. C'est aussi celle de la sagesse, celle de tout le monde!

— Cela dépend de quel monde vous voulez parler! S'il s'agit de la société mondaine et guindée dont sont issues votre famille et la mienne, alors évidemment, je suis en dessous de tout! (Elle sourit avant de reprendre :) Mais il existe un autre monde, bien plus amusant celui-la, réservé généralement aux hommes, je l'admets, et que vous avez visiblement bien connu...

— Eh bien, oubliez-le! Et oubliez également tout ce que vous avez pu entendre sur ce qui est arrivé à Paris!

— Je vous trouve bien prude tout à coup. Est-ce parce que vos amis sont partis ? A moins que vous ne me préfériez en lady Smiley?

Le duc la regarda sévèrement, mais elle ne se laissa pas impressionner et continua :

— Contrairement à ce que vous semblez penser, je crois qu'il faut profiter de la vie avant qu'une nouvelle guerre ne fasse partir au loin

tous les hommes en âge de convoler. Songez à toutes ces femmes qui se retrouvent seules, malheureuses et inconsolables. (Elle fit une pause et ajouta d'un ton sarcastique :) Avec comme unique compagnie les jeunes gens que vous désapprouvez.

Le duc fut soudain mis en alerte.

— De quoi voulez-vous parler? lui demanda-t-il.

— Oh, de rien en particulier! répondit rapidement Mélita. Je... je crois que je ferais bien d'aller me coucher.

— Êtes-vous certaine de ne rien me cacher? s'enquit le duc alors que la jeune fille quittait le sofa.

— Vous êtes bien suspicieux, cher tuteur! répliqua-t-elle.

— Je veux une réponse! insista-t-il.

— Eh bien, je vous la donnerai peut-être demain. A présent, je vais me mettre au lit.

Bonne nuit, et merci pour cette délicieuse soirée!

Après lui avoir adressé un sourire espiègle, elle sortit précipitamment de la pièce. Il tenta de la suivre mais ne fut pas assez rapide : elle avait disparu.

« Qu'a-t-elle voulu dire? » se demanda-t-il alors en fronçant les sourcils.

Une fois dans sa chambre, Mélita prit la lettre qui se trouvait à côté de son lit et qu'elle avait reçue durant le dîner. Elle avait à peine eu le temps de la lire après s'être déshabillée. Elle aurait pourtant bien voulu en parler au duc. Mais en le voyant, elle avait senti que ce n'était pas vraiment le moment. D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui à répondre ? Qu'il ne fallait pas se mêler des affaires des autres et que, de toute manière, elle ne pouvait rien faire?

« Il faut pourtant bien que j'aide Katie! » songea-t-elle en ouvrant la lettre pour la lire une nouvelle fois :

Chère Mélita,

J'ai entendu dire que tu avais quitté lady Marshbanks et que tu vivais maintenant chez ton tuteur, le duc de Rockciffe.

Je suis dans l'embarras et j'aurais besoin de te voir. Tu es la seule à pouvoir comprendre la terrible situation dans laquelle je me trouve. Je ne sais pas comment tenir tête à cet affreux sir James Jansen.

S'il te plaît, ma chère Melita, viens au plus vite et dis-moi ce que je dois faire, toi qui as toujours des idées si brillantes.

Je suis vraiment désespérée.

Avec toute mort amitié,

Katie.

Après cette nouvelle lecture, Mélita réfléchit.

Que pouvait-elle faire pour aider son amie? Sir James Jansen était vraiment un horrible bonhomme ! Comment Katie avait-elle pu tomber entre ses griffes?

Elle souffla sa bougie et se glissa dans les draps.

Il lui fallut cependant un long moment avant de pouvoir trouver le sommeil.

Juste après le petit déjeuner, le duc se rendit à quelques rendez-vous. Dès qu'il fut sorti, Mélita demanda à Walters de lui faire préparer un fiacre.

— Je vais rendre visite à une amie, l'informa-t-elle. Je serai peut-être rentrée à l'heure du déjeuner, mais rien n'est sur !

— Très bien, mademoiselle, répondit Walters. Je vous ferai de toute manière cuisiner quelque chose.

Annie descendit, habillée comme elle l'était toujours lorsqu'elle accompagnait sa maîtresse, son chapeau solidement attaché à son cou par un ruban de soie noire.

C'était une belle journée, et la capote du fiacre avait été baissée. Ils voyagèrent sous les premiers rayons du soleil jusqu'à Belgrave Square, on logeait Katie.

Elle était devenue l'amie de Mélita alors que cette dernière vivait chez lady Marshbanks. Parmi toutes les filles que Mélita avait rencontrées à Londres, Katie était celle qu'elle appréciait le plus. Son histoire l'avait émue. Elle avait perdu sa mère, et son père n'avait pas voulu quitter la campagne où il habitait. Il avait cependant permis à sa fille de se

rendre à Londres afin qu'elle put faire son entrée dans le monde. Il était convenu qu'elle vivrait pour cela avec sa grand-mère, une vieille femme désagréable qui passait le plus clair de son temps au lit. Elle avait néanmoins fait l'effort d'organiser quelques réceptions pour Katie.

La jeune fille était toujours apparue à Mélita comme un peu perdue, repliée sur elle-même. Qu'avait-il pu lui arriver? Se compromettre avec sir James Jansen était en tout cas la dernière chose qu'elle aurait du faire.

Mélita avait été mise en garde contre cet homme dès son arrivée à Londres. Il avait la réputation d'être un coureur de dot dont il fallait se méfier, Il avait un regard inquiétant, et n'était attiré que par les jeunes filles dont la famille était fortunée. Il s'était donc tout naturellement intéressé à Melita. Elle avait essayé de l'ignorer, mais il avait tant insisté qu'elle avait-du finalement l'éconduire avec fermeté. Elle lui avait signifié brusquement qu'elle ne l'appréciait pas et qu'elle ne souhaitait pas le revoir. Elle avait alors immédiatement compris à la lueur de ses yeux qu'elle venait de se faire un ennemi.

Melita ne comprenait cependant pas pour quelle raison Katie l'intéressait. Son père était relativement riche, mais elle était tout de même loin de rouler sur l'or!

Une fois arrivées à Belgrave Square, Mélita et sa femme de chambre furent accueillies par le maître d'hôtel. Le valet de pied accompagna Annie jusqu'à l'office, tandis que le maître d'hôtel conduisait Mélita à l'étage, où se trouvait le salon personnel de Katie. Il leur fallut un certain temps pour l'atteindre, car le vieux domestique souffrait de rhumatismes et marchait lentement.

Enfin, il ouvrit la porte du petit salon, et énonça d'une voix puissante :

— Mlle Mélita Sheldon, mademoiselle!

Laissant échapper un cri de joie, Katie se précipita vers son amie en lui tendant les bras.

— Tu es venue! s'exclama-t-elle. J'avais si peur que tu sois trop occupée pour m'accorder un peu de temps.

— On n'est jamais trop occupé pour une amie, répliqua Melita. Qu'est ce qui t'est arrivé ? pourquoi es-tu si inquiète?

Après avoir retiré son chapeau, Melita s'installa près de Katie, sur le

sofa.

Une fois encore, la jeune fille constata à quel point son amie était pale. Ses beaux yeux bleus semblaient encore brillants de larmes.

— Qu'est-ce qui t'a mis dans un pareil état? s'inquiéta Mélita.

Katie eut un petit sanglot.

— Je devrais être la fille la plus heureuse du monde! articula-t-elle. Figure-toi que Charles Hastings m'a demandée en mariage.

Mélita la regarda avec surprise.

— C'est vrai? Mais c'est merveilleux, ma chérie! Lord Hastings est l'un des plus beaux hommes de Londres! Et il est très recommandable. Je suis sûre qu'il saura te rendre très heureuse.

— C'est aussi ce que je pensais, grommela Katie. Et j'étais au septième ciel... jusqu'à ce que sir James Jansen passe me voir hier.

— Qu'est-il venu faire ici? demanda sèchement Melita.

Katie cacha son visage dans ses mains.

— Je ne sais comment te le dire, sanglota-t-elle.

— Je suis là pour t'aider, murmura Mélita. Je suis ton amie et tu peux tout m'avouer.

Commençons par le début. Je t'en prie, parle-moi!

Katie retira ses mains de son visage et les posa sur ses genoux, lissant nerveusement l'étoffe de sa robe.

— Tout... tout cela s'est passé, bégaya-t-elle, lorsque je suis arrivée à Londres.

— C'est-à-dire, quelque temps avant que nous nous rencontrions, précisa Melita, l'air pensif.

Katie acquiesça.

— J'avais-tout juste dix-sept ans et papa m'avait envoyée chez grand-mère. Il n'y avait pas grand chose à faire à la campagne, et il savait qu'à Londres, je pourrais faire mon entrée dans le monde.

Katie fit une pause pour reprendre son souffle et Melita s'impatienta:

— Continue!

— L'une des premières personnes que j'ai rencontrées fut sir James, reprit Katie. Et il a été très gentil avec moi. J'avais le sentiment qu'il était à mes pieds. C'était sûrement très stupide de ma part, mais j'ai trouvé cela excitant et réconfortant.

Mélita ne dit pas un mot. Elle songea qu'une jeune fille pouvait facilement se laisser enivrer par les compliments souvent exagérés de sir James.

Elle-même l'avait trouvé charmant au premier abord.

— Il m'a dit des choses que personne ne m'avait jamais dites, murmura Katie. Et quand il a prétendu qu'il était amoureux de moi, eh bien sur... je l'ai cru.

— Et alors, que s'est-il passé? s'enquit Mélita.

— Il m'a écrit des lettres enflammées, et il insistait pour que je lui réponde, et... c'est ce que j'ai ait. . .

La voix de Katie était tremblante, et des larmes perlaient à ses paupières.

— Et tu lui as écrit que tu étais amoureuse de lui? demanda Mélita.

— Il me l'avait pratiquement dicté! répondit la jeune fille, en plein désarroi. Il disait que puisqu'il m'envoyait des mots doux, je devais faire de même à son égard.

— Et combien de lettres as-tu écrites ainsi?

— Six ou sept, je crois. Peut-être plus...

Il y eut un silence, puis Katie fondit en larmes.

— Et... lui as-tu demandé de te les rendre à présent? demanda doucement Mélita.

— Oui, murmura Katie d'une voix à peine audible.

— Et alors?

— Il m'a promis de me les envoyer... si je lui donnais deux mille

livres.

Mélita sursauta.

— Comment? Mais c'est du chantage !

— Et ce n'est pas tout. Il m'a aussi menacée de faire porter mes lettres chez Charles si je ne lui donnais pas l'argent. (Ses sanglots redoublèrent d'intensité.) S'il fait cela, alors je pourrai faire une croix sur mon mariage!

— Je savais que sir James n'était pas un homme fréquentable, lança Mélita avec indignation, mais je ne pensais pas qu'il put tomber aussi bas!

— Au début, il a du croire que j'étais riche, marmonna Katie, et quand il a découvert que j'avais deux frères, et que je n'étais pas la seule héritière de mon père, je ne l'ai plus intéressé. Dès lors, il n'a d'ailleurs plus souhaité me voir.

— Mais il a pris soin de garder tes lettres! remarqua Mélita.

Katie hocha la tête avant de répondre :

— Oh Mélita, Dieu sait que je n'aime pas quémander, mais je t'en prie, prête-moi de l'argent. Je te le rendrai dès que possible. Je ne veux pas risquer de perdre Charles!

— Je peux bien sur te procurer cette somme, affirma Mélita. Mais il faut d'abord s'assurer qu'il te renverra bien toutes les lettres, et qu'il n'essaiera pas de te faire chanter d'autres fois.

Katie poussa un cri d'horreur.

— Je n'avais pas pensé à ça! Mais... que dois-je faire alors ?

— Nous allons y réfléchir, promit Mélita. Et ne t'inquiète pas, tu auras l'argent nécessaire. Mais nous devons faire en sorte que ce voyou ne parvienne pas à te jouer un mauvais tour, voilà tout!

Katie prit Mélita dans ses bras et l'embrassa :

— Oh merci! Je me sentais si confuse d'avoir à te demander une telle chose! Mais tu es la seule personne à qui je pouvais confier ce secret et qui soit capable de me procurer une somme d'argent aussi importante.

— Ne me remercie pas, je suis heureuse de te rendre ce service. C'est à cela que sert l'amitié, après tout. Mais je dois encore songer à la façon dont nous allons forcer ce maudit personnage à te rendre la totalité de tes lettres.

Elle s'était levée du sofa, et tout en parlant, s'était dirigée vers la fenêtre. Dehors, le soleil brillait, et elle resta pensive un bon moment en regardant l'horizon.

Enfin, elle se tourna et revint vers son amie.

— Sir James t'a-t-il déjà dit où il rangeait tes lettres? lui demanda-t-elle.

Katie hésita et ferma les yeux, comme si elle voulait se replonger dans son passe afin d'y retrouver des indices.

— Il ne me l'a pas dit exactement, mais un jour, il m'a murmuré à l'oreille : « Tous les soirs, quand je m'allonge sur mon lit, je regarde en l'air, vers l'endroit où je range vos précieux mots d'amour, et j'ai l'impression de m'envoler vers les étoiles. »

— Voilà qui est intéressant! s'exclama Melita.

— C'était au temps où il était encore romantique!

— Cela signifie que tes lettres sont entreposées en hauteur, dit Melita d'un air pensif.

Peut-être dans une boîte, au-dessus d'une armoire.

— Qu'importe l'endroit où elles sont, souffla Katie d'une voix misérable. Elles sont en sa possession, et si je ne lui donne pas ces maudites deux mille livres, il les enverra à Charles!

— Non! Il lui demandera préalablement de l'argent avant de les lui remettre.

— Tu crois qu'il ferait cela?

— Je pense qu'il ferait n'importe quoi pour de l'argent! confirma Mélita. Il a essayé d'épouser toutes les jeunes filles fortunées. Mais il a une telle réputation que toutes cherchent immédiatement à l'éviter.

— Toutes sauf moi, se lamenta tristement Katie. Je suis vraiment une idiote!

— Comment aurais-tu pu savoir qu'un tel serpent t'attendait, alors que tu arrivais innocemment de la campagne? demanda Mélita. Dis-toi que si tu avais été plus riche, tu serais peut-être mariée avec lui à l'heure qu'il est!

— J'ai au moins pu éviter cela. Oh, Mélita, j'ai si peur que Charles n'ait ces lettres entre les mains, et que cela ne compromette à jamais notre bonheur!

Elle prit un mouchoir pour s'essuyer les yeux et Mélita la serra dans ses bras.

— Ne pleure pas, Katie, la consola-t-elle. Nous empêcherons sir James de gâcher ton mariage. Je ne sais pas encore comment, mais je te promets que nous l'en empêcherons!

— Tu crois que nous allons pouvoir récupérer toutes mes lettres? demanda Katie, incrédule.

— J'en suis absolument certaine!

— Oh, tu es si bonne et si compréhensive, sanglota Katie. Alors que moi, j'ai été tellement stupide en lui envoyant de tels messages.

— Tu ne pouvais pas savoir quel genre d'homme il était, répéta Mélita. Il a tout fait pour te le cacher! Pour toi, il n'était qu'un amoureux romantique.

— C'est vrai. J'ai cru qu'il m'aimait réellement, murmura Katie.

— Il n'a jamais aimé quelqu'un d'autre que lui-même! répliqua Mélita. Et je ne serais pas fâchée de lui donner une bonne leçon.

Bien déterminée à aider son amie, Mélita se concentra quelques instants.

— J'ai une idée! s'exclama-t-elle soudain. Tu vas devoir m'écouter et faire exactement ce que je te dirai!

— Je ferai n'importe quoi pour éviter que Charles ne tombe sur ces maudites lettres.

— Très bien, dit Mélita. Dans un premier temps, tu vas écrire un mot à sir James, dans lequel tu lui expliqueras que tu as réfléchi à sa proposition et que tu souhaites le voir cet après-midi, à trois heures.

— Mais je ne veux pas le rencontrer! s'emporta Katie. Et que pourrais
—je lui dire s'il venait ? Il exigerait sans doute le paiement des deux
mille livres immédiatement!

— Ne t'affole pas, dit calmement Mélita. Quand il sera là, tu lui
expliqueras que l'une de tes amies lui apportera bientôt la somme
demandée. Mais tu te garderas bien de lui révéler mon nom. Et tu le
préviendras surtout qu'il devra rendre les lettres au moment même ou
il recevra l'argent, faute de quoi il ne toucherait rien.

— Et s'il refuse?

— Il ne refusera pas! trancha Mélita. Il sera trop content de nous
prendre deux mille livres. Mais le connaissant, je pense qu'il tentera
de ne te rendre que la moitié de tes missives, espérant ainsi te faire
chanter à nouveau un peu plus tard. Tu devras donc insister sur le fait
que l'échange ne pourra se faire que s'il rapporte toutes les lettres.

Et tu lui donneras pour cela rendez-vous demain.

— Demain? Mais pourquoi ne pas s'affranchir de cela cet après—midi?
demanda Katie.

— Je t'expliquerai ça plus tard, répondit Mélita. Pour l'instant, fais
exactement ce que je t'ai dit : écris-lui, et je ferai porter ton message
chez lui.

Obéissante, Katie se leva, avança jusqu'au pupitre près de la fenêtre,
s'assit, et traça d'une main tremblante ces quelques lignes :

Sir James,

*J'ai bien réfléchi à votre proposition, et je crois que nous allons pouvoir
nous entendre. Je suis en effet prête à vous concéder deux mille livres en
échange de mes courriers.*

*Je vous propose donc de passer chez moi cet après-midi, à trois heures, afin
que nous en discussions.*

Katie tendit le papier à Mélita.

— Je ne l'ai pas signé, annonça-t-elle. Je ne veux pas lui fournir de
nouvelles pièces à conviction.

— Tu as tout à fait raison, dit Mélita. Il comprendra bien, de toute
manière, qui en est l'auteur, et tu verras, il sera ici à l'heure convenue.

— Mais... quand je serai face à lui, que devrai-je lui dire? demanda Katie.

— Simplement ce que je t'ai soufflé : que tu as trouvé quelqu'un qui consent à te prêter les deux mille livres, mais que cette personne veut d'abord voir les lettres avant de donner l'argent. (Elle fit une pause, puis reprit :) A ce moment-la, tu pourras lui suggérer de lui faire rencontrer la personne ici, ou bien s'il le préfère, dans Hyde Park.

— Dans Hyde Park? Mais pourquoi?

— C'est un endroit réputé pour les rendez-vous confidentiels. Mais ne t'inquiète pas.

Si tout se passe comme je l'ai prévu, tu n'auras à aller nulle part.

Katie la regarda avec de grands yeux.

— Que... que veux-tu dire?

— Je t'expliquerai cela demain, ou peut-être ce soir, répondit Mélita; En attendant, fais exactement ce que je t'ai dit, et si la chance est avec nous, tous tes ennuis disparaîtront, comme par enchantement.

— J'aimerais bien te croire, dit tristement Katie. Mais... que devrai-je dire à sir James s'il me demande d'où vient l'argent?

— Tu lui diras que tu n'es pas autorisée à dévoiler le nom du donateur. Celui-ci ne se fera connaître qu'une fois qu'il aura reçu les lettres pour lesquelles il aura engagé une si forte somme.

— Tu dis « il »! s'exclama Katie. Dois-je prétendre qu'il s'agit d'un homme?

— Je ne pense pas que tu auras à donner des précisions sur ce point. Je suis certaine que sir James ne s'intéressera qu'à une seule chose: les deux mille livres.

Katie frissonna.

— Suis-je vraiment obligée de le rencontrer? demanda-t-elle. J'imagine que tu ne pourras pas rester avec moi... Cela me fait si peur de me retrouver seule avec lui!

— Il n'y a pas de quoi être effrayée, fit Mélita. Je suis sûre qu'il sera très content d'entendre que les deux mille livres sont à sa portée. (Elle s'interrompit un instant avant de préciser :) Tu demanderas qu'on le

fasse entrer dans le petit salon, et quand tu le rejoindras, tu ne t'assoiras pas. Tu te contenteras simplement de lui faire part- de ta décision et tu lui demanderas ou il veut que la transaction ait lieu.

— J'essaierai de faire de mon mieux, bégaya Katie. Mais je suis sûre que je vais faire une bêtise...

— Aie confiance en toi! insista Mélita. Pense à Charles et à votre amour. Souviens-toi que c'est pour lui que tu fais tout cela.

— Tu as raison, murmura Katie. Je dois d'abord songer à Charles. Je sais qu'il ne serait pas seulement en colère s'il voyait ces courriers, il serait également très blessé.

(Elle eut un petit sanglot avant d'ajouter :) Je l'aime tant! Je suis sûre que nous serions très heureux ensemble si nous pouvions nous marier.

— Vous vous marierez! affirma Melita. Auparavant, il te faudra simplement combattre un dragon, un dangereux dragon. Mais le jeu en vaut la chandelle, non? Il s'agit de ton bonheur!

Melita lui tendit le message destiné à sir James.

— Mets cela dans une enveloppe. J'irai la porter moi-même au domicile de ce monsieur.

— Il vit au 5, Half Moon Street, précisa Katie.

C'était une adresse pour le moins banale pour un célibataire de la haute société.

Melita fut néanmoins surprise que sir James ait les moyens de loger là.

Elle embrassa Katie, puis s'empara de l'enveloppe, et quitta Belgrave Square.

Elle n'était pas mécontente de jouer un vilain tour à sir James. Elle était furieuse de penser qu'il ait pu faire chanter quelqu'un d'aussi pur et sans défense que Katie. Il était si facile de profiter de la crédulité d'une jeune fille inexpérimentée.

Sir James avait probablement préparé son piège de longue date; il avait ensuite patiemment attendu le moment où Katie tomberait amoureuse et où elle serait engagée, pour ressortir ses lettres et essayer de lui extorquer de l'argent.

« Il est méprisable, se dit Melita. Affreusement méprisable! »

Le fiacre remonta Piccadilly et tourna dans Half Moon Street. Le numéro 5 était l'une des premières maisons de la rue. Alors que son valet descendait porter le message, Melita tourna la tête pour éviter d'être reconnue.

Quand les chevaux se remirent en route, Annie demanda:

— Rentrons-nous à la maison, mademoiselle?

— Oui, répondit. Mélita. Mais cet après-midi, j'aurai besoin de votre manteau et de votre chapeau!

— Comment ça? s'enquit Annie. Mais pour quoi faire?

— C'est un secret! chuchota Mélita. Mais vous n'allez tout de même pas refuser de m'aider! N'est-ce pas, Annie?

— Que manigancez-vous, mademoiselle? demanda la domestique; C'est encore l'un de vos tours. Vous savez comme moi que le duc les désapprouve !

— Il n'y a aucune chance qu'il soit au courant de celui-ci, répliqua Mélita. S'il vous plaît, prêtez-moi votre chapeau. J'en ferai bon usage, croyez-moi!

— Je me demande ce qui vous passe par la tête! Sermonna Annie. D'abord vous voulez une chose, puis une autre. Ne pensez-vous pas que vous avez assez de chapeaux dans votre garde-robe?

Mélita se mit à rire.

— Eh bien, pour une fois, je veux le votre! insista—t-elle. Et en échange, je vous prête l'un des miens. Vous pourrez même le choisir!

— Quoi! Vous voulez que je me promène avec des plumes sur la tête! Mais j'aurais Pair d'un épouvantail! Dieu m'en garde! i

Imaginant la situation, toutes deux éclatèrent de rire.

De retour à Rock House, Mélita se rendit à la cuisine. Mme Walters, qui préparait le déjeuner, fut ravie de la voir.

—Vous avez besoin de quelque chose de spécial, mademoiselle ? s'enquit-elle.

— Oui, d'une certaine manière, répondit la jeune fille. Je voudrais que vous me prépariez un gâteau d'anniversaire. Est-ce possible? C'est pour l'une de mes amies.

Elle fête ses dix-huit ans aujourd'hui !

Mme Walters réfléchit un moment, puis annonça :

— J'ai fait cuire un gâteau hier et j'étais justement sur le point de le glacer...

Et elle lui montra une pâtisserie de taille moyenne.

— C'est exactement ce qu'il me faut! s'exclama Mélita. Pourriez-vous écrire : «

Joyeux anniversaire » en rose sur le dessus, s'il vous plaît?

— Mais il... il n'est pas très gros, dit timidement Mme Walters.

— Il le sera assez pour ce que je veux en faire! Pourra-t-il être prêt pour trois heures moins le quart?

— Sans problème, mademoiselle. Comment l'emporterez-vous ?

— C'est pour une amie qui habite juste au coin. Inutile de le mettre dans une boîte.

Vous le poserez sur le guéridon à l'entrée de la cuisine, et je le prendrai au moment de sortir.

Mme Walters trouva cela étrange, mais se garda de tout commentaire.

Après l'avoir remerciée, Mélita quitta la cuisine.

Annie avait laissé manteau et son chapeau sur une chaise, dans la chambre de Mélita.

Sans se donner la peine de sonner la domestique, la jeune fille chercha une robe dans la penderie. Finalement, elle en choisit une noire, assez simple.

Le duc ne rentra pas et elle déjeuna seule. Elle aurait pu se faire inviter à manger chez l'une ou l'autre de ses amies. Un grand nombre d'entre elles auraient été enchantées de la voir, mais elle craignait d'y rencontrer par hasard lord Lanthon ou le commandant Robertson.

Bien sur, sans mascara, sans poudre sur les joues et sans rouge à lèvres, elle n'était plus tout à fait lady Smiley. Mais tout de même, la ressemblance était là. Et elle savait que le duc voulait éviter le scandale et les ragots à propos de la soirée de la veille.

Une fois son repas terminé, elle retourna dans sa chambre pour se préparer. Une fois la robe noire enfilée, elle arrangea ses cheveux comme Annie arrangeait les siens : elle les tira vers l'arrière et les noua en un gros chignon à la base du cou, dégageant ainsi son front et ses joues. Enfin, elle mit le manteau et le chapeau de la domestique.

Ainsi, il était presque impossible de la reconnaître. Mais elle voulait tout de même éviter de prendre le moindre risque. Comme la plupart des domestiques de la maison étaient âgés, ils profitaient du début de l'après-midi pour faire une petite pause. En effet, quand elle ouvrit la porte de sa chambre, tout sembla calme et désert.

Seuls étaient à leur poste les deux valets de garde, dans le hall. Plutôt que de prendre l'escalier principal, elle emprunta donc celui réservé aux domestiques, au pied duquel se trouvait le gâteau, posé sur un guéridon. Melita s'en empara en silence, et sortit par une porte dérobée qui donnait sur le jardin, à l'arrière de la maison. Il était bien sur toujours possible que quelqu'un la voie en regardant par la fenêtre. Mais il y avait peu de chances que les valets inspectent le jardin à cette heure-ci. Quant à lady Alice, elle était endormie.

En effet, cette dernière avait décidé de passer la journée au lit, ce qui arrangeait bien Melita.

— Je suis désolée de vous faire faux bond, ma chère enfant, lui avait dit la vieille dame le matin même, mais puisque Alex est déterminé à partir pour Rock des demain, je pense qu'il est plus sage que je me repose aujourd'hui, en prévision de ce long voyage.

— Bien sur, vous avez tout à fait raison, avait approuvé Melita.

— Et vous ne m'en voudrez pas si je ne descends pas déjeuner avec vous? avait demandé lady Alice.

— Certes non! Il vaut mieux que vous preniez votre repas au lit. Vous devez reprendre des forces. Je suis sûre qu'aussitôt arrives à Rock, nous aurons un million de choses à faire, et vous n'aurez plus l'occasion de prendre de repos avant un long moment!

Lady Alice avait eu un petit rire :

— Vous êtes si compréhensive, ma chère enfant. Je me sens tellement épuisée!

— Allez-vite vous coucher! C'est ce que vous avez de mieux à faire!

Ainsi, la jeune fille n'avait pas été obligée de fournir des explications à la vieille dame au sujet de son emploi du temps de la journée.

Tout en portant le gâteau, elle traversa rapidement le jardin. L'allée privée du duc, ainsi que celles qu'il partageait avec ses voisins, étaient calmes : personne ne la vit courir sur les pavés. Il ne lui restait que deux rues à franchir avant de se retrouver dans Half Moon Street. Baissant la tête afin de ne pas être reconnue, elle se rendit au numéro 5.

Tout dépendait maintenant de ce qui allait se passer dans les instants suivants. En frappant à la porte, elle ne put réprimer un tremblement. A son grand soulagement, elle fut accueillie par un vieux domestique aux cheveux gris, qui s'excusa d'avoir mis tant de temps à venir lui ouvrir.

— Je ne peux pas marcher trop vite, expliqua-t-il. Mes rhumatismes me font terriblement souffrir.

— Peu importe, j'ai tout mon temps, dit la jeune fille en imitant l'intonation d'Annie.

J'apporte un gâteau d'anniversaire pour sir James.

— Je ne savais pas qu'il fêtait son anniversaire, douta le serviteur.

— C'est pourtant ce que l'on m'a dit, répliqua Mélita. Et j'aimerais déposer cela sur sa table. C'est un ordre de ma maîtresse.

Le vieil homme soupira, haussa les épaules, et leva les yeux vers les escaliers :

— La chambre de sir James est au dernier étage, sous les toits.

— Très bien! Inutile de m'accompagner, fit Mélita. Je me débrouillerai. Et surtout, ne lui dites rien, c'est une surprise!

Le domestique hésita.

— Vous êtes sûre que vous n'aurez pas besoin d'aide? demanda-t-il.

— Absolument! répondit-elle. Donnez-moi la clef, je n'en ai que pour une ou deux minutes.

Il hésita une nouvelle fois.

— Vous n'allez tout de même pas m'accompagner! s'exclama la jeune fille. A quoi cela servirait-il? Je sais combien les escaliers sont pénibles, surtout quand on souffre de rhumatismes!

— Mes jambes sont en effet très douloureuses, murmura le domestique.

— Raison de plus pour prendre soin de vous, et laisser les jeunes femmes de chambre comme moi porter elles-mêmes les gâteaux confiés- par leur maîtresse à leur bon ami!

Le vieil homme sourit.

— C'est vrai que je suis un peu l'homme à tout faire ici; je monte et descends comme un yo yo!

— Eh bien, ce n'est pas juste! trancha Mélita. Vraiment pas juste!

Il lui tendit les clefs :

— N'oubliez pas de me les rapporter!

— Elles seront à nouveau dans vos mains avant que vous n'ayez eu le temps de vous retourner! répondit Mélita en s'en emparant.

Elle monta alors les escaliers quatre à quatre sous l'œil bienveillant du domestique.

D'après le vieux valet, sir James vivait au dernier étage. Elle y arriva rapidement et ouvrit la porte. Elle se retrouva dans une chambre miséreuse et mal meublée. Sir James avait une adresse prestigieuse, mais il vivait en réalité dans un taudis! Cela correspondait bien à sa personnalité. Cependant, bien que mansardée, la pièce était haute de plafond, et une fenêtre donnait sur les toits. Au moins avait-il une belle vue sur les maisons des alentours.

D'un seul coup d'œil, Mélita vit ce qu'elle cherchait: le lit faisait face à une armoire de mauvais goût, au-dessus de laquelle étaient posées trois boîtes à chapeaux.

Elle posa le gâteau sur la table de nuit et mit une chaise devant l'armoire. Elle y grimpa et attrapa la première boîte: celle-ci était plutôt lourde mais, comme elle n'avait pas de couvercle, Mélita fit glisser sa main à l'intérieur et constata qu'elle contenait bien un chapeau. La deuxième, une boîte en vieux cuir usée était par contre bien fermée. La jeune fille dut l'attraper à bout de bras pour la poser sur le sol, afin qu'il lui fut plus facile de l'ouvrir. Et, à son grand soulagement, elle y découvrit ce qu'elle était venue chercher.

La boîte était remplie de lettres. Tout en les regardant, elle réalisa qu'il lui faudrait du temps pour retrouver celles de Katie. Elle se précipita alors sur le lit, tira la couverture, puis attrapa l'un des deux oreillers qui se trouvaient dessous. Elle en retira la taie, puis remit le tout en place.

Elle commençait à paniquer. Le vieux domestique n'allait-il pas trouver le temps long et monter voir ce qu'elle faisait? si sir James rentrait à l'improviste? Ce serait terrible! Elle devait absolument se dépêcher.

Elle renversa à la hâte le contenu de la boîte dans la taie d'oreiller, puis remit tout en ordre. Elle s'empara alors du baluchon, le glissa sous son bras, sortit et dévala les escaliers.

— Voici vos clefs! Lança-t-elle au vieux serviteur.

— Eh bien, vous en avez mis du temps! Lui dit-il.

— Pour vous dire la vérité, je me suis arrêtée un peu pour admirer la vue.

Le vieil homme sourit.

— C'est magnifique, n'est-ce pas?

Mélita s'apprêtait à lui répondre quand on frappa à la porte. Affolée à l'idée que sir James fut déjà de retour, elle retint sa respiration. Mais ce n'était qu'un facteur.

Tandis que ce dernier donnait le courrier au domestique, elle se glissa vers l'extérieur.

— Au revoir! dit-elle. Prenez soin de vous!

— Merci! répondit le vieil homme. Repassez me voir à l'occasion!

— J'y penserai! fit Mélita en lui adressant un large sourire.

Soulagée, elle ne s'attarda pas plus longtemps et se précipita dans la rue. Le domestique -n'ayant pas remarqué le paquet sous son bras, il ne lui avait pas posé de questions embarrassantes. En définitif, grâce à sa débrouillardise, et avec un peu de chance, elle était parvenue à ses fins.

Sir James aurait de toute évidence un choc considérable quand il

reviendrait chez lui après avoir-vu Katie.

« J'ai été plus maligne que lui! se dit-elle. Beaucoup plus maligne! »

Pendant ce temps, le duc, qui avait déjeuné avec le comte de Bathurst, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, engageait ses chevaux dans Half Moon Street pour rejoindre Park Lane.

Il se sentait un peu coupable d'avoir laissé Mélita seule jusqu'à une heure si avancée. Il n'avait pas pensé s'absenter si longtemps. Son entrevue avec le comte de Bathurst devait être rapide. Mais elle s'était finalement éternisée: le comte avait énormément de questions à lui poser sur les discussions auxquelles il avait assisté entre les Français et le duc de Wellington.

A présent, il devait se creuser la tête. Comment allait-il pouvoir distraire Mélita le soir? Il lui avait expliqué qu'il leur serait désormais difficile de sortir dans Londres au risque de rencontrer lord Lanthon ou le commandant Roberts.

« Si elle s'ennuie, elle ne pourra s'en prendre qu'à elle-même, se dit-il. Elle n'avait qu'à pas se déguiser en lady Smiley! »

Soudain, alors que ses chevaux, gênés par un fourgon, ralentirent leur course, le duc remarqua sur la chaussée une élégante jeune femme. Son visage lui était familier. Elle portait un chapeau de domestique et un manteau noir sur les épaules.

Toujours à cause du fourgon, les chevaux avançaient maintenant au pas, et s'immobilisèrent presque à la hauteur de la jeune fille. Le duc ne put s'empêcher de la fixer. Elle se retourna alors brusquement pour le regarder.

— Mélita! s'exclama—t-il.

A sa grande surprise, elle se précipita vers lui et monta d'un bond dans son fiacre qui roulait au ralenti.

— Vous êtes justement la personne que je voulais voir! Partons d'ici le plus vite possible! ordonna-t-elle en posant aux pieds du duc le paquet blanc qu'elle portait sous son bras.

— Mais, qu'est-ce que vous faites ici? l'interrogea-t-il. Comment se fait-il que vous soyez seule? Et pourquoi êtes-vous habillée d'une façon aussi inattendue?

— Cela fait beaucoup de questions! Répliqua Mélita. Rassurez-vous, je répondrai à toutes. Mais pour l'amour du ciel, ne restons pas ici! Vite!

Elle- jeta un coup d'œil en arrière, comme si elle avait peur d'être suivie.

— Maintenant que j'y pense, dit-elle d'un ton plus calme, il n'est peut-être pas bon que l'on vous voie en-compagnie d'une femme de chambre. Je ferais bien de retirer mon chapeau.

Elle l'ôta aussitôt d'un geste rapide, et les rayons du soleil vinrent se refléter dans ses cheveux d'or.

— Je ne comprends pas ce que vous fabriquez ici! gronda le duc. Et j'aimerais que vous me donniez une explication !

Elle se mit à rire.

— J'ai fait quelque chose de très malin! Et comme le hasard vous a fait passer par ici, vous allez m'aider à mener à bien ce que j'ai entrepris.

Ils étaient maintenant tout au bout de la rue, et le fourgon qui bloquait la voie tourna à droite. Par bonheur, le duc allait vers la gauche. Au moment où ils passaient devant la porte de Shepherd Market, un petit garçon en sortit en courant. Il avait une pomme dans la main et un homme le poursuivait en criant. L'enfant se dirigeait droit sur les chevaux. Le duc tira prestement sur les rênes pour l'éviter, mais l'une des roues dit fiacre heurta sa jambe; Il tomba dans le caniveau en criant.

Avant que le duc eut le temps de réaliser, Mélita était déjà sur la voie, aux cotés du garçonnet en pleurs. Elle le prit dans ses bras. Du sang coulait de sa jambe blessée.

— J'ai mal! J'ai mal! criait-il.

— Je sais, lui dit Mélita d'une voix douce. Mais je ne crois pas que ta jambe soit cassée. Et c'est le principal.

Elle prit un mouchoir dans la poche de son vêtement et le pressa contre la plaie. Le tissu fut bientôt couvert de sang.

Entre-temps, le duc avait donné les rênes à Yates et s'était approché.

— Qui est ce garçon? demanda-t-il à l'homme qui le poursuivait en criant.

— Il a volé une de mes pommes, milord! C'est pourquoi je lui courais après! Je ne pensais pas qu'il aurait un accident.

— Est-ce votre fils? s'enquit le duc.

L'homme secoua la tête.

— C'est le fils de personne. Sa mère est morte et il fait partie de ces gosses perdus qui n'ont pas de maison.

En entendant cela, Mélita pressa le petit garçon contre elle. Le duc sortit un mouchoir blanc de sa poche et l'appliqua sur la jambe blessée du gamin.

— Je ne crois pas qu'il ait de fracture, dit Mélita. Il s'est juste fait très mal.

— Il vaut tout de même mieux le montrer à un médecin, décida le duc.

Il se tourna vers l'homme à ses côtés.

— Êtes-vous certain qu'il n'y a personne à prévenir? lui demanda-t-il. Cet enfant est-il vraiment seul?

— Nous en sommes tous désolés, mais il n'y a personne pour s'occuper de Jimmy, répondit l'homme. Je peux vous assurer. Il dort dans la rue, ou quelquefois dans un fiacre quand il arrive à s'y introduire, et il mange ce que les gens veulent bien lui donner. Pour le reste, généralement il le vole!

— Ainsi, il est livré à lui-même, conclut le duc.

— Emmenons-le à la maison ! supplia Mélita. Annie saura soigner sa jambe.

— Devons-nous vraiment l'arracher à cet endroit où il vit, où il a ses repères, où tout le monde le connaît? demanda le duc.

— C'est votre véhicule qui l'a blessé ! Remarqua Melita. C'est à vous de le remettre sur pied, et il serait indigne à présent de l'abandonner à son triste sort!

Elle avait parlé d'une manière un peu brutale. Le duc la regarda avec attention, puis lui sourit.

— Très bien! Si c'est ce que vous souhaitez.

— Vous allez le porter très doucement, dit-elle. Dès que je serai montée dans le fiacre, vous l'installerez à mes côtés afin que je puisse le tenir jusqu'à la maison.

Le duc se baissa et noua son mouchoir, maintenant maculé de sang, autour du genou endolori du petit blessé. Puis, alors qu'il le prenait contre lui, Mélita grimpa dans la voiture. Un instant plus tard, le duc déposa délicatement le garçonnet dans ses bras. Il se retourna ensuite vers l'homme qui les observait et demanda:

— Quel est le nom de famille de l'enfant?

— On l'a toujours appelé Jimmy. Je ne crois pas qu'il eut d'autres noms.

Le duc fit le tour du phaeton et monta près de Yates, qui lui rendit les rênes.

Quand les chevaux se mirent en route, Jimmy se releva un peu:

— Ou est-ce qu'on m'emmène ? demanda-t-il.

— Tu vas venir dans notre maison, lui dit tendrement Mélita. Et dans un jour ou deux, tu ne te souviendras même plus de cet accident. J'imagine que tu aimerais manger quelque chose.

Jimmy hocha la tête.

— Mon estomac est vide! répondit-il. Je meurs de faim!

— Eh bien, nous allons te donner plein de bonnes choses à manger. Mais avant, il va falloir que tu sois très courageux, car il faut absolument nettoyer ta jambe à l'eau et au savon, et puis te mettre un bandage.

— Ça me fait mal! se plaignit-il.

— Je sais, répondit Mélita. La prochaine fois, tu regarderas bien avant de traverser la chaussée en courant!

— Je ne voulais pas provoquer d'accident! dit le petit garçon. Je ne l'ai pas fait exprès.

— C'est ce que nous pensons généralement quand nous avons fait une bêtise, remarqua le duc. Nous avons toujours de bonnes excuses. N'est-

ce pas Mélita?

Il lança un coup d'œil moqueur à la jeune fille. Cette dernière se mit à rire.

— Vous vous méprenez! dit—elle. J'ai une explication tout à fait valable pour ce que je viens de faire. Et quoi que vous en pensiez, je suis très contente de moi.

— C'est bien ce qui m'effraie! répliqua le duc. Mais j'attends d'en savoir un peu plus.

— Nous devons d'abord nous occuper de Jimmy, précisa Mélita. Chaque chose en son temps!

Le duc resta silencieux. Il ne pouvait guère imaginer que sa pupille, l'une des plus riches jeunes femmes de Londres, put avoir une bonne raison de s'habiller comme une femme de chambre.

Et que faisait donc ce mystérieux paquet à ses pieds ?

Tout cela avait sans aucun doute attisé sa curiosité.

Chapitre 5 :

Ils rejoignirent rapidement Rock House. Walters prit Jimmy des bras de Mélita et le porta jusque dans le hall. La jeune fille les suivit et fit appeler Annie. Le valet de pied partit immédiatement la chercher.

— Maintenant que l'on a ramené votre petit protégé, dit le duc en entrant dans le hall, ou souhaitez-vous que nous l'installions?

— Le mieux serait de lui préparer une chambre à coté de la mienne, suggéra Melita.

Le duc fronça d'abord les sourcils, puis céda :

— Très bien. J'espère que cela ne posera pas de problèmes !

— Il n'y a aucune raison à cela! s'indigna la jeune fille. Ce petit garçon m'a l'air très gentil!

« Il a tout de même été surpris en train de voler », voulut rappeler le duc. Mais ce n'était certes pas le moment de soulever cette question.

Accompagné de Melita, Walters porta l'enfant à l'étage. Annie arriva à

leur rencontre et les conduisit dans une chambre. Walters allongea Jimmy sur le lit. Alors qu'elle expliquait l'accident à Annie,

Mélita se souvint qu'elle avait laissé la taie d'oreiller remplie de lettres à l'intérieur du phaeton. Elle s'excusa et courut pour la récupérer. Arrivée en haut des escaliers, elle vit que le duc s'en était déjà chargé. Il tenait le baluchon à la main en s'interrogeant sur son contenu.

— Je descends dans un moment pour tout vous expliquer, lui cria-t-elle.

Et, sans attendre de réponse, elle retourna dans la chambre.

Annie avait déjà fait chauffer de l'eau et baignait le genou de Jimmy. Elle lui parlait avec tendresse, comme elle le faisait avec Mélita quand celle-ci était contrariée.

Le garçonnet l'écoutait avec attention.

— Il doit avoir très faim, dit Mélita. Je descends sans tarder demander à Mme Walters de lui préparer quelque chose à manger.

— Très bien, fit la domestique. Et ne vous inquiétez pas pour lui. Je m'en occupe!

Mélita se rendit immédiatement à la cuisine et expliqua la situation à Mme Walters.

— C'est un enfant pauvre, termina—t—elle; Il est contraint de voler pour se nourrir, il meurt de faim!

— Un voleur ! s'exclama Mme Walters, choquée. Il n'y a jamais eu de voleur ici!

— Mais il ne le sera plus si son estomac est plein, expliqua Mélita.

— Alors je ferai en sorte qu'il n'ait plus faim, dit la domestique en souriant.

— Merci, fit la jeune fille. Cuisinez-lui quelque chose aussi vite que vous le pourrez!

Elle quitta la cuisine et retourna dans le hall. Il était vide : le duc se trouvait probablement dans son bureau. Avait-il déjà ouvert la taie d'oreiller?

Un instant plus tard, elle frappait à sa porte. En entrant dans la pièce,

elle remarqua aussitôt le baluchon, pose sur le sol, au pied d'un fauteuil. Le duc était assis à sa table de travail.

— Alors, allez-vous enfin me donner des explications? lui -demanda-t-il en la dévisageant avec insistance.

Mélita se rendit compte à ce moment—la qu'elle était encore vêtue du manteau d'Annie et de sa robe noire.

Dans la précipitation, des mèches de cheveux avaient glissé de son chignon et s'étaient répandues sur ses épaules, formant de belles boucles blondes.

— Je n'ai pas eu le temps de me recoiffer, s'excusa-t-elle. Mais je vais tout vous raconter, et je suis sûre que cette fois vous approuverez mon action.

— J'en doute! répondit le duc en haussant les sourcils. Et j'ai le sentiment que le contenu de cette taie ne témoigne pas en votre faveur.

— Si, au contraire ! rectifia Mélita.

Le duc se leva et alla prendre place dans le fauteuil. Mélita s'assit sur le sol et, tout en ouvrant la taie, commença à raconter son histoire.

— Hier, j'ai reçu une lettre d'une de mes amies, Katie Gordoll, qui vit chez sa grand-mère à Belgrave Square. Elle avait apparemment un très grave problème et m'appelait à l'aide. Je me suis donc rendue chez elle ce matin à la première heure, et elle m'a appris que sir James Jansen lui faisait du chantage.

— Du chantage ! s'exclama le duc.

— Oui. Il exigeait deux mille livres, faute de quoi il donnerait les billets doux, qu'elle lui avait malencontreusement envoyés, à Charles Hastings, qui vient juste de la demander en mariage.

— Ce James Jansen est vraiment un voyou! commenta le duc.

— C'est absolument le genre d'individus que papa détestait, confirma Mélita. Je pouvais bien entendu lui fournir les deux mille livres, mais je ne pouvais me résoudre à lui faire confiance. Je suis persuadée qu'il n'aurait pas rendu toutes les lettres à Katie.

Elle leva les yeux vers le duc et ils se regardèrent un moment en

silence. Puis, devant la suite, le duc dit sévèrement:

— Je présume que vous êtes allée les voler.

— Comme vous le voyez, je me suis déguisée en femme de chambre et je lui ai apporté un gâteau d'anniversaire, chez lui, dans Half Moon Street, au numéro 5.

J'espère que cela lui servira de leçon !

— Comment avez-vous pu faire quelque chose d'aussi dangereux ? gronda le duc.

Quelque chose qui aurait pu faire scandale et mettre tous ceux qui vous aiment dans l'embarras ?

— Je devais le faire par amitié, répondit-elle. Et par bonheur. tout s'est bien passé : je n'ai pas été découverte et vous êtes arrivé juste au bon moment pour m'emmener rapidement loin de l'endroit du crime.

Tout en terminant sa phrase, elle vida la taie d'oreiller, et une multitude de lettres vinrent s'amonceler aux pieds du duc.

Il eut un regard interloqué.

— Votre amie Katie n'a tout de même pas écrit tout cela ! s'exclama-t-il.

— Non ! Toutes ne sont pas d'elle. Mais notre homme compte probablement faire le même type de chantage à d'autres femmes. Vous pouvez d'ores et déjà les prévenir qu'elles n'ont pas à s'affoler. Les noms et les adresses sont sur les enveloppes !

Le duc resta silencieux. Il n'aimait pas se mêler des affaires des autres. Ce que demandait Mélita était pour lui une véritable corvée.

Elle tria rapidement les lettres, à la recherche de celles de Katie. Reconnaisant son écriture, elle en trouva rapidement deux. Puis avec un sentiment de triomphe, elle en découvrit quatre de plus. Enfin elle en prit une dernière, dont elle n'était pas certaine qu'elle fut de Katie. En l'ouvrant, elle s'aperçut qu'elle venait d'une importante jeune fille dont le père. avait donné un grand bal l'année précédente. Elle la referma aussitôt. Elle ne se sentait pas autorisée à lire ce courrier qui ne lui était pas destiné.

Elle était maintenant certaine d'une chose: sir James n'en était pas à

son coup d'essai. Katie n'était pas la première jeune fille qu'il faisait chanter, et il avait visiblement d'autres proies en vue.

— Vous devez dire à toutes ces jeunes filles qu'elles sont à présent libérées de cet horrible bonhomme! ordonna-t-elle au duc.

— Pour l'heure, je me sens plus concerné par ce que vous venez de faire que par toute autre chose, répliqua-t-il.

— Eh bien, vous avez tort! Qu'avez-vous à me reprocher? J'ai sauvé mon amie, et j'en suis fière. Je souhaite d'ailleurs lui envoyer un mot pour lui dire que tout est arrangé et qu'elle ne s'inquiète pas plus longtemps!

— Profitez-en pour l'informer que ses lettres ont été brûlées, ajouta le duc. C'est ce que nous allons faire sans tarder.

Mélita sourit.

— Voilà une sage décision. Ainsi, elles ne risqueront plus de causer de problèmes à quiconque!

— Je vais demander à Walters d'allumer un feu, dit le duc. Et je ne veux plus entendre parler de cette histoire!

— Très bien, alors je me chargerai moi-même de rendre les lettres à toutes celles qui ont été trompées par sir James. Mais elles voudront certainement savoir comment j'ai eu leurs missives entre les mains, et ma réputation risque encore d'être entachée.

— En d'autres termes, continua le duc, c'est-à moi de terminer le travail à votre place.

Très bien. Mais j'espère que ce genre de choses ne se reproduira plus, c'est entendu?

Et je ne veux plus que vous mettiez les pieds, déguisée ou non, dans le logement d'un homme.

— Rassurez-vous, précisa Mélita, j'avais pris préalablement soin d'éloigner l'oiseau.

Il avait rendez-vous avec Katie à l'heure exacte ou j'entrais chez lui. J'étais donc sûre qu'il n'y serait pas.

— Quelqu'un aurait néanmoins pu vous reconnaître, s'indigna le duc. Je veux que vous me promettiez de ne plus jamais faire une chose

pareille! Ou je risquerais de me mettre vraiment très en colère!

Mélita le regarda un moment en penchant la tête sur le coté.

— Je me crois pas que vous-puissiez vous mettre réellement en colère pour ça. Je pense, qu'en votre for intérieur, vous admirez ma bravoure et la façon dont je me suis démenée pour faire échouer les sombres projets de sir James!

— Je n'ai pas l'intention de faire le moindre commentaire sur ce point! objecta le duc.

Je note simplement que vous me laissez une tâche bien difficile à réaliser, Je suppose que je dois rendre les lettres à leurs auteurs sans que leurs parents en soient informés.

— De quoi vous plaignez-vous? Vous allez apparaître à toutes ces jeunes filles comme un ange tombé du ciel. Ou plus exactement, un chevalier venant les sauver d'un dangereux dragon.

— Vous lisez-trop de contes de fées, Mélita. Enfin, donnez-moi donc ces lettres et déposez celles de votre amie Katie sur mon bureau. Je me chargerai de les brûler dès que le feu sera allumé.

— Merci, fit la jeune fille avec un charmant sourire. Maintenant, je vis aller me faire belle pour vous, et prendre bien sur des nouvelles du petit Jimmy.

— Que comptez-vous faire de- lui? demanda le duc.

Mélita réfléchit un instant puis, sure d'elle, elle proposa :

— Je pense que vous pourriez l'embaucher. Après tout, il peut toujours devenir garçon d'écurie, ou valet de pied s'il est assez bel homme!

Comme le duc la regardait d'un air dubitatif, elle ajouta :

— Vous ne voulez tout de même pas le remettre à la rue, l'abandonnant à son sort, et l'obligeant à voler de nouveau pour se nourrir !

Elle jeta sur lui un regard plaintif pour tenter de l'amadouer.

— Je vais y réfléchir, dit-il.

Mélita poussa un cri de joie.

— Cela veut dire qu'il restera, n'est-ce pas? Oh merci ! Merci! Vous êtes toujours plus gentil que vous ne voulez le faire croire !

Elle sortit de la pièce avant que le duc n'ait le temps d'ajouter quelque chose. Il soupira profondément. Comment aurait-il pu imaginer en quittant la France, que de tels soucis l'attendaient en Angleterre?

Il était sur le point de sonner pour appeler Walters quand celui-ci entra dans la pièce.

— Ah, Walters! Vous tombez à pic! Je voulais justement vous demander d'allumer un feu.

— Excusez-moi milord, dit timidement le domestique, mais M. Yates aimerait vous dire un mot.

— Eh bien, faites-le entrer, invita le duc.

Walters s'occupa d'abord de la cheminée, et une fois que les flammes crépitèrent, il sortit chercher Yates.

Un instant plus tard, le cocher se présenta dans la pièce. Le duc, qui était retourné s'asseoir à son bureau redressa la tête.

— Vous vouliez me voir, Yates? s'enquit-il.

— Oui, milord. Je souhaitais vous parler à propos du garçon que nous avons ramassé devant Shepherd Market.

— Mlle Mélita et sa femme de chambre s'occupent de lui à présent, l'informa le duc.

— Je... j'avais juste pensé, milord, balbutia Yates, que... enfin... ma femme et moi, on voudrait le prendre avec nous.

Le duc le regarda, surpris, et le domestique continua :

— Nous avons perdu un fils il y a deux ans, et... on aimerait bien recueillir ce garçon.

— C'est une très bonne idée, Yates! s'exclama le duc. Il va de soi que je prendrai en charge les frais qu'il vous occasionnera. Je vous donnerai de l'argent pour ses vêtements et pour la nourriture.

Yates sourit.

— Je crois que ma femme sera très heureuse d'avoir à s'occuper d'un enfant. Avec votre permission, je vais l'avertir de ce pas de votre décision!

— Je suis très content que vous l'adoptiez, approuva le duc. Et Mlle Mélita en sera heureuse elle aussi!

Un peu plus tard, la jeune fille rejoignit le duc. Elle avait revêtu une de ses plus jolies robes. En entrant dans la pièce, elle s'inclina devant son tuteur de façon exagérée, lui faisant une sorte de révérence moqueuse.

— Voila, je suis redevenue moi-même! lança-t-elle. Et j'ai appris que le petit Jimmy allait être recueilli par M. et Mme Yates.

— Je comptais vous faire part moi-même de la nouvelle, s'indigna le duc. Mais un secret ne peut être tenu plus de cinq minutes dans cette maison!

— Il n'y avait pas de quoi en faire un secret, dit Mélita. Je trouve que c'est une excellente idée! Yates a prévenu sa femme aussitôt après vous avoir vu, et cette dernière est immédiatement montée pour voir Jimmy, qui l'a d'ores et déjà adoptée.

— Votre souhait est donc réalisé. Ce garçon pourra devenir l'un de mes domestiques.

— Je pense que Yates voudra lui donner un meilleur avenir que cela! dit Melita.

Maintenant qu'il va être bien nourri, il sera sans doute eu mesure de se faire une place parmi les grands de ce monde.

Le duc rit.

— Le principal est que- votre escapade se soit aussi bien finie. Pour lui comme pour vous. J'espère simplement que ce sera la dernière, et que vous ne ferez plus de choses aussi dangereuses.

— Promis! Affirma Melita. Dorénavant, je me conduirai exactement comme vous me le demanderez.

— C'est une sage décision, fit le duc. Mais je doute que vous parveniez à tenir cette promesse.

— Qu'allons-nous faire ce soir? Demanda Melita en changeant brutalement de sujet.

— Nous allons nous coucher tôt, répondit le duc. Car nous devons partir de bonne heure demain matin.

— Voulez-vous dire que nous partons pour Rock?

— Nous irons a Rock seulement après-demain. Avant, j'ai pensé vous montrer quelque chose qui, je pense, va beaucoup vous amuser.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai un cheval qui court demain à Ascot, expliqua le duc, dans une course organisée par le duc d'York. Une sorte d'avant première au Reged Ascot. Mon entraîneur a décidé d'y faire inscrire l'un de mes étalons, qu'il espère faire participer à la Gold Cup, en juin.

— Nous irons donc le voir courir? Demanda Mélita.

— Je me suis dit que cela vous plairait, répondit le duc. Et j'ai demandé à Son Altesse si nous pouvions déjeuner avec lui dans le pavillon royal.

— Voila qui est très excitant! s'exclama la jeune fille. Je comprends maintenant pourquoi vous tenez à vous lever tôt!

— Ce n'est pas tant la distance que la circulation dense qui nous oblige à partir en avance. J'ai entendu dire que l'affluence des gens qui se rendaient aux courses bloquait les routes et qu'il était très difficile pour les gens importants d'arriver à l'heure.

Mélita sourit.

— Nous devons être en effet très importants si nous sommes invités à déjeuner par Son Altesse Royale, le Prince-Régent! dit-elle. Je l'ai aperçu quelques fois lors de réceptions; mais je n'ai évidemment pas eu l'honneur de lui être présentée.

— Vous feriez bien de prévenir ma tante que nous partons à neuf heures, conseilla le duc. Nous prendrons donc le petit déjeuner à l'aube.

— J'adore découvrir des choses nouvelles ! s'exclama Mélita. Je suis impatiente d'être à demain!

— Au moins, pendant ce temps, vous ne penserez pas à faire des

bêtises! grogna le duc.

— Je vous ai promis d'être sage! protesta la jeune fille. Et puis, je suis si excité à l'idée de déjeuner avec le Prince-Regent et de voir votre cheval courir! Pensez-vous qu'il puisse gagner?

— Je ne sais pas. Mon entraîneur ne le fait participer que pour voir s'il est prêt à prendre le repart de la Gold Cup.

— Il vous faudrait un bon jockey, remarqua Mélita. J'ai entendu les amis de lady Marshbanks dire que les meilleurs étaient Sam Shifney et Tom Goodison.

— Ils sont en effet réputés, confirma le duc. Mais je crois qu'ils courent déjà pour le prince, auquel cas je devrai chercher ailleurs.

— Nous n'aurons qu'à donner une note à chaque jockey, et choisir ainsi le meilleur pour monter votre étalon le jour de la Gold Cup. Je suppose qu'il n'existe pas de femme jockey?

— Non, il n'y en a jamais eu! répondit le duc. Et il y a bien peu de chances qu'il y en ait une un jour.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda Mélita.

— Parce que les femmes ne pourront jamais monter aussi bien que les hommes. C'est aussi simple que cela.

Mélita leva les yeux au ciel et préféra changer de sujet:

— Je vais prévenir tante Alice, dit-elle en s'avançant vers la porte, et je vais lui conseiller de rester dîner dans sa chambre et de se coucher tôt, puisque nous devons nous lever à l'aube, demain.

— Vous avez tout à fait raison, l'encouragea le duc. Il serait de toute manière idiot qu'elle descende si elle est encore fatiguée.

— Je vais également prendre des nouvelles de Jimmy, ajouta Mélita en fermant la porte derrière elle.

Le duc resta un instant songeur. Pourquoi une jeune fille de la haute société s'inquiétait-elle autant de ce petit garçon pauvre? Aucune des autres femmes qu'il avait connues n'aurait ainsi sauté du fiacre pour prendre Jimmy dans ses bras. Elle n'avait pas été le moins du monde dégoûtée de voir le sang et la crasse du garçonnet souiller ses vêtements.

« Elle est vraiment différente de toutes les autres! » se dit une nouvelle fois le duc.

Puis il reporta son attention sur la pile de lettres et, tout en consultant la liste des jeunes femmes qui les avaient écrites, il se renfrogna.

Le champ de courses d'Ascot était exactement comme l'avait imaginé Mélita: de magnifiques carrosses stationnaient en file indienne, une multitude de tentes et de baraques, où l'on vendait des rafraîchissements, avaient été dressées, et des saltimbanques, jongleurs, chanteurs, danseurs sur échasses, divertissaient la foule.

Tout cela était délicieux au regard de la jeune fille. L'homme, envoyé par le Prince-Régent pour les accueillir, expliqua à Mélita de quelle manière se déroulaient les courses et les paris. Ceux-ci s'organisaient autour de comptoirs qui fixaient le montant minimum de la mise. Dans certains cas, cela pouvait être une pièce d'or, mais pour la plupart, il ne s'agissait que de deux ou six pences. C'était pourquoi la location des comptoirs était souvent difficile à rentabiliser: elle était de douze pièces d'or pour un comptoir simple et cinquante pour ceux fréquentés exclusivement par la haute société.

Mélita écoutait tout cela avec attention, passionnée par ce nouveau monde qu'elle découvrait. Puis ils arrivèrent au pavillon royal où les attendait le Prince-Régent. Ce dernier avait transformé en véritable petit palais ce qui n'était à l'origine qu'une dépendance sur les terres de Windsor. Il avait fait ajouter plusieurs salles de réception et fait redécorer l'ensemble d'une manière exquise.

Le prince était un homme qui, avec le temps, avait pris de l'embonpoint, mais il avait la réputation d'avoir un charme irrésistible. Melita put constater que cela n'était pas exagéré.

Comme elle était une nouvelle venue, et la plus jeune des personnes présentes, il insista pour qu'elle prenne place à ses cotes. Et, durant tout le repas, il ne cessa de la faire rire. Il était certainement le plus bel esprit qu'elle eut rencontré depuis son arrivée à Londres, et elle comprenait aisément pourquoi tous ceux qui l'approchaient restaient très attachés à lui.

La jeune fille avait été placée à sa gauche, tandis que la marquise de Conyngham se trouvait à sa droite. Cette dernière était une très jolie femme, mais Melita, du temps où elle vivait chez lady Marshbanks, avait entendu de vilaines choses à son propos. Il ne faisait cependant aucun doute qu'elle rendait le Régent heureux.

Trois amis du Régent partageaient également leur table. Lady Alice fut enchantée de s'apercevoir que l'un d'eux était un de ses anciens amis. Elle l'avait connu avant son mariage et elle ne l'avait pas revu depuis. Il s'agissait de lord Freeman. Avec les années, il était devenu un homme important, et il était lui aussi ravi de la revoir.

En jetant un regard à la vieille dame, Melita se félicita de lui avoir acheté des vêtements neufs. Lady Alice portait une robe très élégante, et elle était coiffée d'un somptueux chapeau orné de plumes d'autruche. Elle souriait, semblait heureuse, et paraissait avoir vingt ans de moins.

Lord Freeman était visiblement très admiratif. Il la couvrait de compliments.

Au cours de la conversation, la marquise déclara qu'elle n'assisterait pas à la course de cet après-midi, qui n'était pas assez importante pour mériter sa présence. Le prince lui promit de rester auprès d'elle.

— Je suis désolé de ne pas aller voir votre cheval courir, Rockcliffe, dit-il au duc, mais comme vous me l'avez dit, il participera à la Gold Cup. J'aurai donc l'occasion de l'admirer à ce moment-la, lorsqu'il essaiera de battre mes propres pur-sang!

— Un tel exploit serait pour moi un véritable triomphe! avoua le duc. Mais Votre Majesté sait que je viens tout juste de rentrer de France; je ne sais donc pas encore exactement ce que valent mes chevaux.

— Vous en aurez un aperçu cet après—midi, dit le Prince-Régent. Mais même si l'étalon que vous avez amené aujourd'hui ne se révèle pas à la hauteur, je suis sur que vous en possédez d'autres de grande valeur à Newmarket.

Le prince fut cordial et bienveillant tout au long du repas. Après le dessert, tous les convives se levèrent pour aller voir les chevaux courir.

Quand ils arrivèrent au champ de courses, le duc se précipita vers l'enclos où se trouvaient les chevaux. Il repéra vite le sien, Samson, et échangea quelques mots avec l'entraîneur. Contrairement au cheval du Prince-Régent, qui courait également dans cette épreuve, Samson était loin d'être le favori.

Cependant Mélita espérait qu'il put gagner. Malheureusement, son jockey ne semblait pas très sûr de lui. Elle observa le duc qui allait lui

dire deux mots et lui souhaiter bonne chance.

Alors que les chevaux s'éloignaient vers le champ de courses, le duc se tourna vers son entraîneur:

— C'est le meilleur jockey que vous ayez trouvé?

— J'en ai bien peur, milord. J'ai entendu parler de cette épreuve un peu tard, et les autres jockeys n'étaient malheureusement plus disponibles.

— Eh bien, je compte sur vous pour vous prendre à temps pour la Gold Cup! lança froidement le duc. J'ai entendu dire que Billy Pearce, le jockey du Yorkshire, était de toute première classe. Et l'on m'a dit également beaucoup de bien de Denis Fitzpatrick, que lord Claymont est allé chercher en Irlande.

— Je ferai de mon mieux, milord. Mais il n'est pas toujours facile de trouver la bonne personne juste au bon moment.

Les concurrents se mirent sur la ligne de départ.

Le duc était assez confiant en ce qui concernait son cheval. Mais le jockey ne lui semblait pas très bon. Comme il ne voulait rien perdre du spectacle, il s'installa dans la tribune la plus proche, où la vue était la meilleure.

Il y eut quelques instants de confusion avant le départ, puis le coup d'envoi fut donné. Le duc leva ses jumelles. C'est seulement à ce moment-là qu'il s'aperçut de la disparition de Mélita. Lady Alice discutait gaiement avec lord Freeman et la jeune fille n'était pas avec elle. Ou avait-elle bien pu aller? Si elle se mêlait à la foule, elle risquait d'être suivie par des pickpockets. Il regarda tout autour de lui, puis remit les jumelles devant ses yeux.

A sa grande surprise, il découvrit Mélita dans l'enclos des chevaux, en grande conversation avec son entraîneur. Qu'avait-elle donc de si important à lui dire?

Il réfléchit un instant à cette question, puis il eut une idée à ce sujet. Mais elle était trop absurde; il devait se tromper.

La course avait commencé, et il se mit à observer son cheval. Il ne faisait aucun doute que l'animal donnait le meilleur de lui-même, mais qu'il n'était pas bien monté. Il n'y avait aucune comparaison à faire entre son jockey et celui qui chevauchait le cheval du prince. Celui-ci

passa finalement la ligne d'arrivée sous les acclamations de la foule, alors que Samson ne fut que quatrième.

Sans se soucier de son jockey, le duc se précipita en direction de l'enclos où il avait vu Melita.

Celle-ci ayant terminé avec l'entraîneur, elle se dirigeait d'un pas vif vers la tribune.

Elle avait visiblement l'esprit ailleurs, car elle faillit se cogner dans le duc qui venait à sa rencontre.

Il la regarda en fronçant les sourcils puis ne put se contenir plus longtemps :

— La réponse est non! Je ne vous autoriserai à faire une chose pareille dans aucune circonstance! C'est bien clair?

Elle le regarda d'un air étonné.

— Mais... de quoi parlez-vous?

— Vous le savez parfaitement! Je peux lire vos pensées comme-s'il s'agissait des miennes! Et je vous préviens, dès maintenant, que si je dois vous enfermer pendant la Gold Cup, je le ferai!

Il s'attendait à ce qu'elle lui tienne tête, mais elle se contenta d'éclater de rire.

— Vous lisez dans mes pensées, dit-elle. Qui vous y autorise?

— Mon statut de tuteur, répondit-il. Surtout quand vous imaginez des choses que je désapprouve totalement!

— Mais vous devez bien admettre que c'est un très mauvais jockey. Et votre entraîneur est si peu débrouillard, qu'il affirme ne pas pouvoir en trouver de meilleur.

— Meilleur ou pire, vous ne prendrez pas sa place! affirma le duc. D'une part, parce que cela n'est pas permis par le règlement: vous seriez donc disqualifiée; et, d'autre part, parce que cela ruinerait votre réputation!

— Au contraire, je ne vois pas en quoi cela serait gênant! s'exclama Melita. Songez plutôt comme ce serait excitant. si je remportais pour vous la Gold Cup!

— Imaginez ce que les gens diraient s'ils apprenaient que je triche en faisant courir une jeune femme!

Il avait maintenant un regard si sévère que la jeune fille baissa les yeux, confuse.

Il s'éloigna un instant pour aller dire deux mots à son entraîneur et à son jockey.

A son retour, il trouva Mélita en train de discuter gaiement avec deux jeunes gens de sa connaissance.

— Nous partons ! lui dit sèchement le duc.

Elle s'excusa et le suivit docilement jusqu'au fiacre. Eu chemin, ils récupérèrent lady Alice qui était toujours en conversation avec son vieil ami.

— Je passerai vous rendre visite demain ou après-demain, lui dit celui-ci. Je suis si heureux de vous avoir retrouvée après tant d'années!

Lady Alice lui sourit.

Elle était resplendissante. Ses joues étaient toutes roses et ses yeux brillaient.

« Que pourrait-il lui arriver de mieux, pensa Mélita, que de se remarier avec un homme doux et aimable comme celui—ci? » .

Tout en se faufilant à travers la foule, la jeune fille réalisa que le duc était vraiment très en colère contre elle. Il n'avait pas besoin de le lui dire: l'expression de son visage en disait plus long qu'un grand discours.

La route était encombrée de véhicules en tout genre. Leurs conducteurs avaient sans doute pensé gagner du temps en quittant le champ de courses plus tôt, et il fallait, comme le duc, être un excellent cocher, pour pouvoir se faufiler et se dégager de cette circulation.

Enfin, il lança ses chevaux à vive allure.

Il ne disait pas un mot. Comme lady Alice semblait avoir l'esprit ailleurs, Mélita resta elle aussi silencieuse.

C'était très étrange. Comment le duc avait-il pu lire dans ses pensées et deviner qu'elle voulait se déguiser en jockey pour monter son cheval,

et ainsi gagner la course?

« Je suis bien meilleure cavalière que ce satané jockey! s'était-elle dit. Et au moins aussi bonne, que celui qui a gagné pour le compte de Sa Majesté! »

Elle comprenait toutefois que cette idée mit le duc en colère, et qu'il ne put autoriser cela.

« Lorsque nous serons à Rock, se dit-elle, il réalisera peut-être à quel point je suis une bonne cavalière ! »

Ils regagnèrent Rock House en un temps record. Alors que le duc arrêtait le fiacre devant la maison, Mélita lui dit d'une petite voix :

— Êtes—vous toujours mécontent de moi.?

— Le mot est faible ! répliqua le duc, Je suis très fâché de me rendre compte que je ne peux pas vous faire confiance, que je ne peux pas vous laisser seule un instant sans que vous imaginiez les pires frasques !

Il parlait avec une violence inhabituelle, et descendit brusquement du phaéton. Il se dirigea vers la maison sans attendre lady Alice et Mélita; Cette dernière soupira en montant les escaliers.

En entrant dans sa chambre, où Annie l'attendait, la jeune fille se lamenta :

— Mauvaise nouvelle, Annie: le duc est fâché contre moi.

— Qu'avez-vous encore fait? interrogea la domestique.

— Rien. Je n'ai rien fait cette fois-ci! Je me suis contentée de penser. Mais ce diable d'homme lit dans les pensées. Et les miennes ne lui ont pas plu.

Sans dire un mot, Annie aida Mélita à ôter son chapeau et son manteau.

La jeune fille s'approcha de la fenêtre et contempla pensivement le jardin. Le soleil brillait, et pourtant tout lui sembla soudain noir.

« Je ne veux pas qu'il soit en colère contre moi! se dit-elle. Cela gâche tout! »

Elle se sentit déprimée. L'excitation qu'elle avait ressentie à Ascot, et

durant le déjeuner avec le Prince-Régent, lui semblait bien loin maintenant. Elle n'avait plus en tête que le regard sombre du duc et la voix sèche et cinglante avec laquelle il lui avait parlé.

« Je vais descendre et lui dire à quel point je suis désolée ! » songea-t-elle.

Comme elle s'apprêtait à sortir de la chambre, Annie se permit de lui donner un conseil :

— Vous feriez mieux de vous déshabiller et de vous mettre au lit. Il serait à mon sens plus sage de faire une petite sieste avant le dîner.

Considérant la suggestion de la domestique, la jeune fille hésita.

Au même moment, on frappa à la porte. Annie ouvrit, et un valet de pied se présenta.

— Monsieur le duc m'a charge de prévenir Mlle Mélita qu'il serait absent pour le dîner.

— Très bien, je lui ferai la commission, répondit Annie en refermant la porte.

Mélita avait entendu le message, et dans son esprit, le duc sortait parce qu'il lui en voulait. Elle ne le reverrait pas ce soir et n'aurait donc pas l'occasion de lui faire part de ses regrets.

Soudain, elle eut une sensation d'épuisement, de très grande peine.

« Pourquoi ai—je été assez stupide pour le contrarier de la sorte? » se demanda-t—

elle.

Mais ce qui la chagrinait plus encore, c'était de penser qu'il allait sortir sans elle.

Chapitre 6 :

Mélita se réveilla épuisée. La nuit n'avait pas été reposante. Elle avait fait de nombreux cauchemars qui l'avaient épouvantée.

Annie s'approche de son lit et déposa une lettre près d'elle.

— Ceci vient juste d'arriver pour vous, mademoiselle.

Mélita se redressa rapidement. Il s'agissait d'un message de Katie.

Elle l'ouvrit et lut :

Chère et merveilleuse Mélita,

Comment pourrais-je te remercier? Je ne saurais te dire ci quel point je te suis reconnaissante. Grâce à toi, mes soucis se sont envolés. Tu es une amie inestimable et je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Aussi, je serais désolée que tu sois à ton tour, dans l'embarras. Or, il se trouve que « notre dragon » a des soupçons à ton sujet. D'après lui, tu es la personne qui m'avait promis l'argent. Bien sur, je lui ai juré le contraire, mais je crois qu'il ne m'a pas crue.

J'espère de tout mon cœur qu'il est dorénavant mis hors d'état de nuire, et je te remercie encore un million de fois.

Amitiés,

Katie.

Mélita relut la lettre une seconde fois, puis resta pensive.

« Au moins, se dit-elle, j'ai rendu une personne heureuse, ce n'est déjà pas si mal! »

Sir James avait du être vraiment furieux en découvrant qu'il avait été cambriolé.

Mélita fut parcourue par un petit frisson d'effroi, puis elle se ressaisit. Elle n'avait pas à avoir peur car, désormais, le duc veillait sur elle.

Elle venait de se lever et était à moitié habillée quand elle entendit frapper à la porte. Annie alla ouvrir. Sur le palier se tenait la femme de chambre de lady Alice.

— Lady Alice aimerait parler à Mlle Mélita avant que celle-ci ne descende, annonça-t-elle.

— Dites-lui que je passerai la voir dès que je serai prête! lança Mélita qui finissait de passer sa robe.

Annie l'aida ensuite à se coiffer, puis elle alla lui chercher son

chapeau.

— Je le mettrai après avoir pris mon petit déjeuner, lui dit Mélita.
Posez-le donc près de mon manteau.

Après un dernier coup d'œil dans le miroir; Mélita se précipita hors de la chambre pour rejoindre lady Alice. A sa grande surprise, celle-ci était encore au lit.

— Tout va bien? s'inquiéta la jeune fille.

Lady Alice regarda derrière l'épaule de Mélita pour voir si la porte était bien fermée, puis elle murmura :

— J'ai quelque chose à vous dire.

Mélita s'approcha du lit.

— Vous allez sûrement penser que ce n'est pas bien de ma part, continua doucement lady Alice, mais je ne veux pas partir pour Rock ce matin.

— Vous vous sentez mal? s'enquit Mélita. Si vous êtes trop fatiguée, je suis sûre que le duc comprendra et...

— Il ne s'agit pas de cela! En fait... j'ai reçu une lettre ce matin de lord Freeman...

vous savez, l'homme que j'ai rencontré hier.

— Bien sur, je vois très bien de qui vous voulez parler. Et que vous écrit-il?

Lady Alice rougit légèrement:

— Il me dit qu'il doit venir à Londres faire une course pour Son Altesse Royale, et...

qu'il aimerait m'inviter à déjeuner.

— Quelle bonne idée! s'exclama Mélita. Vous devez absolument accepter!

— Vraiment? s'interrogea lady Alice. J'ai peur qu'Alex ne soit contrarié si je lui suggère de partir sans moi. Je pourrais bien sur vous rejoindre cet après-midi.

— Je suis sûre qu'il comprendra! Répondit Mélita. Nous aurons de toute manière tant de choses à faire à notre arrivée! Je veux voir ses chevaux, et peut-être une partie de ses terres..., votre présence alors n'aura rien de nécessaire.

— J'espérais que vous prononceriez ces paroles! dit lady Alice.

Elle baissa les yeux sur la lettre qu'elle avait toujours entre les mains et sourit. Mélita la contempla un instant. Elle paraissait très jeune ce matin, elle ressemblait presque à une demoiselle.

— Vous allez peut-être- me trouver impertinente, demanda alors la jeune fille mais, dites-moi, étiez-vous amoureuse de lord Freeman lorsque vous étiez jeune fille?

Lady Alice s'empourpra avant de répondre :

— Nous étions bien sur très jeunes, mais... oui, je crois que nous nous aimions.

— Et vous le rencontrez à nouveau après tout ce temps! Comme c'est excitant !

Qu'est-il arrivé à l'époque? Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas mariés?

— Il était venu demander ma main, expliqua lady Alice, mais mon père l'avait éconduit et m'avait interdit de le revoir. Vous savez, il n'avait pas d'argent à l'époque, il n'était pas un homme aussi important qu'aujourd'hui.

— Et il ne s'est jamais marié? demanda Mélita.

Lady Alice hocha la tête.

— Il m'a avoué hier qu'il n'avait jamais voulu épouser personne.

— Personne à part vous! ajouta Mélita. Oh tante Alice, comme cette histoire est romantique! Vous devez convoler à présent, vivre heureux ensemble, et ne plus jamais être seuls.

— Vous allez trop vite! Beaucoup trop vite! protesta la vieille dame. Cependant, après toutes ces années, il est vrai que je ne voudrais pas le perdre à nouveau!

— Oh non! Ce serait terrible! s'exclama Mélita. Vous pouvez compter

sur moi pour convaincre le duc que votre présence à Rock durant les prochains jours n'est pas nécessaire.

— Les prochains jours? Vous exagérez, ma chère enfant ! Vous devez être chaperonnée! Vous ne pouvez tout de même pas rester seule à Rock avec Alex. Cela alimenterait les ragots.

— Comment les gens pourraient-ils le savoir?

— Les domestiques parleront, et le bruit aura vite fait de se répandre. Cependant, si au dernier moment je ne pouvais pas venir, vous pourriez faire appel à l'une des cousines d'Alex qui vit tout près de Rock, et qui pourra sans doute vous accueillir chez elle.

— Cela me semble convenir parfaitement, approuva Mélita.

— Elle est plutôt âgée, et sa santé n'est pas très bonne, expliqua lady Alice. Mais si vous êtes bien sage, je suis sûre qu'elle sera ravie de vous recevoir.

Mélita se pencha pour l'embrasser.

— Je vois que vous avez tout arrangé pour pouvoir aller retrouver lord Freeman.

Tachez de ne pas le perdre à nouveau. Il m'a semblé charmant! Quant à vous, je vous trouve transformée par cette rencontre. Pendant le dîner chez le Prince-Régent, vous étiez resplendissante.

— J'étais juste correctement vêtue, et c'est grâce à vous, Mélita. Je vous en suis très reconnaissante.

C'était la deuxième personne qui la remerciait, ce matin. Finalement, malgré ce qu'affirmait le duc, son comportement n'était pas si mauvais, et elle faisait en quelque sorte le bien autour d'elle.

Comme le temps passait, elle embrassa une nouvelle fois lady Alice en l'encourageant:

— Ne vous souciez plus de rien à présent, excepté de vous-même. Et si jamais lord Freeman vous invite à dîner, ne vous posez pas de questions : acceptez!

— J'ai peur qu'Alex ne me juge mal si je fais cela, marmonna lady Alice d'une voix un peu hésitante.

— Laissez-le-moi! répliqua Mélita. Pour le moment, il est en colère,

mais je compte l'amadoué en lui parlant de Rock et de ses terres. Je pense que cela nous réconciliera et qu'il oubliera les griefs qu'il a contre moi!

Lady Alice sourit, puis elle murmura :

— Vous êtes vraiment gentille et secourable, mon enfant. Mais nous ne pouvons pas non plus trop espérer d'une simple invitation à déjeuner.

— Je suis certaine que ce sera une étape importante pour vous, la rassura Mélita, confiante. Maintenant, je ferais mieux d'y aller si je ne veux pas que le duc soit trop furieux.

Avant de sortir de la chambre, elle fit un geste d'au revoir à l'intention de la vieille dame, puis elle se précipita à travers le couloir jusqu'à l'escalier.

La, deux valets de pied descendaient sa malle au rez-de-chaussée. La coutume voulait que les bagages et les domestiques, Annie et le valet du duc, voyagent dans un second fiacre.

Elle entra dans la salle à manger, mais à sa grande surprise, le duc n'y était pas.

Il avait probablement fini de prendre son petit déjeuner et il avait dû aller signer quelques lettres dans son bureau.

Elle s'installa à table et commença à manger des œufs et du bacon.

Elle pensa alors à Jimmy. Elle n'avait pas pu le voir la veille et elle ne comptait pas partir sans avoir pris de ses nouvelles. Elle se leva de table, abandonnant son café et ce qu'elle avait dans son assiette.

Sans rien dire, ni à Walters ni au valet, dans le hall, elle se précipita dans le couloir qui donnait sur le jardin. Après avoir traversé la pelouse en courant, elle ouvrit la porte qui conduisait aux écuries ainsi qu'au logement de M. et Mme Yates, juste en face. À sa grande joie, elle y découvrit Jimmy. Il était installé sur une multitude de coussins, sa jambe bandée étendue devant lui. Il semblait très différent du petit garçon de Shepherd Market. Il venait d'être lavé, ses cheveux avaient été coupés et coiffés en arrière, et il portait des vêtements propres.

Comme Melita s'approchait de lui, Jimmy leva les yeux vers elle et poussa un cri de joie.

— C'est vous! s'exclama-t-il. Je pensais vous voir hier, et j'ai eu peur que vous ne m'ayez déjà oublié!

— Je suis désolée, s'excusa Melita en s'asseyant sur les coussins à côté de lui. Mais j'ai été aux courses d'Ascot, et je suis rentrée tard.

— J'ai eu un jouet, lui annonça le petit garçon en tendant vers elle une marionnette.

— C'est tres joli. Et comment va ta jambe? Elle te fait encore souffrir?

— Seulement quand maman me la lave, répondit Jimmy.

Mélita nota qu'il appelait déjà Mme Yates « maman », et songea que c'était bon signe.

— Es-tu content? lui demanda-t-elle. As-tu assez à manger?

— Largement assez! lui répondit-il en se trottant l'estomac. Et c'est tres bon. Hier, j'ai repris deux fois de tous les plats. Maman dit que je vais devenir gros à ce rythme

—la.

Mélita se mit à rire.

— Ne t'inquiète pas pour ça! Jimmy, je suis venue pour te dire...

Elle était sur le point de lui expliquer qu'elle allait partir quelque temps à la campagne, quand elle entendit des bruits de pas derrière elle. Sans se relever, elle redressa la tête et vit deux hommes, sur l'allée de gravier, avancer dans sa direction, Ils n'avaient pas l'air commode. Une expression de méchanceté pouvait se lire sur leurs visages. A peine eut-elle le temps de se retourner vers Jimmy, qu'elle reçut quelque chose de lourd sur la tête.

On la souleva brusquement, lui emprisonnant le visage dans la couverture. Elle tenta de se débattre en hurlant, mais ses cris étaient étouffés par le lourd tissu.

Personne, à part peut-être Jimmy, ne pouvait l'entendre.

Les deux hommes la transportèrent jusque dans un fiacre. L'un d'eux prit les rênes tandis que l'autre tentait de maîtriser Melita qui se débattait.

Il réussit malgré tout à lui attacher les poignets et les jambes, en

serrant la corde si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

Ils se retrouvèrent bientôt sur une route plane, et l'homme qui conduisait allait aussi vite que possible à travers les encombrements.

Mélita était terrorisée. Qui d'autre que sir James pouvait lui faire un coup pareil?

Elle avait envie de hurler pour appeler à l'aide, mais en dehors de ses deux ravisseurs, il était certain que personne ne l'entendrait.

Qui pouvaient être ces malfaiteurs? Et où allaient-ils l'emmener?

Elle avait de plus en plus peur.

Katie lui avait bien dit que le maître chanteur avait des soupçons à son sujet. Mélita était celle qui devait fournir les deux mille livres mais il avait également du deviner que c'était elle qui avait volé les lettres.

Qu'allait-il exiger d'elle?

« Peut-être une rançon pour me libérer? songea-t-elle. Si c'est le cas, il demandera sans aucun doute bien plus de deux mille livres, cette fois-ci, car il sait que le duc et moi avons les moyens de payer! »

Il était tout de même rageant que sir James fut maintenant le maître du jeu; Melita fut prise de remords. Comment avait-elle pu commettre une telle folie?

Il avait du la suspecter dès le début, après avoir interrogé le vieux domestique. La description d'une jolie jeune fille habillée en femme de chambre avait sûrement convaincu sir James que sa supposition était la bonne.

« Le duc m'avait pourtant prévenue que je jouais avec le feu ! » pensa-t-elle désespérément.

Mais peut-être allait-il venir à son secours? Cela n'était pas impossible après tout, impatient de partir pour Rock Hall, et ne la voyant pas revenir, il s'était forcément demandé pourquoi elle tardait tant, Et il avait du poser des questions aux domestiques.

Walters ou bien le valet, dans le hall, l'avaient forcément vue sortir de la salle à manger et se précipiter dans le jardin. Ils avaient bien du comprendre ce qu'elle allait y faire! Et enfin, Jimmy pourrait leur dire,

lui, qu'elle avait été enlevée !

Elle ferma les yeux et pria, appelant le duc de ses vœux.

Puis il lui vint une idée en tête, une idée qui l'inquiéta: comment le duc ferait-il pour trouver l'endroit où Mélita allait être emmenée?

Les deux ravisseurs pouvaient la conduire n'importe où. Au nord, au sud, à l'est comme à l'ouest, et le duc ne saurait pas quelle direction prendre.

De plus en plus paniquée, Mélita commença à trembler d'effroi. Et cette couverture sur sa tête était vraiment très désagréable. La jeune fille était en outre complètement ligotée et ne pouvait plus bouger.

A présent, les chevaux avançaient un peu plus vite, et Melita entendait les fouets des cochers, et le bruit des roues des autres fiacres. Il y avait donc encore de la circulation, mais cela ne lui donnait pas d'indication sur leur destination.

Sir James avait-il une maison à la campagne? Impossible; elle en aurait entendu parler! Il n'avait pas d'argent, et la seule chose qu'il était en mesure de s'offrir était son misérable logement à Half Moon Street.

Où pouvaient-ils bien aller? Jamais le duc ne parviendrait à la retrouver.

Transie de peur, elle se mit une nouvelle fois à prier :

— Aidez-moi, Seigneur! suppliait-elle. Je vous en prie, aidez-moi!

Mais elle avait l'impression de demander l'impossible. Elle serait prisonnière de sir James aussi longtemps qu'il le souhaiterait et il pourrait exiger tout son argent avant qu'elle ne fut en mesure de lui échapper.

Elle pensa en frissonnant qu'elle était dorénavant à sa merci.

« Le duc avait raison, songea-t-elle. Je n'aurais jamais du faire une chose pareille. Il aurait mieux valu que je donne simplement l'argent à Katie et que j'oublie tout cela.

Pourquoi ai-je pensé qu'il serait plus intelligent d'aller chez lui et de prendre les lettres? »

Mais c'était fait maintenant, et il était trop tard pour se lamenter.

Les chevaux accélérèrent. De toute sa vie, elle n'avait jamais connu une telle peur.

Le duc signa les lettres que son secrétaire avait laissées pour lui sur son bureau, puis il songea avec un soupir de soulagement qu'il allait enfin pouvoir partir.

Il avait décidé de quitter Londres à neuf heures, et il détestait que ses projets soient retardés. Il était donc contrarié car il était déjà près de dix heures.

Il sortit du bureau et se rendit dans le hall, s'attendant à y trouver lady Alice et Mélita, prêtes pour le départ.

Il avait été très en colère contre Melita, la veille au soir; c'était la raison pour laquelle il était allé dîner à l'extérieur.

Il avait pensé lui donner ainsi une leçon, et lui faire comprendre que ses frasques et ses idées folles le contrariaient énormément. Il espérait que cela la rendrait plus sage à l'avenir.

Il s'était donc restauré à son club et y avait rencontré quelques-uns de ses vieux amis. Petit à petit, sa colère s'était apaisée. Il avait repensé à Mélita, à son projet incroyable, et il avait fini par le trouver plutôt amusant. Il n'y avait vraiment qu'elle pour avoir l'idée de se travestir en jockey et gagner la Gold Cup à Ascot. Si une telle supercherie était découverte, cela ferait sans aucun doute scandale, et il y aurait encore des articles sur Mélita dans tous les journaux.

« L'ennui, avec Mélita, s'était dit le duc, c'est qu'elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez, et qu'elle ne réalise pas les conséquences de ses idées farfelues ! » .

Cependant, en quittant son club, le duc avait semblé plus modéré dans son jugement. Il avait alors trouvé l'idée de Mélita, de devenir la première femme jockey, plutôt originale et très divertissante. Une idée qui lui ressemblait bien.

« C'est une jeune fille bien singulière! » s'était-il dit.

Elle était jolie, il n'y avait aucun doute là-dessus, mais d'une beauté particulière, et très différente des autres femmes qu'il avait rencontrées jusque-là.

En arrivant à Rock House, il s'était demandé à quoi Mélita pourrait bien ressembler quand elle aurait un peu évolué, quand elle serait devenue plus mure, quand enfin, elle aurait connu le sentiment amoureux.

« Elle n'a jamais été embrassée! avait-il pensé. Le jour ou cela arrivera, ce sera une expérience qui la transformera sans doute, et qui lui fera peut-être oublier les choses un peu extravagantes qu'elle a souvent en tête! »

Le duc avait enfin trouvé une explication au comportement fantasque de la jeune fille: Mélita n'était pas amoureuse, et elle ne l'avait jamais été; Contrairement à la plupart des filles de son age, le mariage ne l'intéressait pas. C'était d'ailleurs sûrement en cela qu'elle était si différente des autres.

La plupart des débutantes ne cherchaient qu'une seule chose : trouver un mari le plus vite possible, un homme suffisamment riche et influent.

Melita se moquait bien de tout cela.

Malgré le temps qu'elle avait passé chez lady Marshbanks, il était évident qu'elle était resté innocente- face aux choses de l'amour. Le duc en était convaincu, et il en avait déduit que les frasques de la jeune fille n'étaient finalement pas bien méchantes.

« Elle a eu une vie difficile ! s'était-il dit. Je ne dois pas me montrer trop sévère envers elle. »

En entrant dans la maison, il avait regretté de ne pas être resté dîner avec elle. Elle avait du se coucher, persuadée qu'il lui en voulait. Il avait pensé aller lui dire que leur petit différend était dorénavant oublié, mais la maison était plongée dans l'obscurité, et sa jeune pupille devait dormir. Il s'était tout de même avancé doucement jusqu'à la porte de sa chambre.

Il avait alors songé à frapper pour lui souhaiter bonne nuit, mais il s'était ravisé, pour ne pas risquer de l'effrayer. Et puis frapper à sa porte en pleine nuit, cela ne se faisait pas. Lui, dont le devoir était de lui apprendre les bonnes manières, se devait avant tout de ne pas lui donner le mauvais exemple!

Il avait alors rejoint sa chambre et s'était couché immédiatement. Cependant, il avait eu beaucoup de mal à trouver le sommeil.

A présent qu'il avançait vers le hall, il savait qu'il n'était pas seulement pressé de partir, il l'était également de voir Melita.

Mais ni la jeune fille ni lady Alice ne l'attendaient à cet endroit.

— Savez-vous où sont lady Alice et Mile Mélita? demanda—t-il à Walters.

— Lady Alice ne vous accompagnera pas ce matin, milord, elle a demandé la permission de vous rejoindre plus tard, dans l'après—midi.

— Est-elle souffrante?

— Disons qu'elle n'est pas encore levée, milord.

— Et où est Mlle Mélita?

— Je crois qu'elle est allée voir le petit Jimmy! répondit Walters.

Le duc jeta un coup d'œil à l'horloge et dit sèchement :

— Envoyez quelqu'un lui dire que nous partons immédiatement !

Puis, avant même que Walters ne put réagir, il changea d'avis :

— Laissez, je vais y aller moi-même, décida-t—il.

Il s'avança d'un pas rapide vers la porte qui donnait sur le jardin, et réalisa que ni lui ni Mélita n'étaient allés prendre des nouvelles du petit garçon, la veille.

A peine eut-il mis un pied dehors, qu'il vit Yates sortir des dépendances et s'approcher de lui en courant. Il paraissait complètement affolé. Le duc hésita.

Pourquoi Yates ne se trouvait-il pas près du cabriolet qu'il était censé conduire jusqu'à Rock ce matin ?

L'apercevant de loin, le domestique s'arrêta net et, tout essoufflé, lui cria :

— Mlle Mélita, milord! Elle a été enlevée.

Le duc le regarda d'un air interrogateur.

— Qu'entendez-vous par « enlevée » ?

— Jimmy a vu deux hommes lui mettre une couverture sur la tête et l'emporter dans un fiacre.

Yates était à plus de vingt mètres du duc.

— Je vous entends à peine! lui cria ce dernier. Quand cela s'est-il produit?

— Il y a à peine quelques instants, milord. Ma femme est venue me dire que-quelque chose de terrible était arrivé, et j'ai immédiatement couru voir de quoi il s'agissait.

Avec précipitation, le duc traversa la pelouse et rejoignit rapidement Yates. Ils se dirigèrent ensemble vers le logement du cocher, près des écuries. Jimmy était toujours assis sur ses coussins. A côté de lui, se tenait Mme Yates.

— Que s'est-il passé ? demanda le duc en s'approchait du gamin.

— Raconte à Monsieur le duc, dit Mme Yates.

Elle s'accroupit à côté du petit garçon.

— Dis-lui ce que tu as vu! insista-t-elle. Dis-lui exactement ce que tu m'as dit!

— Ben... Mlle Mélita me parlait, quand deux grands hommes se sont approchés et lui ont mis une couverture sur la tête.

— A-t-elle tenté de leur échapper? demanda le duc.

— Elle a crié, elle s'est débattue, mais ils l'ont quand même emmenée dans leur fiacre.

— Une voiture de louage, milord ! précisa Yates. Elle est restée un bon moment devant la maison hier, et puis elle est partie. Et elle était là à nouveau ce matin.

— Une voiture de louage! répéta le duc. Êtes-vous sur qu'elle n'appartient à personne?

Yates comprit que le duc aurait voulu identifier le propriétaire du fiacre, et donc l'auteur de l'enlèvement.

— Oui, milord. Enfin, disons qu'elle appartient à ceux qui la louent:

elle vient de Z'Ours Blame, dans; Piccadilly.

— Et savez-vous ou elle a pu aller?

Il y avait peu de chances que Yates put connaître la destination des ravisseurs, aussi le duc fut tres étonné de sa réponse :

— Je crois que oui, milord !

— Ou est-ce ? demanda le duc avec impatience.

— L'homme qui conduisait m'a dit hier qu'il devait aller dans le comté de Hertford, et m'a demandé si je connaissais un endroit appelé La vieille tour.

— La vieille tour, répéta le duc. Et vous lui avez indiqué ou cela se trouvait?

— Absolument, milord ! Je connais bien la région, et je lui ai même donné l'itinéraire le plus court.

Le duc reprit sa respiration.

— Par combien de chevaux était tiré ce fiacre? demanda-t-il.

— Deux, milord!

— Avez-vous acheté ce char de voyage dont vous m'avez parlé? s'enquit le duc.

— Oui, milord. Il est dans le hangar.

— Eh bien, préparez-le avec quatre de mes meilleurs chevaux, les alezans ! ordonna le duc. Aussi vite que possible!

— Très bien, milord!

Le duc fit demi-tour, s'apprêtant à retourner vers la maison, quand Jimmy l'appela:

— Est-ce que vous allez revenir avec Mlle Mélita?

Le duc s'arrêta.

— Oui, je vais te la ramener, Jimmy, aussitôt que je l'aurai retrouvée!

Puis il traversa le jardin d'un pas rapide.

Quand il arriva dans le hall, Walters lui annonça que la voiture dans laquelle se trouvaient Annie, son valet et les bagages, était déjà partie pour Rock. Mais le duc ne l'écoutait pas. Il se dirigea vers son bureau, ouvrit l'un des tiroirs de sa table de travail, et en sortit un pistolet. Il s'agissait d'une petite arme maniable, pouvant servir autant pour les duels que pour se protéger des bandits de grand chemin. Le visage grave, il la glissa dans la poche de son manteau avec un grand nombre de balles.

Tout comme Mélita, il n'avait aucun doute sur l'auteur de ce rapt : il s'agissait de sir James, évidemment. Celui-ci voulait très certainement la faire payer pour le préjudice qu'elle lui avait causé.

Heureusement, le duc avait pu être informé de l'endroit où sa pupille avait été emmenée. Il connaissait bien La vieille tour. Elle avait été construite au temps des Normands. La maison qui y était attenante avait été détruite dans un incendie.

Mais la tour et les douves qui l'entouraient avaient subsisté. A la belle saison, de nombreuses familles venaient y pique-niquer.

C'était en effet un lieu rêvé pour cacher un otage, et sir James comptait certainement y garder Mélita tant que sa rançon ne serait pas payée.

« Que j'aille au diable si je lui donne le moindre sou ! » se dit le duc.

Cependant, il ne fallait pas perdre de temps : Mélita était sûrement morte de peur, et il devait aller la sauver le plus vite possible.

Grâce à son nouveau char, il était sûr de pouvoir rattraper facilement le fiacre des ravisseurs. Malheureusement, quand il regagna le hall, Yates n'avait toujours pas sorti le véhicule. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de partir immédiatement avec le phaéton. Mais il avait assez d'expérience pour savoir que ce véhicule ne serait pas suffisamment rapide, en particulier si les routes étaient encombrées. De plus, il risquait de l'endommager s'il le faisait rouler trop vite.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge puis il s'avança avec impatience vers la porte d'entrée et il n'était toujours pas là.

Le duc savait bien que, même avec l'aide de tous les garçons d'écurie, il fallait un certain temps pour atteler les quatre chevaux. L'attente lui paraissait toutefois insupportable. Chaque seconde lui semblait durer une heure. Il ne cessait de songer à Mélita, à la peur qu'elle devait

ressentir.

Pourtant, il savait qu'elle était courageuse. Elle n'avait pas été effrayée de marcher sur le parapet d'une maison, ni d'entrer déguisée dans l'appartement d'un homme!

Mais à présent, le duc était persuadé que Mélita était terrorisée, pétrifiée à l'idée d'être aux prises avec un homme comme sir James. D'autant plus qu'elle le savait furieux contre elle, et déterminé à prendre sa revanche.

« S'il la touche, je le tue! » se promet le duc.

Il sentit la colère monter et lui brûler les tempes.

Il comprit alors que Mélita comptait plus pour lui qu'aucune autre femme. Il voulait la protéger. Il voulait la voir pencher si délicieusement la tête sur le côté, l'entendre lui dire des choses outrageantes, la laisser le taquiner comme elle le faisait encore la veille.

« Comment ai-je pu laisser ce gremlin la kidnapper? » se demanda-t-il.

Tout était sa faute: il avait sous-estimé la méchanceté de sir James. Il était pourtant facile de deviner sa fureur quand il avait découvert que les lettres avaient disparu! Il était évident qu'il voudrait se venger. Sachant que Mélita était l'amie de Katie, il avait su rapidement sur qui porter ses accusations. Et il ne s'était pas trompé !

« Pourquoi n'ai-je pas pensé à tout cela plus tôt! songea le duc. Comment ai-je pu être assez sot pour ne pas me méfier d'un homme comme Jansen? »

Ne tenant plus en place, il faisait des allées et venues dans le hall, attendant toujours que son char fut prêt. Celui-ci, attelé de quatre magnifiques pur-sang, finit par sortir des écuries pour faire le tour de la maison. Les chevaux n'étaient pas sortis ces derniers jours et étaient au mieux de leur forme.

Dès que le char fut devant la porte d'entrée, le duc sortit précipitamment. D'un bond, il monta dans le véhicule, prit les rênes des mains de Yates, et se mit en route.

— Vous allez devoir me diriger, Yates! dit—il, alors qu'ils tournaient dans Park Lane.

Il y a longtemps que je ne suis pas allé dans le comté de Hertford, et les routes ont du changer depuis.

— Pas tant que ça, milord, répliqua le cocher. Et La vieille tour est toujours à la même place.

— Je me rappelle y être allé deux fois. On m'avait dit de faire tres attention aux douves car elles étaient tres profondes.

— C'est toujours vrai! dit Yates. Et d'autant plus vrai qu'il a beaucoup plu ces derniers mois et que le niveau de l'eau a assez monter.

Le duc fronça les sourcils. Et si sir James décidait de noyer Melita?

Serait-il assez fou pour en venir à cette extrémité? Cette hypothèse rendit le duc plus anxieux encore qu'il ne l'était auparavant.

Il accéléra l'allure du char, impressionnant Yates par son habileté.

Il lui fallait absolument retrouver Melita rapidement, non seulement parce qu'il avait peur pour elle, mais aussi parce qu'il savait à présent à quel point elle comptait pour lui.

Chapitre 7 :

Plus le fiacre avançait, plus Mélita paniquait et souffrait. La corde lui meurtrissait les poignets, et quand elle s'appuyait contre le siège de bois brut, les cahots de la route lui ébranlaient la colonne vertébrale.

Elle essayait d'imaginer où sir James comptait la garder prisonnière. La voiture s'éloignait de Londres, et Mélita se douta qu'elle se dirigeait vers le nord. Mais comment le duc saurait-il dans quel comté la chercher? Il avait séjourné si longtemps à l'étranger qu'il ne connaissait plus très bien l'Angleterre.

Mélita soupira. Il ne lui restait plus qu'à prier pour qu'un miracle se produise.

— Mon Dieu, aidez-moi!

La couverture qui recouvrait son visage lui pressait le nez et l'empêchait de respirer.

Si le voyage durait encore longtemps, elle finirait probablement par perdre connaissance.

Soudain, les chevaux ralentirent, et puis la route devint très cahoteuse. Ils devaient se trouver sur le chemin menant à une propriété privée.

La voiture s'arrêta, et l'homme qui conduisait parla pour la première fois :

— On ferait bien de le prévenir qu'on est arrivés.

— Inutile, répondit l'autre. Il doit nous guetter!

Alors que le premier descendait du fiacre, Mélita entendit une voix assez lointaine ordonner:

— Amenez-la à l'intérieur!

Elle reconnut immédiatement la voix de sir James et un frisson de terreur la parcourut.

« Tu n'as pas honte de t'affoler comme ça! Se dit-elle. Que peut-il te faire après tout?

A part te prendre ton argent? »

Cependant, elle avait du mal à se calmer. Elle se sentait à la fois impuissante et humiliée.

Tout à coup, un des deux hommes la tira avec brutalité et la prit dans ses bras. Elle se contrôla pour ne pas crier. Sir James ne devait pas savoir à quel point elle était terrorisée.

— Mets-la en haut! ordonna celui-ci.

Après avoir passé une porte, l'homme qui portait Mélita monta doucement un vieil escalier très étroit et peu commode. Les marches étaient probablement en pierre et devaient s'effriter car la jeune fille sentait les pieds de son ravisseur glisser quelquefois. L'escalier montait en spirale. Une fois arrivé en haut, l'homme lâcha Mélita sans ménagement, à même le sol.

Un deuxième individu arriva bientôt dans la pièce.

— Tu peux la détacher, maintenant! commanda-t-il. Et aussi lui retirer la couverture qu'elle a sur la tête.

A présent, Mélita reconnaissait très clairement la voix de sir James.

L'instant d'après, la corde qui était nouée autour de sa taille fut défaite, libérant ainsi ses bras. Mélita voulut alors retirer la couverture qui lui masquait la face, mais l'homme ne lui en laissa pas le temps : il la saisit lui-même brutalement et la jeta par terre, à coté d'elle.

Ainsi libérée, Mélita pouvait non seulement respirer, mais également voir. Et la première chose qu'elle vit, ce fut le visage de sir James qui l'observait avec une expression de triomphe.

— Bonjour, Melita! dit—il. Malgré ces circonstances quelque peu malheureuses, c'est un plaisir de vous revoir.

La jeune fille ne lui répondit pas. Elle remit ses cheveux en place en respirant profondément. Les rayons du soleil inondaient la pièce. Après avoir été si longtemps dans l'obscurité, il lui était difficile de s'adapter e tant de luminosité.

Ils se trouvaient dans une grande pièce pratiquement vide.

Une fois que ses poignets furent déliés, Mélita articula de la voix la plus calme possible:

— Comment avez-vous pu m'emmener ici d'une manière si discourtoise? Vous n'aviez pas le droit de faire cela!

— Je crois au contraire que j'ai tous les droits! répliqua sir James.

Il s'adressa alors à l'homme qui attendait debout, près de Mélita.

— Va-voir en bas si mon invité a besoin de quelque chose! lança sir James. Si c'est le cas, tu trouveras une autre bouteille de vin par terre, à coté de la porte!

L'homme sortit aussitôt de la pièce et claqua violemment la porte derrière lui.

Mélita se força à regarder une nouvelle fois sir James.

Il était vêtu tres élégamment. Ses yeux avaient une expression étrange, une expression menaçante.

Elle jeta un regard circulaire autour d'elle. Les murs étaient en pierre et une grande fenêtre était entrouverte sur l'extérieur. Seules une table et une chaise meublaient la pièce.

— J'aimerais m'asseoir! dit Mélita.

Maintenant que le sang affluait de nouveau dans ses poignets, ils lui faisaient encore plus mal.

— Mais bien sur! lui répondit sir James. Pardonnez-moi de ne pas vous l'avoir proposé plus tôt.

Il avait parlé d'une voix moqueuse, indiquant l'unique chaise d'une façon très théâtrale, avec de grands gestes. Mélita se dirigea vers elle en boitant et s'y assit.

— J'ai fait monter cette chaise et cette table tout spécialement pour vous; J'ai quelque chose à vous faire écrire.

Mélita n'eut aucun mal à imaginer ce qu'il allait lui demander. Elle allait probablement devoir signer une lettre stipulant qu'elle lui donnait une grosse somme d'argent.

Sur la table, il y avait en effet deux feuilles de papier, un encrier, et une plume d'oie.

— Combien faut-il que je paie pour ma libération? demanda—t—elle directement.

— Vous avez une façon de parler très franche, Mélita; Je vous avoue que je suis admiratif, Je suis également impressionné par votre calme, qui n'a d'égal que votre orgueil.

Mélita ne répondit pas.

— Pourquoi pensez—vous que c'est votre argent qui m'intéresse? demanda-t-il avec une certaine ironie. Avouez que j'ai trouvé un endroit original pour que nous puissions régler notre... affaire.

Il s'approcha de la fenêtre.

— Si vous n'avez jamais entendu parler de cette tour, reprit-il, laissez-moi vous dire qu'elle a été construite par les Normands, et que les douves y sont si profondes que jamais personne n'a pu en sortir vivant.

— Et vous comptez m'y noyer? Demanda Mélita en relevant le menton d'un air de défi.

— J'ai une meilleure idée, répondit sir James. En fait, je vais vous laisser le choix, ma chère Mélita, ce qui prouve à quel point je puis être généreux.

Il s'approcha de la table et attrapa l'une des feuilles de papier :

— Ceci est un certificat de mariage et il y a en bas un prêtre qui peut nous marier immédiatement, si vous êtes d'accord, bien sur.

Mélita le regarda avec de grands yeux. Elle n'avait pas imaginé une telle proposition !

Après un moment de silence, elle protesta:

— Je ne me marierais pas avec vous même si vous étiez le seul homme sur terre! De toute manière, un mariage célébré ici serait illégal.

Sir James se mit à rire. Un rire sardonique.

— Je savais que vous diriez cela. Bien que vous soyez très intelligente, ma chère Melita, sachez que je le suis plus encore. Le prêtre qui nous attend est un missionnaire qui vient tout juste de revenir de l'étranger. Et vous savez comme moi que les missionnaires ont le pouvoir de rendre sacré n'importe quel bâtiment s'ils ont besoin d'y célébrer une cérémonie religieuse.

Melita savait cela. Elle réalisa avec désespoir que sir James avait pensé à tout.

— Je crois à présent que je peux faire clairement ma demande! dit-il en la toisant d'un regard moqueur. Mélita, voulez-vous me faire l'immense honneur de devenir ma femme?

Mélita ne put contenir sa fureur et répondit d'une voix méprisante:

— Je préférerais mourir plutôt que de vous épouser!

— Vous ne croyez pas si bien dire! C'est vraiment dommage, car je vous ai toujours trouvée très séduisante. Cela m'aurait beaucoup amusé d'avoir à vous « dresser ».

Mélita sentit la colère monter, et elle dut se mordre la lèvre pour ne pas s'emporter.

— Peu importe! reprit soudain sir James. Puisque vous le prenez comme ça, j'ai une autre proposition, une proposition tout à fait différente.

Il attrapa l'autre feuille sur la table.

— En fait, il s'agit de vos dernières volontés, votre testament si vous préférez, dans lequel vous me léguez tout ce que vous possédez.

Il prononça ces mots d'une voix sinistre. Mélita comprit immédiatement ce que cela signifiait.

— Vous voulez dire qu'après avoir signé cette feuille,, je... enfin... vous me tuerez?

— Allons, allons... me croyez-vous capable de faire une chose pareille à une si charmante jeune fille? Vous savez bien que je ne ferais pas de mal à une mouche. Et puis ce serait un meurtre. Je ne voudrais pas être accusé d'un acte aussi grave.

— Alors que comptez-vous faire? Demanda Mélita. Je ne comprends pas...

— Je vais essayer d'être clair ! reprit sir James. Il me serait très facile de vous laisser tomber par inadvertance dans les profondes douves qui se trouvent juste en dessous de la fenêtre.

Il s'arrêta un instant puis continua d'une voix menaçante:

— Ça s'est déjà vu par le passé. Cela peut même facilement arriver à quelqu'un d'un peu insouciant ou en état d'ébriété.

Mélita se souvint alors de l'avoir entendu dire qu'il y avait du vin au rez-de-chaussée. Sir James allait probablement s'arranger. Pour qu'elle se noie sans traces de coups sur le corps. Le médecin légiste pourrait simplement conclure qu'elle avait bu avant l'accident. Elle ne put que se rendre à l'évidence : son ravisseur était un calculateur diabolique, et d'une intelligence certaine. Mais s'il avait pu imaginer seul un tel plan, s'il était malin à ce point, pourquoi n'était-il pas en mesure de gagner honnêtement assez d'argent pour vivre confortablement sans avoir à recourir à d'odieux chantages?

Comme s'il s'impatiait, sir James sortit son pistolet de sa poche et l'agita devant elle.

— Je vous ai fait une proposition, ma chère Melita ! rappela-t-il. Et comme je suis un homme pressé et que je n'ai pas de temps à perdre ici, je vais vous aider à vous décider.

— Que... qu'allez-vous faire? demanda Mélita, tremblante.

— Je vous ai donné le choix, répondit sir James. Ou bien vous acceptez de m'épouser, et comme je vous l'ai dit, un prêtre nous attend en bas pour célébrer la cérémonie, ou bien vous pouvez signer votre testament, rédigez ici en des termes on ne peut plus clairs.

Il fit une pause et ajouta :

— Je suis sûr que vous serez assez observatrice pour noter qu'il a été daté d'il y a deux semaines.

Il attendit une réponse de la jeune fille. Celle-ci resta silencieuse.

Il tourna alors le pistolet dans sa main et reprit :

— Comme vous l'aurez sans doute compris, je suis assez impatient, et si dans une minute vous n'avez pas signé l'un de ces documents, je tirerai une balle dans l'un des doigts de votre main gauche. Et si cela ne suffit pas, je recommencerai sur un autre doigt.

Mélita laissa échapper un petit cri.

— J'ai choisi la gauche car vous aurez besoin de votre main droite pour signer, précisa-t-il froidement.

Mélita ferma les yeux. Elle était perdue : elle devait devenir la femme de sir James ou mourir. Elle hésita. Il était si dur de disparaître, de dire adieu au monde alors que le soleil brillait et que son corps tout entier voulait vivre. Mais la mort était encore préférable à l'idée d'épouser un homme qu'elle haïssait, un homme qui n'hésitait pas à l'humilier et à mettre entre ses mains un marché diabolique.

Comme si sir James avait lu dans ses pensées, il ouvrit la fenêtre en grand. Puis, pointant son arme sur la main gauche de Mélita, il dit :

— Permettez-vous que je commence à compter ? Vous avez, à partir de maintenant, une minute pour vous décider.

Il y avait une note de triomphe dans sa voix et une expression féroce sur son visage.

— O mon Dieu ! Aidez-moi à être courageuse ! dit-elle dans un souffle.

La circulation pour sortir de Londres était dense. Le duc ne pouvait pas aller aussi vite qu'il le désirait. Lorsqu'il tirait sur les rênes pour ralentir, il lui semblait entendre Mélita l'appeler à l'aide. Il avait

encore du mal à le croire. Comment avait-elle pu être enlevée sans que personne ait eu le temps de réagir?

Il se reprochait également de ne pas avoir prévu la vengeance de sir James.

Pourquoi celui-ci aurait-il accepté de perdre ses précieuses lettres sans songer à des représailles? Il avait du immédiatement élaborer un plan pour s'emparer de Mélita. Et un plan de la sorte n'était pas bien difficile à imaginer.

Il avait probablement entendu parler de l'accident, du petit garçon qui avait été emmené et recueilli à Rock House, par le cocher de la maison. Cette histoire n'était pas passée inaperçue dans le quartier. Sir. James était assez intelligent pour attendre que Mélita vint près des écuries pour y voir le garçonnet. Il lui était alors facile de la kidnapper.

Enfin, le duc parvint à sortir des encombrements de-Londres et prit la route du nord- La voiture de louage était toujours hors de rue. Le duc lança ses chevaux à vive allure. Cependant, même si ceux-ci étaient au moins deux fois plus rapides que ceux que l'on pouvait louer, le fiacre dans lequel se trouvait Mélita était toujours introuvable. Le duc commençait à se demander avec effroi si Yates ne s'était pas trompé de direction.

Et puis, soudain, Yates s'exclama:

— Ils sont là, milord, juste devant!

Le duc sentit son cœur bondir. Il pensa d'abord à doubler le véhicule pour l'obliger à s'arrêter. Mais si les ravisseurs étaient armés, ils n'hésiteraient sûrement pas à tirer sur ses chevaux. Le duc se résolut donc à ralentir et à suivre la voiture.

— On ne doit plus être très loin maintenant, milord, dit Yates, il va devoir tourner sur la gauche.

En effet, le duc suivit bientôt le véhicule de louage sur une route plus petite et cahoteuse, à travers une sorte de forêt. Enfin, la tour apparut, au milieu des arbres.

Le duc arrêta ses chevaux un peu avant d'y arriver. Il observa alors les ravisseurs à travers les feuillages. Ceux-ci s'arrêtèrent devant la tour et transportèrent Mélita à l'intérieur.

— Comment puis-je entrer sans être vu ? s'exclama le duc en se tournant vers Yates.

— Il y a des moellons à escalader à l'arrière du bâtiment, milord. C'est tout ce qui reste de la maison qui a été détruite par l'incendie. Ils conduisent à une sorte de cavité qui donne dans la tour.

Le duc ne perdit pas une seconde de plus. Il descendit du char et se dirigea à pied vers la tour. Ce n'était pas bien difficile de se dissimuler à travers les arbres et les buissons. Il arriva bien vite au dos de l'édifice. Yates avait raison: les restes d'une maison menaient à la paroi abrupte de la tour, face à un trou dans le mur.

Il s'y faufila, le plus silencieusement possible, et découvrit, un peu plus loin, des escaliers intérieurs. Alors qu'il se tenait toujours dans la cavité du mur, un homme descendit. En arrivant au rez-de-chaussée, ce dernier ouvrit une porte. Le duc se pencha et aperçut une petite pièce. A l'intérieur, se trouvait un homme en soutane.

— Est-ce que le gentleman a besoin de moi, la-haut? demanda celui-ci au moment où l'autre entra dans la pièce.

— Pas encore. Il m'a juste dit de vous donner du vin.

— Excellente initiative! s'exclama le prêtre.

L'homme referma la porte derrière lui. Le duc en profita pour se glisser doucement vers les marches. Il les monta alors quatre à quatre, inquiet du sort infligé à Mélita.

En haut des marches, la porte était fermée. Mais, grâce à un petit trou sur le côté, il pouvait voir à l'intérieur. Il vit Mélita avancer vers une chaise avec difficulté.

Le soleil qui entrait par la fenêtre faisait briller ses cheveux de mille éclats.

Le duc fut ému. Mélita était vraiment jolie. Il constata aussi à quel point elle était terrorisée, et comprit qu'elle espérait encore qu'il put la sauver.

Cependant, il ne devait pas faire irruption dans la pièce avant de savoir si sir James était armé. Ce dernier proposa à Mélita de choisir, et quand il comprit quels étaient les termes du choix, le duc se raidit et la colère monta en lui.

Puis, comme lorsqu'il se battait contre Napoleon et que l'affrontement devenait particulièrement difficile, il redevint calme, grâce à une force de volonté peu commune. Il savait, par sa grande expérience, qu'il ne fallait jamais agir sous l'effet d'une impulsion. Au contraire, il était nécessaire de préparer sa riposte calmement, et de ne jamais sous-estimer l'ennemi.

Sir James était d'ailleurs loin d'être idiot. Ce qu'il avait manigancé était certes machiavélique, mais d'une grande intelligence.

S'il épousait Mélita, il aurait le contrôle absolu de sa fortune, et il deviendrait pratiquement impossible pour elle de se délivrer de lui. Et si elle refusait de lui donner sa main, alors il exigerait qu'elle signe un testament en sa faveur, après quoi il promettait de la noyer.

Sir James savait parfaitement qu'il serait impossible à quiconque de prouver qu'il l'avait forcée à signer ce testament. Une fois la jeune fille morte, son immense fortune lui reviendrait donc de plein droit.

A ce moment-là sir James saisit un pistolet et expliqua à Mélita ce qu'il avait l'intention de faire. Le duc se raidit. Il lança un dernier regard sur sir James : celui-ci se tenait près de la fenêtre, dans les rayons du soleil, et parlait à Mélita avec cynisme.

Il avança la main vers son propre pistolet, mais le laissa finalement dans sa poche. Il défonça la porte d'un violent coup d'épaule et, une fois dans la pièce, se précipita sur sir James. Avec la force d'un boulet de canon, le duc lui donna un énorme coup de poing sur le menton, et un autre dans la poitrine. Sir James fut projeté en arrière avec une telle violence qu'il bascula par la fenêtre ouverte.

Il n'eut même pas le temps de crier, et disparut dans les douves. .

Il y eut juste le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau. Et puis le silence.

Le duc se retourna.

Mélita s'était levée de sa chaise. Elle courut vers lui et se laissa tomber dans ses bras.

— Vous êtes venu! cria—t-elle. Moi qui pensais que vous ne pourriez jamais me trouver! .. .

Ses bras avaient entouré le cou du duc et son visage était tourné vers celui de son sauveur. Il l'attira contre lui et posa ses lèvres sur les

siennes.

Alors qu'il l'embrassait, il comprit qu'elle était ce qu'il avait cherché toute sa vie.

Il la serrait très fort et pouvait la sentir frissonner. Non plus de peur, mais d'émotion.

Enfin, il redressa la tête.

— Il faut que nous partions rapidement d'ici, souffla-t-il.

Elle le regardait avec ses yeux immenses, qui l'avaient frappé lors de leur première rencontre.

— Vous... vous êtes la! soupira-t-elle. Je n'arrive pas à y croire.

Le duc s'approcha de la table et attrapa les deux feuilles de papier, qu'il plia et glissa dans sa poche. Puis il prit la main de Mélita et traversa la pièce avec elle. Arrivé sur le seuil, il attendit un moment pour s'assurer que personne ne venait.

Tout était calme. La porte de la pièce du bas devait toujours être fermée. Pour l'instant, les deux hommes ne se doutaient pas de ce qui venait de se produire.

Serrant toujours sa main, Mélita suivit le duc. Ils descendirent en silence les marches de pierre puis empruntèrent le chemin par lequel le duc était arrivé. Enfin, passant à travers les buissons, ils se dirigèrent vers l'endroit où Yates les attendait.

Il leur fallait absolument s'enfuir avant que les complices de sir James ne réagissent. La voiture de louage était toujours devant la tour.

Par bonheur, Yates avait eu la présence d'esprit d'installer la capote sur le char, et de remettre celui-ci dans le sens du départ. Le duc aida Mélita à y monter, puis attrapa les rênes, tandis que Yates grimpait à l'arrière.

Personne ne les vit alors qu'ils avançaient à travers les arbres et qu'ils rejoignaient la route principale.

A ce moment—la, Mélita s'approcha du duc et mit la main sur son genou.

— Vous êtes arrivé alors que je ne voyais plus aucune issue.

— Oubliez cela, répondit le duc. Vous avez été très courageuse, ma chérie, et je suis très fier de vous.

En entendant ce mot tendre, Mélita leva vers lui des yeux interrogateurs, et ses joues pâles s'empourprèrent un peu.

— Comment avez-vous réussi à me trouver? demanda-t-elle. J'imaginai que vous ne sauriez jamais ce qui m'était arrivé... et puis vous êtes apparu... comme par enchantement!

Sa voix se cassa et elle se mit à pleurer. De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Ne pleurez pas, ma douce, dit tendrement le duc. C'est fini maintenant. J'aurais dû deviner que cet odieux personnage allait se venger de vous. Je vous promets que l'avenir, rien de tel ne se produira; je saurai veiller sur vous.

— Comment pouvez-vous être si intelligent, si merveilleux, et apparaître au moment même où j'ai le plus besoin de vous? demanda Mélita. Vous n'aviez pourtant aucun indice pour me trouver.

— Nous devons remercier Jimmy et Yates pour cela, répondit le duc.

— Que va-t-il se passer quand les complices de sir James découvriront qu'il n'est plus là? s'inquiéta Mélita, les yeux brillants de larmes.

— Ils ne pourront pas faire grand-chose, répliqua le duc. Il est peu probable qu'ils devinent où est son corps, et s'ils le trouvaient, rien ne pourrait prouver qu'il a été violenté.

La jeune fille posa sa joue contre le bras de son tuteur.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, murmura-t-elle. Je me pensais perdue et...

— Vous n'aurez plus jamais à vivre quelque chose d'aussi effroyable, promit le duc.

Sa voix était calme, mais Mélita comprit qu'il contenait en fait ses émotions.

— Ou allons-nous, à présent? demanda-t-elle.

— A Rock Hall! Répondit-il. Ce n'est pas très loin d'ici, et puisque

nous avions prévu de nous y rendre aujourd'hui...

Il s'arrêta un instant, se tourna vers elle et ajouta :

— Aussitôt arrivés, et afin de nous assurer qu'une telle mésaventure ne se reproduira plus, nous allons nous marier.

Melita se redressa et plongea ses yeux dans les siens.

— Nous marier? Si vite! Mais... Comment est-ce possible?

— C'est très simple : il nous suffira de modifier le certificat de mariage que Jansen avait fait établir. Je ne pense pas que le vicaire de ma chapelle privée nous fasse la moindre difficulté.

— Mais... Êtes-vous sur que vous désirez m'épouser ?

Le duc détacha son regard une nouvelle fois de la route et sourit à la jeune fille.

— Je ne vois pas de meilleur moyen de vous surveiller! La taquina—t-il. De plus, grâce à cette fâcheuse expérience, j'ai découvert que je ne pourrais vivre sans vous.

— Oh, Alex... pensez-vous vraiment cela? Allez-vous vraiment me donner votre nom?

— A moins que vous ne préfériez épouser quelqu'un d'autre, répondit le duc.

— Oh non! C'est à vous que je veux accorder ma main, à vous et à personne d'autre.

Car je vous aime! déclara Mélita. Je l'ai compris quand ces deux hommes m'ont enlevée. Et si j'avais peur, ce n'était pas de perdre la vie, mais de ne plus vous revoir!

J'espérais de tout mon cœur que vous viendriez me sauver, même si je craignais que vous soyez en colère.

— Dorénavant, j'essaierai de ne plus l'être! promit le duc.

— Quant à moi, je ferai tout pour vous plaire ! dit Mélita. Tout pour que vous n'ayez plus de raisons de me réprimander pour ma conduite!

Le duc se mit à rire.

— Pour ce qui est de votre comportement, je doute que vous puissiez en changer.

Mais c'est peut-être, en partie, grâce à lui si je vous aime. La vie est palpitante à vos côtés. Je suis sûr qu'avec vous, je ne risque pas de m'ennuyer!

— Vous êtes si compréhensif, si bon avec moi! Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

Le duc sourit.

— Nous nous aimons l'un l'autre d'un amour pur et sincère. C'est une grande chance que nous nous soyons trouvés!

— Je suis si heureuse! dit Mélima. En m'unissant à vous, je n'aurai plus jamais peur qu'on ne s'intéresse à moi que pour mon argent. Je suis enfin certaine de faire un mariage d'amour.

Le duc rit une nouvelle fois.

— Êtes-vous tout à fait sûre que vous ne m'épousez pas pour mon titre?

Mélima se pressa contre lui.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille? Je vous aime plus que tout, et ma seule crainte, désormais, c'est qu'une femme comme Yvonne, ou lady Smiley vous éloigne de moi.

— N'ayez pas d'inquiétude, il n'y aura plus aucune autre femme. Quant aux hommes, je me charge de provoquer en duel le premier d'entre eux qui poserait un regard sur vous. Mais je sais que cela n'arrivera pas.

Ils s'embrassèrent tendrement.

— Oh... ma chérie! reprit le duc. Nous allons faire tant de choses ensemble: gérer les affaires du comté, choisir et entraîner nos chevaux de course, et puis, bien sûr, éduquer nos fils et nos filles.

Mélima pressa une nouvelle fois sa joue contre son épaule.

— Nous devons avoir énormément d'enfants, soupira-t-elle, pour remplir toutes vos maisons. Et particulièrement Rock, dont on m'a dit qu'elle était très grande.

— Vous la découvrirez ce soir! dit le duc. J'aurais tant aimé que nous soyons seuls.

— Je crois que ce souhait va se réaliser, chuchota Mélita. Si lord Freeman invite tante Alice à dîner, elle devra rester à Londres. De plus, si nous nous marions dès ce soir, je n'aurai pas à aller chez votre cousine.

— Ce sera en effet inutile. Je ferai un parfait et tres consciencieux chaperon! déclara le duc. Je vous veux seule avec moi à Rock, mon amour! J'attends ce moment avec impatience!

Il la sentit frissonner un peu. Il comprit qu'elle redoutait les choses de l'amour, et il lui faudrait être tres doux avec elle.

— J 'avais promis au petit Jimmy de vous ramener vers lui, se rappela-t-il. Mais puisque nous ne retournons pas à Londres, il nous faudra lui écrire un mot d'excuse et sans doute lui envoyer un petit cadeau.

— Je sais ce qui lui ferait plaisir, fit Mélita. Je suis sure qu'a Rock, il doit y avoir une serre avec des pêches déjà bien mures.

— Oh oui, probablement.

— Bien, alors nous pourrions lui en envoyer un panier plein, avec d'autres fruits que nous cueillerons dans la serre! proposa Mélita. Ce sera meilleur pour lui que des bonbons. Votre cuisinier pourrait peut-être lui préparer également un gâteau.

Le duc sourit.

— Ce sera fait dans les plus brefs délais. Et je renverrai Yates avec nos chevaux pour lui porter tout cela des ce soir! promit le duc.

— Et... notre mariage?

— Ne vous tracassez pas à ce sujet. J'ai déjà songé à tout.

Quelques. minutes plus tard, Mélita découvrait Rock Hall. C'était magnifique. Plus encore qu'elle ne l'avait imaginé. Tout y semblait merveilleux. Elle fut enchantée par la façon dont les domestiques l'accueillirent, et impressionnée par la manière dont le duc prit tout en main, donnant des ordres avec autorité, des ordres que l'on s'empressait d'exécuter.

Une lettre fut immédiatement envoyée au vicaire qui, par chance, habitait à proximité. Le jardinier en chef fut appelé et on lui demanda, non seulement de cueillir des fruits pour le petit Jimmy, mais également des fleurs pour décorer la chapelle.

Mélita apprit avec soulagement qu'Annie était arrivée. Ni elle, ni le valet du duc, n'avaient la moindre idée de ce qui s'était produit pendant leur voyage.

— Personne, en dehors de Yates, ne doit être mis au courant de votre enlèvement!

avait- dit le duc à la jeune fille. Nous pouvons compter sur-lui et sa femme pour garder ce secret.

Alors qu'ils attendaient, dans un des salons, que le thé leur fut servi, le duc attira Mélita dans ses bras pour l'embrasser. Ce fut un baiser délicieux, plus merveilleux que tout ce qu'elle avait pu imaginer.

— Je vous aime! Je vous aime! Soupira-t-elle. Et vous, êtes-vous sur de m'aimer?

— Je vous dirai à quel point je vous adore, plus tard dans la soirée, assura le duc. Et maintenant, ma chérie, je veux que vous preniez un peu de repos. Vous avez traversé une terrible épreuve ou vous avez montré une grande bravoure. Vous avez bien mérité une petite sieste.

Mélita fut touchée par tant d'attention. Après avoir bu une tasse de thé, elle monta dans sa chambre. Annie l'y attendait. Sans lui poser de questions, elle l'aida à se déshabiller, et la jeune fille se mit au lit.

— Dormez bien, mademoiselle, lui dit-elle. Je viendrai vous réveiller dans deux heures.

Et elle tira les rideaux.

Quand la chambre fut dans l'obscurité, Melita se pressa contre les oreillers. Elle n'arrivait pas à y croire. Le cauchemar s'était transformé en un rêve magnifique: le duc lui avait sauvé la vie et l'avait emmenée dans- ce somptueux palais où ils allaient vivre ensemble des jours heureux.

« Comme je l'aime! » se dit-elle. Et elle répéta ces mots jusqu'à ce que le sommeil l'emporte.

Plus tard, quand Annie vint l'appeler, un bain chaud l'attendait près de la cheminée.

Puis, vêtue d'une jolie robe blanche, elle descendit rejoindre le duc au salon. Il était très élégant dans son costume de soirée. Elle avança vers lui, les yeux brillants et le cœur battant. Aucun mot n'aurait pu exprimer leur émotion.

Ils dînèrent en tête à tête dans une salle à manger absolument impressionnante.

Jamais Mélita n'en avait vu d'aussi somptueuse.

Le jardinier avait décoré la table avec de magnifiques orchidées et, comme le duc venait à Rock pour la première fois en tant que maître des lieux, toutes les décorations étaient en or incrusté de diamants.

Ils finirent de dîner tôt, et Mélita remonta dans sa chambre mettre le voile appartenant à la famille Rock depuis deux cents ans. Il avait été porté par toutes les précédentes duchesses.

Annie fut tout excitée quand elle apprit la nouvelle.

— Je pensais qu'il ne pouvait rien vous arriver. de mieux! dit-elle. Mais je n'osais même pas l'espérer!

— Je suis si heureuse, Annie, avoua Mélita. Je crois que j'ai une chance folle d'avoir trouvé un mari si parfait!

— Vous êtes tombée sur la perle rare, dit Annie. Des hommes comme lui ne courent pas les rues.

— Je le sais bien! répondit Mélita. Il faut que vous m'aidiez, Annie, à le rendre très heureux afin qu'il n'ait aucun regret de m'avoir épousée.

— Oh, il lui serait bien difficile de trouver une jeune fille aussi jolie que vous, mademoiselle !

Mélita l'embrassa puis redescendit dans le hall où le duc l'attendait. Il lui tendit un bouquet de lys et d'orchidées, et lui offrit le bras. Enfin, ils marchèrent en direction de la chapelle.

Pendant qu'elle mettait son voile et une très belle tiare de diamants, il avait accroché ses décorations militaires sur le revers de sa veste.

— N'êtes-vous pas triste qu'il n'y ait pas au moins cinq cents personnes

pour nous féliciter et nous souhaiter des jours heureux? Demanda Melita.

— Non, répondit le duc. J'ai toujours espéré un mariage comme celui-ci. Et je ne désire la présence que d'une seule personne : vous.

— Je pourrais vous dire exactement la même chose! répliqua Mélita.

Ils entrèrent dans la vieille chapelle où le vicaire les attendait. Six cierges brûlaient sur l'autel, et une multitude de fleurs blanches embaumaient l'endroit de délicieuses senteurs. La cérémonie ne fut pas longue, et pourtant, Mélita se sentit transportée.

Elle était certaine que le duc ressentait comme elle le caractère sacré de leur union.

Quittant ensuite le lieu saint, ils regagnèrent la maison, et le duc emmena celle qui était désormais sa femme à l'étage.

— Ne devrions-nous pas offrir au personnel un verre à notre santé? demanda-t-elle.

— Nous le ferons demain, répondit-il. Le vicaire se joindra aux domestiques et viendra avec sa femme qui est impatiente de vous rencontrer. De nombreuses autres personnes du comté viendront probablement nous présenter leurs vœux.

Mélita ne répondit rien.

— Cette nuit sera la notre, poursuivit doucement le duc. Je veux que nous la passions seuls, je veux qu'elle soit magnifique !

Une fois arrivés au premier étage, il l'entraîna vers une nouvelle chambre. Elle était beaucoup plus grande que celle dans laquelle elle avait dormi l'après-midi, et plus somptueusement meublée. Mélita apprit qu'elle avait été celle de toutes les duchesses de Rockcliffe.

Pendant le dîner et la cérémonie, la pièce avait été décorée de fleurs.

« Cela ressemble au plus merveilleux des rêves! » se dit Mélita.

Le duc referma la porte, entourra sa jeune femme de ses bras, et murmura:

— Maintenant, je peux vous embrasser autant que j'en ai envie et vous dire tout ce que vous représentez pour moi.

Il la serra tout contre lui et ajouta :

— Déshabillez-vous et entrez dans le lit, mon amour. Lorsque je viendrai vous y rejoindre, dans quelques minutes, j'aurai beaucoup à vous dire.

Et il disparut dans la pièce voisine.

Mélita retira rapidement sa tiare et son voile. Aucune femme de chambre ne se trouvait là pour l'aider. Elle ne sonna pas non plus pour appeler Annie car elle savait que le duc voulait qu'ils soient seuls.

A peine eut-elle le temps de passer une jolie chemise de nuit et de se glisser dans les draps, que la porte de communication s'ouvrit. Le duc entra. Il s'avança vers elle.

Elle n'avait jamais vu un homme qui paraissait si heureux de vivre. Il était d'une beauté bouleversante.

A sa grande surprise, il s'approcha de la fenêtre et ouvrit les rideaux.

Dans le ciel noir brillaient la pleine lune et des milliers d'étoiles. Puis, le duc souffla la bougie sur la table de chevet.

Et, alors que Mélita retenait sa respiration, il s'allongea à ses côtés et la prit dans ses bras.

— Maintenant, ma chérie, mon amour, mon incorrigible petite pupille, chuchota-t-il au creux de son oreille, je vais pouvoir vous dire tout ce que vous représentez pour moi.

— Oh, comme je vous aime ! s'exclama Melita. Je sais que j'aurais pu mourir aujourd'hui même, et que vous auriez peut-être fini par m'oublier, Mais moi, du ciel ou de l'enfer, j'aurais toujours pensé à vous.

— Le jour où vous mourrez, vous irez directement au paradis, ma chérie. Car, durant votre longue vie, vous allez devenir l'une des plus importantes, des plus aimées, des plus considérées des duchesses de Rockcliffe.

— Le pensez-vous vraiment ? demanda Melita. J'essaierai en tout cas de vous satisfaire. Oh, mon chéri, apprenez-moi à être telle que vous me souhaitez ! Apprenez-moi à vous aimer comme vous voulez être aimé !

— Ce sera très facile, murmura le duc d'une voix douce.

Il la serra contre lui, puis il l'embrassa avec passion, tout en restant très délicat avec elle.

Melita eut l'impression que son cœur allait sortir de sa poitrine tant il battait fort.

Elle comprenait maintenant que l'amour était quelque chose de bien différent de ce que l'on en disait à Londres. L'amour qu'elle ressentait pour le duc était pur et parfait.

Ils s'embrassèrent longuement, éclairés par la douce lumière de la lune.

— Je vous aime, ma chérie, souffla le duc. Je vous aime, mon amour, et vous serez mienne.

Melita se sentit transportée. Elle rejoignit les étoiles. Leur amour allait les accompagner tout au long de leur vie et, même dans la mort, il survivrait encore.